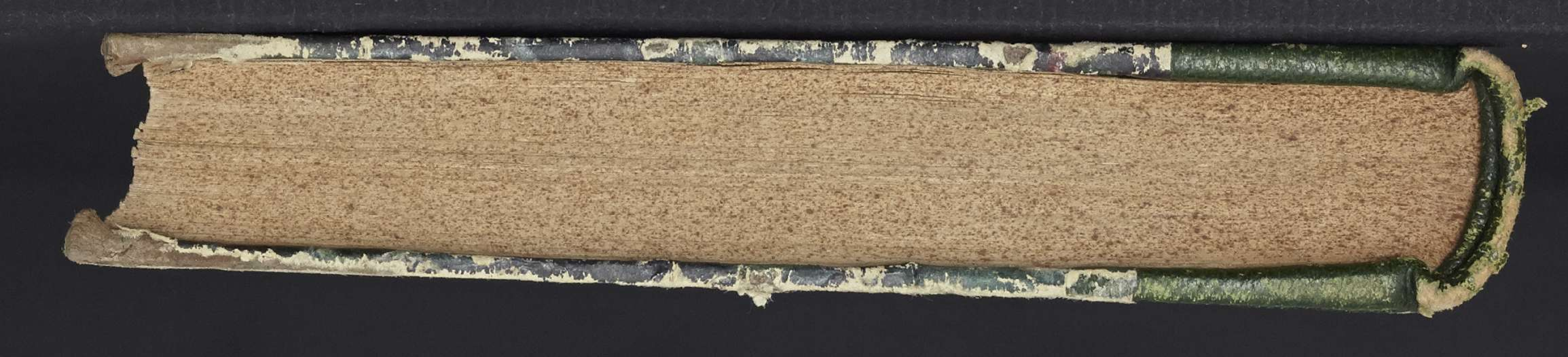
A. SOREL

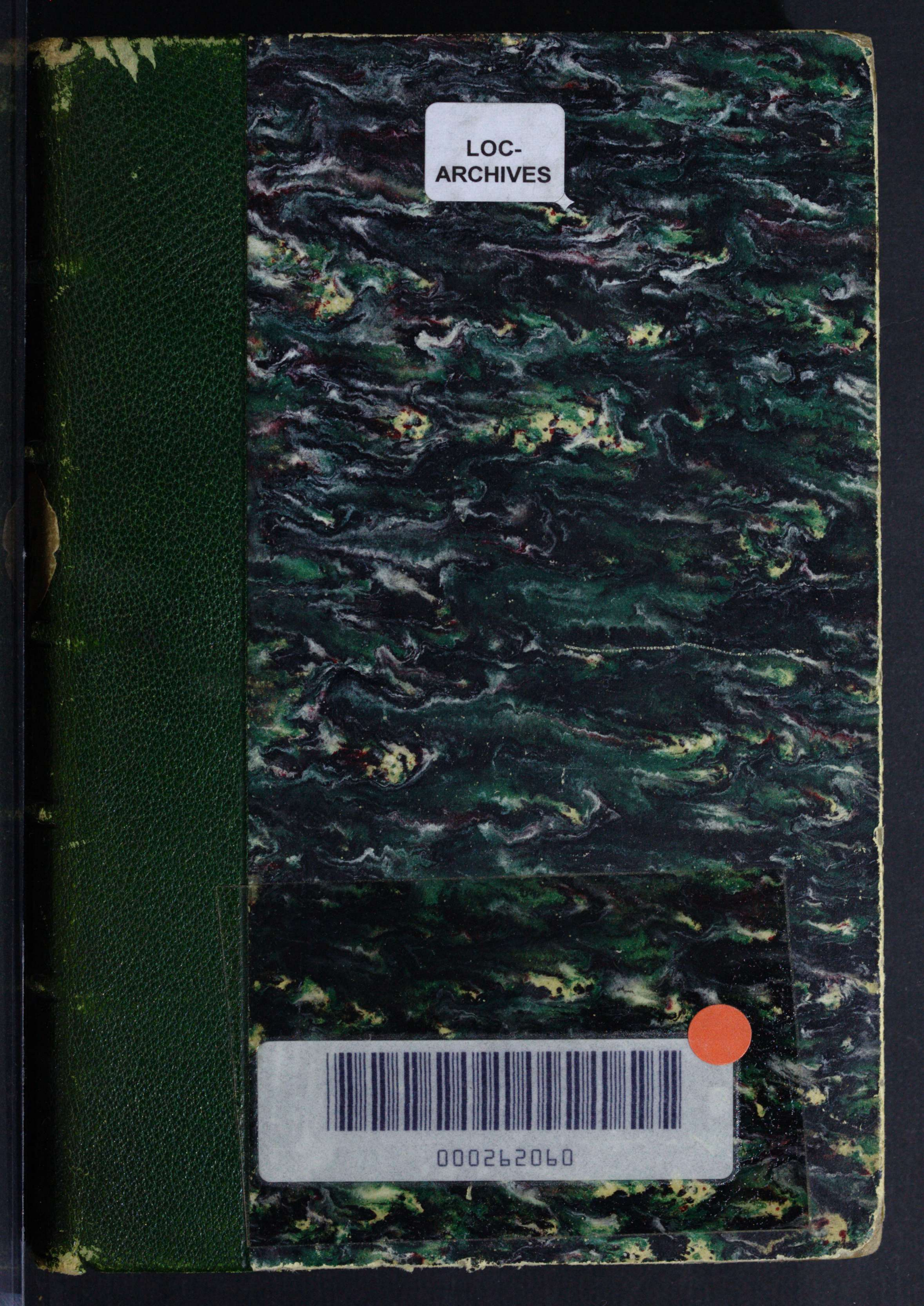
—

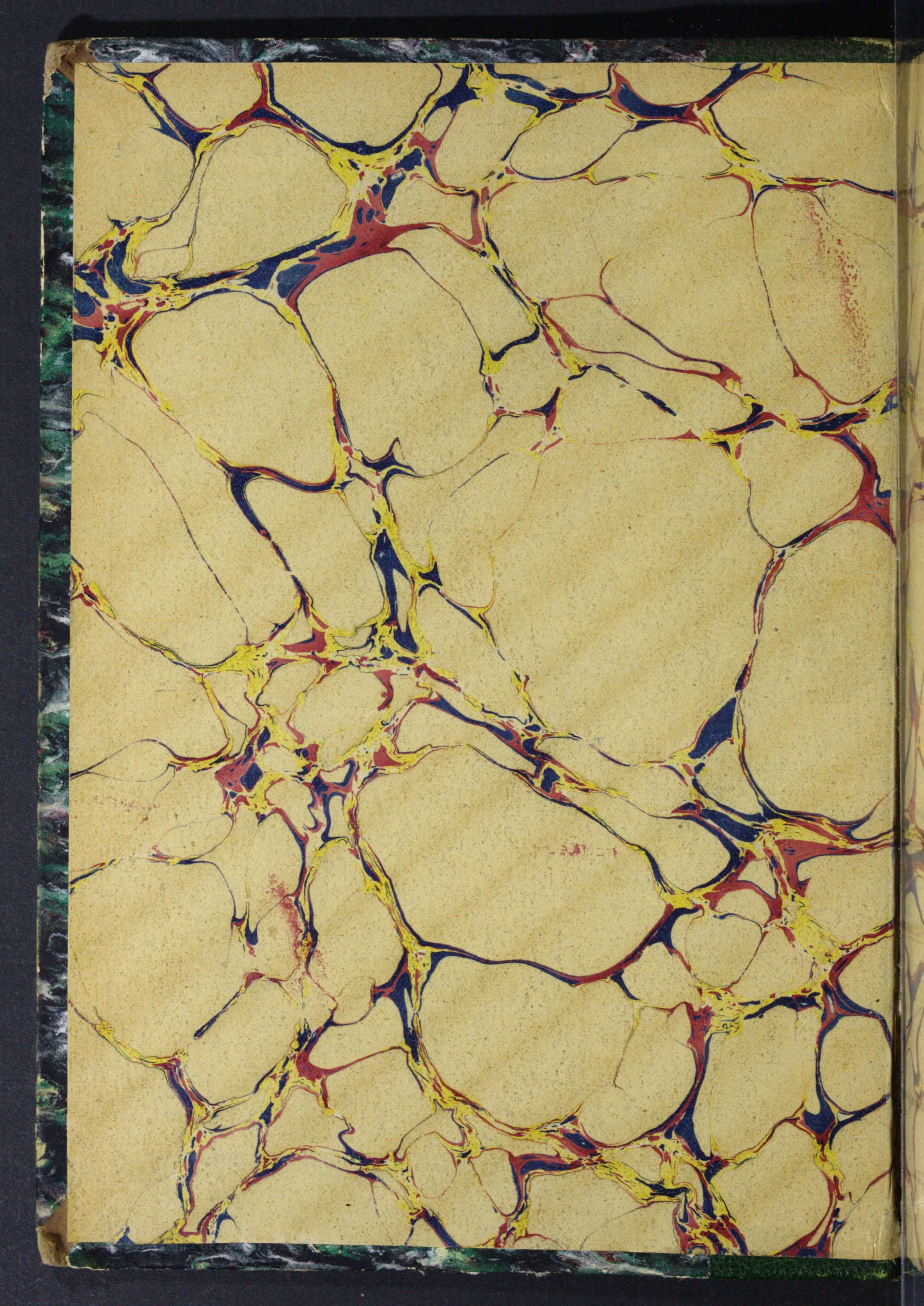
PAGES
NORMANDES

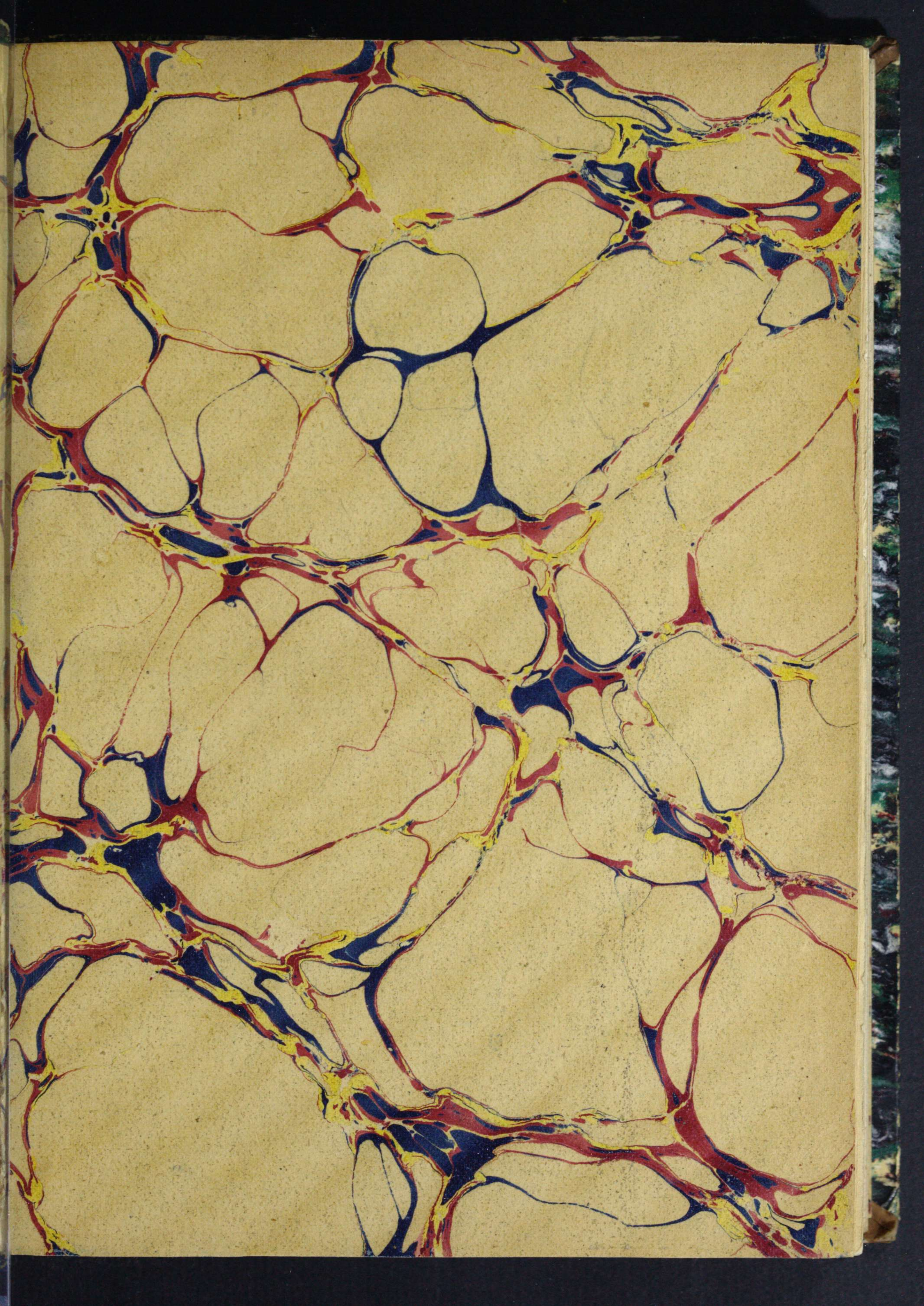


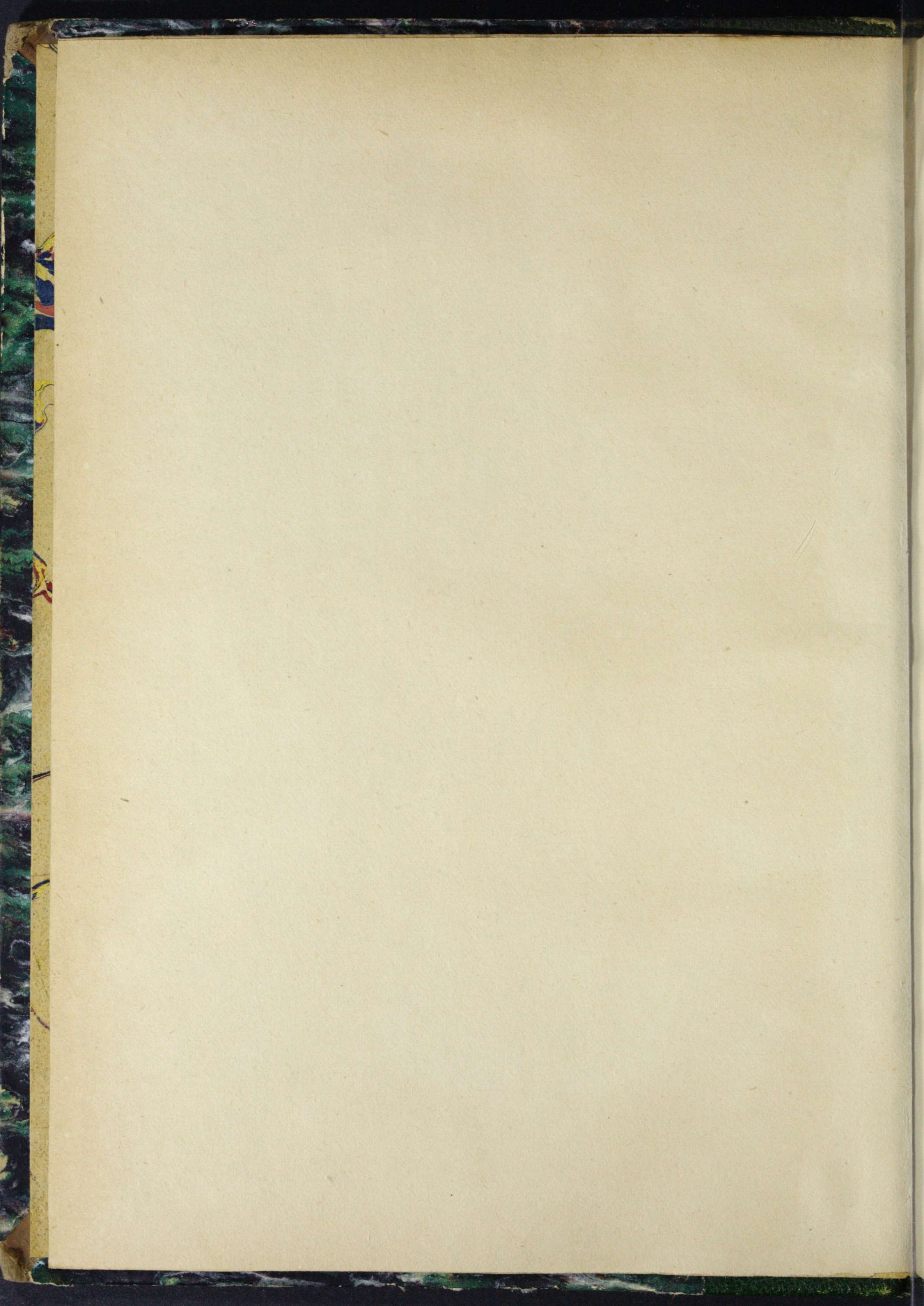




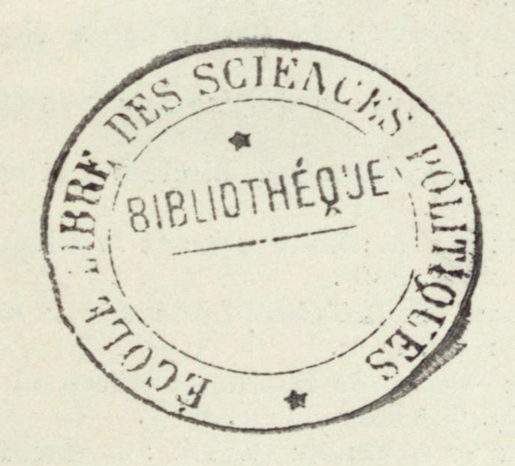

LOC-
ARCHIVES







PAGES NORMANDES



DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande. 2 vol. in-8°. *(Épuisé.)*

La Question d'Orient au dix-huitième siècle : *le Partage de la Pologne et le Traité de Kaïnardji.* 3e édition, revue par l'auteur. 1 vol. in-18.

Essais d'histoire et de critique, 1883. 2e édition. 1 vol. in-18.

Lectures historiques, 1894. 2e édition. 1 vol. in-18.

Nouveaux Essais d'histoire et de critique, 1898. 1 vol. in-18.

Études de littérature et d'histoire, 1901. 1 vol. in-18.

Bonaparte et Hoche en 1797, étude. 2e édition. 1 vol. in-8°.

Précis du droit des gens. 1 vol. in-8°, en collaboration avec Th. FUNCK-BRENTANO. 3e édition.

(Couronné par l'Académie française, prix Bordin.)

L'Europe et la Révolution française.

— PREMIÈRE PARTIE : **les Mœurs politiques et les traditions.** 10e édition. 1 vol. in-8°.

— DEUXIÈME PARTIE : **la Chute de la royauté (1789-1792).** 10e édition. 1 vol. in-8°.

— TROISIÈME PARTIE : **la Guerre aux rois (1792-1793).** 9e édit. 1 vol. in-8°.

— QUATRIÈME PARTIE : **les Limites naturelles (1794-1795).** 9e édition. 1 vol. in-8°.

— CINQUIÈME PARTIE : **Bonaparte et le Directoire (1795-1799).** 7e édition. 1 vol. in-8°.

— SIXIÈME PARTIE : **la Trêve, Lunéville et Amiens (1800-1805).** 7e édition. 1 vol. in-8°.

— SEPTIÈME PARTIE : **le Blocus continental, le grand Empire (1806-1812).** 6e édition. 1 vol. in-8°.

— HUITIÈME ET DERNIÈRE PARTIE : **la Coalition, les Traités de 1815 (1812-1815).** 6e édition. 1 vol. in-8°.

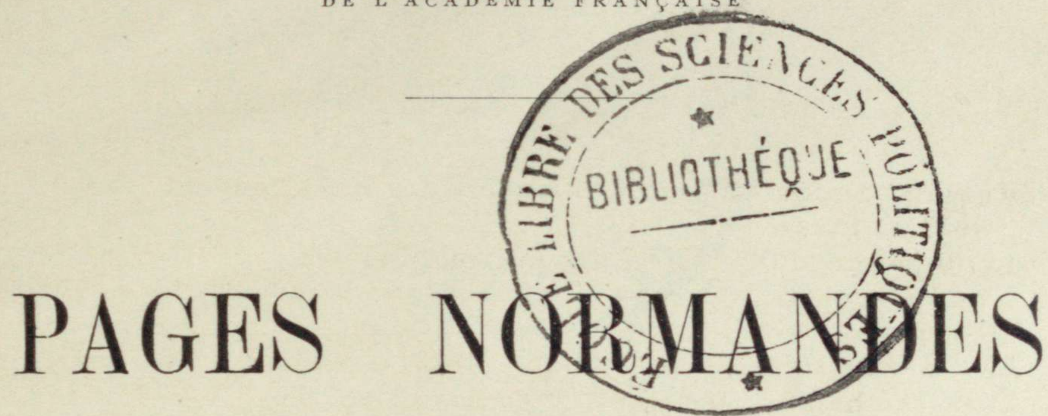
(Les deux premiers volumes de cet ouvrage ont été couronnés deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert.)

LE PRIX OSIRIS

A ÉTÉ ATTRIBUÉ EN 1906, PAR L'INSTITUT, A L'ŒUVRE D'ALBERT SOREL

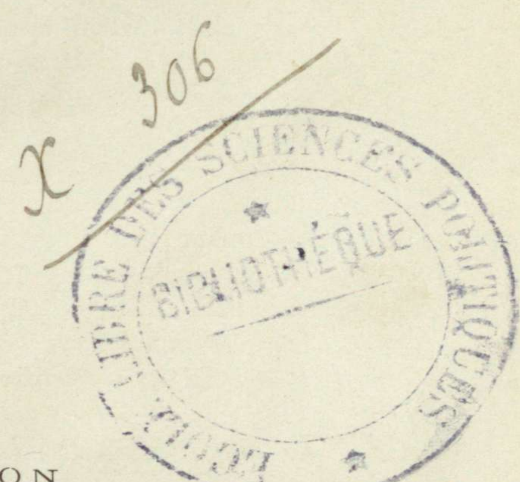
ALBERT SOREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PAGES NORMANDES





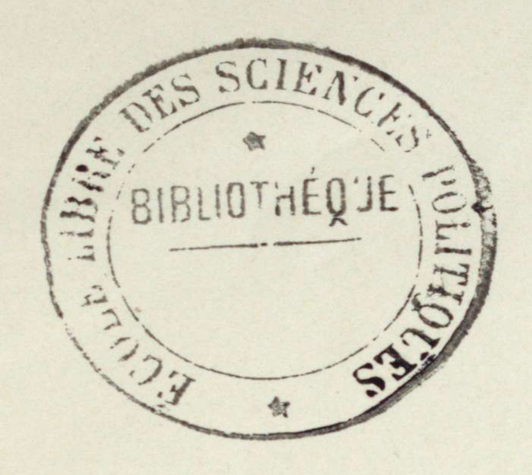
PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

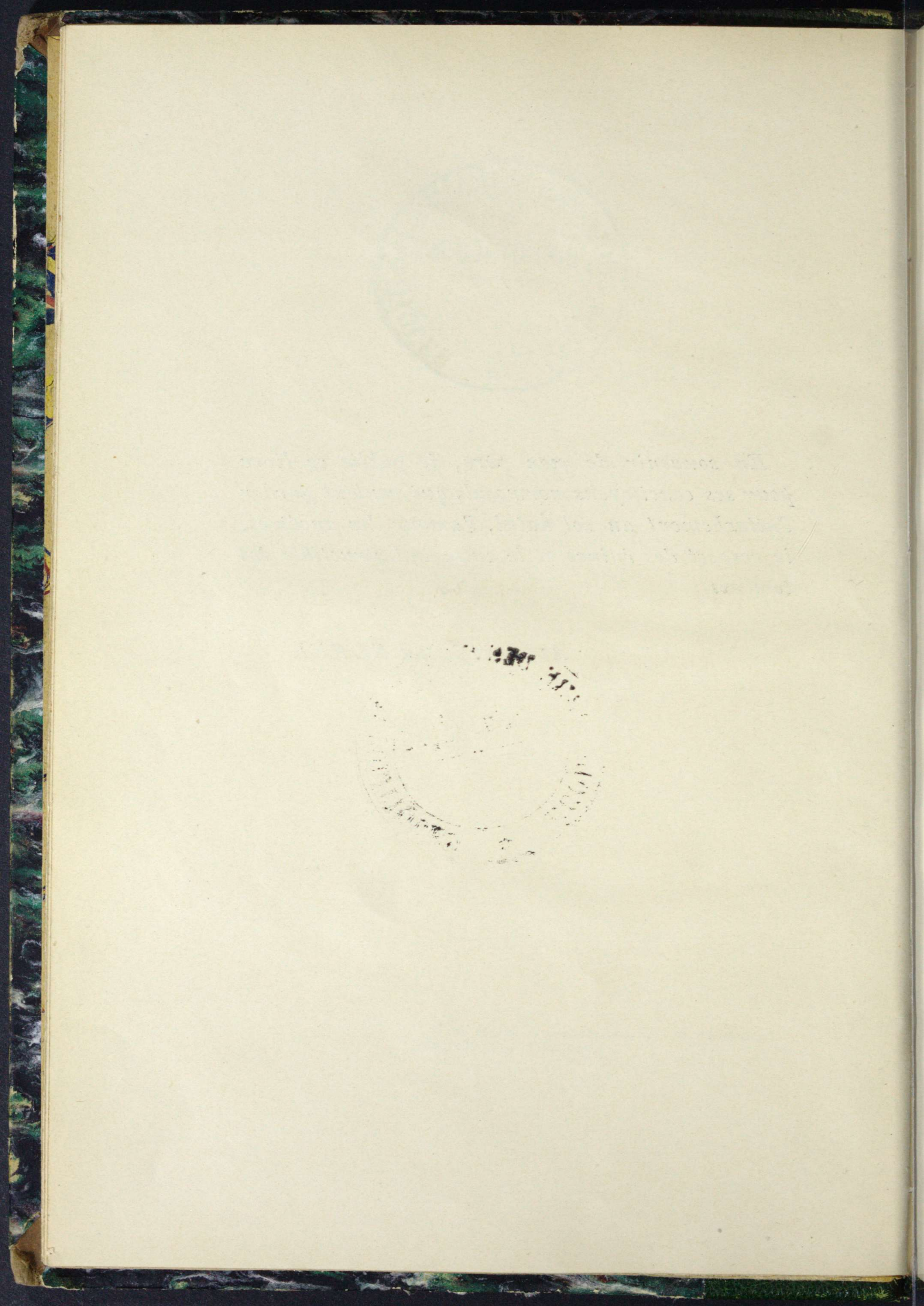
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907

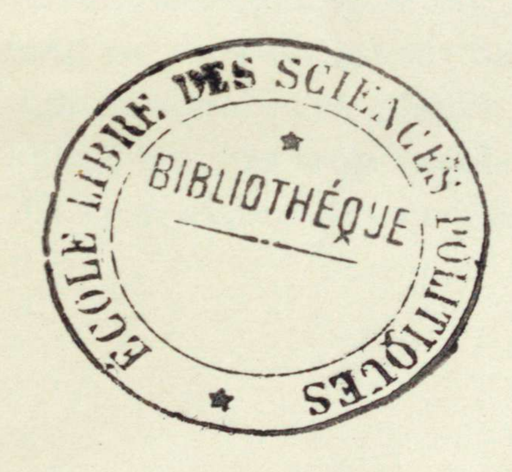


En souvenir de mon père, je publie ce livre pour ses concitoyens normands qui veulent garder l'attachement au sol natal, l'amour des ancêtres, le respect des ruines et le culte indestructible des tombes.

ALBERT-ÉMILE SOREL



FILS DE NORMANDS



FILS DE NORMANDS

Si la morne lueur de nos lampes d'étude
A terni l'acier de nos yeux
Il y passe parfois l'éclair d'inquiétude,
L'inquiétude des aïeux,
Ressuscitant en nous cet attrait de mystère
Obsession de ces géants,
Qui leur faisait trouver trop banale la terre
Et trop étroits les océans.

CORNEILLE

POUR CORNEILLE

On s'apprête à fêter le troisième centenaire de Corneille ; plus noble occasion ne saurait s'offrir de rappeler la France à soi-même, en son plus glorieux passé, en l'homme qui peut-être exprima le mieux ce qu'il y a de fier et de ferme, d'enthousiaste et de raisonnable, dans le génie de notre peuple, tout l'honneur du nom, toute l'éloquence du parler français.

Attale à le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande.

Ce vers, ironique dans l'ouvrage où le poète l'a placé, se peut, comme tant d'autres de ses vers, détacher et tourner à l'inscription. Pris ainsi au propre et à l'absolu, n'est-ce pas Corneille lui-même ?

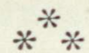
Il y a trois cents ans de cela : le siècle avait six ans, et il sortait d'un siècle de troubles où toutes choses dans l'État, dans la nation, dans la foi, dans

les lois, dans les affaires et dans les âmes, semblaient ébranlées et menaçant ruines. Le règne de Henri IV ne fut qu'une éclaircie : rompu par le crime d'un fanatique, il rejeta le pays en proie aux factieux. Et ce fut le siècle de Richelieu, de Louis XIV, de Colbert, de Corneille, de Descartes, de Pascal, de Molière, de Racine, de Bossuet, la plus haute et belle tenue dans les idées, dans le langage, dans l'État; la noblesse avec le cardinal, la dynastie avec le roi donnèrent leur fleur, le peuple avec ces grands esprits donna la sienne. Cet admirable essor de vitalité avait-il épuisé la sève nationale? Il fut de mode, et il paraît quelquefois encore de bon ton de le dire, voire d'en tirer quelque vanité à rebours et d'en confondre notre temps. Le Français joue volontiers de sa décadence comme les femmes de l'éventail.

Or, on vit, deux cents ans après la naissance de Corneille — le siècle avait deux ans — Bonaparte au consulat et la paix la plus glorieuse que la France eût jamais signée; Chateaubriand publiait *René;* Lamartine, adolescent, écoutait les voix célestes qui allaient chanter en lui le cantique nouveau du ciel et de la terre; Victor Hugo ouvrait les yeux. Robespierre avait en vain immolé Chénier à sa jalousie de tout art et de toute indépendance de pensée; Chénier allait ressusciter. Et la science à

l'avenant : Laplace, Cuvier, Lamarck... Qui voudrait croire, après de tels signes, à l'épuisement de l'âme française? Qui refuserait d'espérer les merveilles de ses régénérations?

De tous « les morts qui parlent », aucun ne saurait révéler avec plus de force persuasive que Corneille ce grand secret de durée qui fut le secret de la France.



Il aura son monument à Paris. On a pensé à faire davantage, à transporter, en toute solennité civique, sa dépouille au Panthéon. Mon ami et confrère Claretie en a suggéré l'idée dans une lettre généreuse. Il m'a ému, il ne m'a pas persuadé. D'abord, s'il s'agissait d'exhumer Corneille de l'église Saint-Roch, je réclamerais, pour ses restes, le retour à la terre natale. Qu'on le portât à la gare d'où il partirait pour sa province, ou qu'on le portât au Panthéon, des caveaux de la rive droite aux catacombes de la rive gauche, ce serait la même traversée triomphale de Paris, et le spectacle ne perdrait ni de sa signification ni de sa magnificence.

Mais pourquoi hésiterais-je à le dire? Je ne souhaite pas le Panthéon pour Corneille. Je le

redouterais même. Le Panthéon est une porte glorieuse : elle s'ouvre sur un vaisseau immense et vide et conduit à une muraille derrière laquelle il ne se passe rien. Le cercueil disparaît sous les dalles. C'est l'immortalité dans la nuit. Si célèbre que soit le mort, il est un éclat auquel il doit renoncer en franchissant ce seuil, l'éclat du jour. Ce crépuscule froid ne sera suivi d'aucune aurore. Ceux qui entrent ici ne connaîtront point les Champs-Élysées où, dans la transparence d'un clair d'étoiles, les ombres heureuses, bercées par l'ineffable musique de Gluck, poursuivent leur rêve que rien n'interrompra plus.

Déception, non de l'art, mais du cérémonial humain. Impuissance à figurer l'éternel sans le décor de la nature, car cette demeure des morts est un toit sous le ciel : il offusque aux regards l'image de l'infini. Au lieu de l'empyrée, des souterrains, l'*in pace* de la gloire, des portes de fer, des verrous, le trousseau de clefs et son cliquetis ; le gardien de ce sanctuaire a des allures de geôlier. Les rois d'Égypte s'enfermaient sous l'écrasement de leurs pyramides afin de soustraire leur momie aux profanations du vulgaire. Nous qui voulons non seulement garder et honorer nos morts, mais les glorifier publiquement, c'est une étrange façon de célébrer leur mémoire que de les emmurer ainsi et de

privER leur tombe de ces évocatrices de la gloire humaine, la lumière et la foule.

On objectera Mirabeau, qui fut dégradé, d'ailleurs, et déporté, proscrit posthume, dans la fosse banale. On objectera surtout Victor Hugo. Mais pour Victor Hugo, précisément, s'il est permis de pousser jusqu'à l'exaltation extrême le culte d'un poète qui fut la voix de tout un siècle de la France, le point de départ de son cortège dans Paris en était le véritable point d'arrivée. Il eût été d'un symbolisme autrement lumineux de l'amener au parvis superbe où il fut exposé pour une nuit et de le placer là sinon à jamais, du moins aussi longtemps que se dresseraient sur le sol les pieds de granit du colosse : sous l'arche triomphale de la grande armée, le poète qui en avait chanté l'épopée.

Au lieu du jour de souffrance des soupiraux d'une crypte, le soleil couchant pour auréole, le soir, et le matin, dans l'aube, Paris pour horizon. Au lieu de la visite, sur programme, de troupeaux d'étrangers, pèlerins à forfait et billets circulaires, entre le Jardin des Plantes et la salle Caillebotte, Paris même, Paris vivant. Chaque dimanche, des milliers, des millions d'êtres humains, en quelques années, passant devant la grille et se montrant la pierre : « Il est là ! » baigné par le flot humain de Paris, comme ailleurs le grand solitaire, Chateau-

briand, sur son rocher qu'enveloppe la mer montante et que caresse l'ouragan.



Au moins, il faudrait que sous cette coupole du Panthéon les morts eussent leur monument qui rappelât aux vivants que quelqu'un dort sous ces pierres qui fut très grand entre les hommes. Tout y parle d'oubli et rien de renommée. Il semble que la reconnaissance nationale, épuisée par les lettres d'or de la façade, n'ait plus pour la commémoration des héros et la leçon des citoyens que cette maxime, très biblique, mais terriblement démocratique aussi : « Souviens-toi que tu n'es que poussière. » Dans les églises, où cependant le *Memento quia pulvis* est mieux à sa place, les morts semblent, en les figures de marbre de leurs cénotaphes, surgir des profondeurs cachées et se manifester aux vivants : ainsi les rois à Saint-Denis, les cardinaux d'Amboise à Rouen, les ducs de Bourgogne à Brou, les ducs de Bretagne à Nantes, et auprès d'eux ce soldat français immortalisé par un grand artiste, Lamoricière.

Mais je préfère à tout le plein air, le ciel, les gazons, les arbres ; le Père-Lachaise, nécropole à laquelle rien ne manque depuis que Bartholomé y a

élevé son incomparable méditation de pierre. Je ne sais si les grands morts ne paraissent pas plus grands au milieu de cette cité d'après la vie, que dans l'isolement d'un tombeau d'exception. Ils sont là comme ils ont vécu, parmi ce qui fut les hommes, et c'est la foule même qui les isole du commun des mortels lorsque, traversant les allées, s'étonnant des tombes pompeuses élevées à des inconnus, s'apitoyant sur les tombes délabrées des morts anonymes, elle s'arrête devant le buste, la stèle ou la statue, lit ces noms, épaves surnageantes du grand naufrage commun : Musset, Balzac, Michelet, La Fontaine, Molière, et se découvre ainsi qu'à la promenade devant un illustre passant.



A quoi bon, d'ailleurs, en discuter à propos de Corneille? On sait où fut inhumé son corps, on ignore ce qu'est devenue sa cendre, poudre humaine, dispersée dans la poudre de la terre et des murailles. La leçon du monument qui lui sera dressé sur quelqu'une de nos places, la plus ouverte, je le souhaite, aux générations, cette leçon n'en sera que plus éclatante et plus réconfortante aux âmes! Tant de dénuement de ce qui fut son être mortel, tant d'ignorance de ses restes, tant d'oubli de sa

personne, et, après tant d'années, son âme si proche, si familière, une si large et si populaire survivance de son génie!

Il lui sera rendu les témoignages qui conviennent, en vers, je le souhaite, en prose, à coup sûr; en prose de tous les étages, primaire, secondaire, supérieure, académique, malgré la feue censure du *Cid;* voire administrative et officielle, malgré le voisinage, un peu encombrant peut-être et compromettant aux « autorités », de *Polyeucte, Martyr, Tragédie chrétienne,* et de l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Mais le véritable hommage, ce sera d'ouvrir la scène partout où il existe un théâtre, d'en improviser un là où il n'en existe pas, et de réaliser le décor du premier acte de *Cyrano;* de décorer en gala de visiteur auguste, de « plus que roi », la Comédie Française, coryphée d'un chœur magnifique; de mobiliser tout ce que la France possède de comédiens notoires ou latents, des plus illustres aux méconnus et aux inconnus, de Mounet-Sully aux disciples de Ballande et aux émules de Brichanteau, tout le Conservatoire, tous les cours de diction; et l'on verra si Corneille avec son cortège de héros a passé de mode, si son verbe magnanime sonne encore aux oreilles françaises, si le peuple est resté d'accord avec Mme de Sévigné, si le poète et le grand public sont demeurés en communion l'un

avec l'autre; si, l'ancien régime, la Révolution, l'Empire et le régime moderne ayant successivement passé leur charrue sur la terre de France, la semence y fermente toujours, et porte son fruit. Il y aura, ce jour-là, de quoi confondre et ceux qui se lamentent sur la mort de ce pays, et ceux qui trouvent qu'il met trop longtemps à mourir. Le fier homme, fils de ses œuvres, pourra dire, en pleine démocratie, ce qu'il disait au temps du roi Louis XIII :

Je satisfais ensemble et peuple et courtisans.

DISCOURS

PRONONCÉ DANS LA GRANDE SALLE DU PALAIS DE JUSTICE DE ROUEN

LE 5 JUIN 1906

Messieurs,

Pierre Corneille est le grand Normand et l'un des plus grands entre les Français. Il est le génie classique de la France dans le pays de Normandie, et, dans la littérature classique de la France, le génie normand. Ce n'est pas assez de dire que nous sommes fiers de lui; nous sommes fiers d'être nés sur le même sol et nés du même sang.

Ce sang, il l'a reçu de père et de mère, et d'aussi loin que l'on peut remonter dans les générations. Il est Normand de tout son être, par le contraste de ses traits nobles et rudes, et par la complexité de son âme, profonde et repliée : par ses yeux pleins de lumière, que l'on devine facilement humides, que l'on sent doux et dominateurs, sous

le front haut, grave, fier, et l'arc broussailleux des sourcils; par son nez proéminent, busqué, entreprenant, excessif; par son sourire contenu, nuancé de tristesse et d'ironie; par son génie qui perce au sublime, d'un coup d'aile, et par l'inquiétude de son esprit raisonneur et méticuleux...

J'épiloguais mes passions;

... par les « coups de tonnerre » qui dénouent ses tragédies et par les labyrinthes où s'enchevêtre la marche de ses pièces; par la superbe envolée de sa poésie, lorsque l'inspiration l'emporte, et par l'embarras de sa rhétorique, quand il piétine terre à terre, qu'il laboure et qu'il s'évertue; enfin, et surtout, par l'opposition de son existence et de son œuvre : l'une paisible, toute en labeurs ordinaires, en soins communs; l'autre toute d'exaltation, d'élans, de fantaisie, d'art, d'invention prodigieuse, de création incessante.

Appliqué dans sa profession judiciaire, pieux à sa paroisse, régulier dans son ménage, il a, jusqu'après la cinquantaine, par sa besogne de praticien, en requérant et concluant, gagné le loisir de faire de l'idéal, et de produire des chefs-d'œuvre. Mais, dans l'une et dans l'autre carrière, c'est le même homme. Quelque distance qui se trouve entre *le Cid* et *Agésilas*, c'est le courant du même

fleuve qui se déroule, ici, plus clair et plus rapide, là, plus lourd et plus limoneux, descendant de son seul flux à la mer : « Corneille est Corneille. » Tout en lui sort de la même souche, croît de la poussée de la même sève : Normand dans sa gloire autant que dans son obscurité.

Il est né et il a mûri dans la banlieue basochienne du Parlement de Normandie, dans les rues tortueuses, aux logis étroits et grêles, sous les pignons penchants. Il est sorti de cette cité de judicature, comme le palais de justice est sorti de la cité marchande. On ne peut pas plus séparer, en Corneille, le poète de l'avocat, que l'on ne peut séparer dans Rouen, le palais de la ville où il est bâti. L'édifice explique l'homme, l'homme explique l'édifice; l'œuvre de pierre procède des mêmes origines que l'œuvre de pensée.

L'édifice s'élève au versant des collines vertes, au bord des campagnes nourricières, sur les rives du fleuve porteur de richesses, au milieu du bruit des métiers et des chariots, consacré par un peuple de magistrats, de lettrés, de trafiquants et d'artisans du pays de gain et de sapience, à cet idéal de la société humaine : la justice, et à cette réalité de la vie sociale : le procès; tribunal d'équité, ouvert à l'éloquence, le talent le plus goûté de nos compatriotes, mais aussi à la grandiloquence, qui est leur

faible et leur mauvais goût ; à l'art de raisonner et de persuader, mais aussi à la dialectique stérile, à l'industrie subtile des arguties et cavillations ; demeure du droit avec des souterrains pour la chicane ; parure et utilité de la ville, austère en l'appareil gris et robuste de ses murs, exquis en ses dentelles ajourées de pierre ; forteresse par ses assises, orné comme une châsse à reliques, ciselé comme un coffret à joyaux précieux.

C'est ici, où Pierre Corneille a prêté son serment d'avocat au Parlement, où il a rempli son office de conseiller du roi en la Table de marbre ; dans cette salle où il a promené ses rêveries, où, peut-être, en ce qu'on appelait « ses moments perdus », il a imaginé les plus poignantes péripéties de son théâtre, trouvé ses plus souveraines répliques, murmuré ses stances de désespoir et d'abnégation ; c'est ici, plus qu'en aucun lieu du monde, que l'on se trouve en bonne place pour évoquer son image et parler avec lui de tout ce qui enthousiasme, épouvante et occupe les hommes ; pour méditer de haute politique, en relisant *la Clémence d'Auguste* ou de perfection morale en relisant l'*Imitation de Jésus-Christ*, pour confondre *le Menteur* ou démasquer *le Matamore*. Toutes ses pensées ont passé par ces lieux, et qui sait si, en fouillant dans les paperasses des greffes, on n'y découvrirait pas

encore, dans quelque sac à procès, une trace fortuite de

> la main qui crayonna
> L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Le Normand est, à la fois, le moins impulsif et le plus résolu des hommes, c'est-à-dire que ses résolutions ne se font point par quelque soubresaut du dedans ou quelque suggestion du dehors, mais qu'elles se forment en lui-même, de lui-même, par propos délibéré, et attentivement. Il couve longtemps ses desseins sans les découvrir à personne, sans se les avouer même. Quand ils sont mûrs, ils éclatent, il les voit, il en est ébloui, il s'en exalte. Alors, du premier coup, en imagination, il les pousse aux extrêmes.

> Impatients désirs... enfants impétueux...
> Je m'abandonne toute à vos ardents transports.

S'il est né conquérant et fondateur d'empire, il ambitionne la guerre et le gouvernement; des îles à envahir, Sicile ou Angleterre, César à dépasser; que dis-je? Alexandre; Rome papale à subjuguer en la protégeant; Constantinople à reprendre aux Grecs, Jérusalem aux Sarrasins; toutes les Russies, incommensurables, toutes les Amériques, infinies, à coloniser : des fleuves qui sont des mers qui

marchent, des lacs où l'on perd de vue les rivages, des forêts inviolées, des plaines sans limites, si loin, qu'à ses convoitises, la terre semble trop petite et trop étroits les océans. — S'il est né poète, il se forge des épopées, de Charlemagne et de Roland ; il ressuscitera les héros disparus, les temps évanouis, la Rome républicaine et la Rome de Messaline, l'Espagne du *Romancero*, Carthage et ses dieux difformes aux cultes sanguinaires ; il évoquera tous les fantômes de l'esprit, toutes les sorcelleries du sabbat, les hallucinations de saint Antoine dans l'enfer de Jacques Callot ; ou, plus sensible, séduit par les paysages exotiques, il se figurera l'idylle tragique dans la splendeur et l'étrangeté de la nature tropicale. S'il est né homme de théâtre, il se flattera d'une pièce qui ait « tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la chaleur des passions, la tendresse de l'amour » : il voudra porter sur la scène « la pitié et la crainte », des choses extraordinaires et des choses éclatantes, surprendre par la profondeur et l'étrangeté de ses combinaisons, ravir par la véhémence des caractères : l'héroïsme jusqu'au paroxysme, la vertu jusqu'à l'hyperbole, la scélératesse jusqu'à la monstruosité, le devoir jusqu'au martyre, la raison jusqu'au paradoxe, le bon sens, même sublime, jus-

qu'à la quintessence. Il voudra représenter les plus illustres des humains, les événements les plus fameux de l'histoire ; mettre en action les grands intérêts de l'État, la religion, les mystères mêmes de la Grâce ; débattre les plus ardus problèmes de la conscience. S'il est né homme de négoce, il projette d'accaparer le marché de la planète. S'il est né armateur, d'affréter la nef énorme que nul chantier n'a encore lancée, la nef à coque d'acier, à quadruple ou sextuple mâture. S'il est né manufacturier, il se dessine le plan d'une usine colossale, avec une tour de Babel pour cheminée, et il la baptise de ce nom formidable : *la Foudre*.

Mais cette éruption de volcan s'apaise vite et se dissipe en fumée.

> ... Souffrez que je respire
> Et que je considère, en l'état où je suis,
> Et ce que je hasarde et ce que je poursuis.

Il se contient, se rassied, se reprend. Il réfléchit, il étudie, il prépare, en toute expérience, toute pratique et toute précaution, les moyens de son entreprise. Il consulte infatigablement, scrupuleux jusqu'à l'angoisse, s'il s'agit d'une affaire de conscience, de raison ou de cœur ; renchérissant sur la prudence, raffinant sur la circonspection, s'il s'agit d'une affaire d'intérêt. Il s'exténue, s'il com-

pose un drame, à mettre ses inventions d'accord avec les vraisemblances, les combinaisons de son intrigue avec les réalités de l'histoire, les emportements des passions avec la vérité des caractères, les nécessités de son œuvre avec les règles de l'art, les convenances du public et les adresses du métier qui vise le succès et l'applaudissement.

Quoi qu'il fasse, le point pour lui est de vouloir en pleine connaissance, afin d'agir avec une volonté obstinée, et d'accomplir, sans défaillance, en pleine habileté, ce qu'il a voulu. Pour vouloir de cette sorte, il ne faut entreprendre que l'exécutable :

> Mais je ne sais vouloir que ce qui m'est possible
> Quand je ne puis ce que je veux.
> Et ne rien hasarder qu'on n'ait de toutes parts,
> Autant qu'il est possible, enchaîné les hasards.

Ayant prévu et calculé tout ce qui peut être objet de prévision et de calcul, du plus perplexe des hommes il devient le plus audacieux. Dans l'inconnu des choses de la nature et des choses humaines, dans ce qui échappe à ses visées et à ses prises, il s'en remet à plus puissant que lui. Il ne tentera point Dieu ni ne prétendra le braver. Il s'est aidé, le ciel l'aidera. *Dieu et mon droit!* dit le Normand d'Angleterre. *Dieu aide!* dit le Normand de France.

Ainsi fait, il est réfractaire à la prédestination et au fatalisme, essentiellement. Ces doctrines froissent en lui l'homme libre et responsable qu'il sait être. Il répudie

Une âme toute esclave...

. . . .

Vertueux sans motif et vicieux sans crime,
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir.

. . . .

Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit.
Qu'il devient scélérat, quand Delphes l'a prédit.

Donc

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

C'est Corneille qui le dit, et c'est le fond même de Corneille. S'exalter, délibérer, vouloir, agir, voilà tout son théâtre. C'est un pays où il n'y a point d'inconscients. On y conteste, on y argumente à outrance, on y ressasse souvent, on y délaie, on y alambique, on n'y divague jamais. Nul dessous où se puisse dérober la conscience, nulle coulisse à travestissements, nulle loge à farder les visages; point de ces nuées de gaze, de ces brouillards, de ces feux de Bengale, où l'auteur dissimule les métamorphoses qu'il ne peut expliquer, où le personnage enveloppe les pensées qu'il répugne à confesser sur la scène. Ni de mythes, ni

de symboles; ni les fantasmagories de mots et de couleurs, ni les décompositions de lumière et d'idées, ni les trucs transcendants de l'intellectualisme; ils n'avaient point de nom du temps de Corneille, il les définissait tout crûment « les dieux et la machine » et les renvoyait aux ballets de l'Opéra. Chez lui, le grand homme, le maître des autres, est le plus clair dans ses pensées, et le plus assuré dans ses desseins. . . . .

> Je suis maître de moi comme de l'Univers;
> Je le suis, je veux l'être...

Le monstre, c'est moins le criminel endurci, mais décidé, que l'être bas et fourbe, l'incertain, le lâche qui n'ose rien regarder en face, ni soi-même, ni sa destinée. C'est Félix, sénateur et gouverneur d'Arménie, qui n'a de romain que cette maxime d'un affranchi de Galba :

> C'est beaucoup que d'avoir l'oreille du grand maître.

Il marie, malgré elle, sa fille à Polyeucte, un des grands de la province, afin de s'affermir dans sa place; il prétend la démarier, par divorce ou veuvage même et la donner à Sévère, favori du prince, afin de conserver son emploi. Il persécute les chrétiens, quand il a pour cet office : « commission de l'empereur; » il les épargnera quand

Sévère, commissaire impérial, lui reproche de méconnaître les intentions du souverain :

> Père dénaturé, malheureux politique,
> Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
> Polyeucte est donc mort, et par vos cruautés,
> Vous pensez couronner vos tristes dignités !

Peu lui importe, pourvu que les dignités restent. Il en sera quitte pour se dire et dire aux autres :

> J'en ai tant vu, de toutes les façons !...

Non seulement il épargnera les chrétiens, puisque c'est désormais la consigne, mais il ramassera leurs dépouilles, au pied de l'échafaud, et il leur disposera de pompeuses funérailles qu'il présidera, en personne, officiellement.

Nul, certes, à considérer Pierre Corneille, s'avançant distrait, un peu voûté, vers la grille du palais ; à le visiter dans son cabinet, à interroger ses voisins sur ses habitudes et sa façon de vivre, n'eût soupçonné en lui le « Grand Corneille ». Personne n'eût, autant que lui, dérouté les curieux, les visiteurs, les gazetiers, même les plus insinuants et les plus indiscrets. Écoutez des hommes qui l'ont prétendu connaître sur le vif et peindre d'après nature ou tout au moins de seconde vue. Ce ne sont pas des témoins de qualité médiocre : Segrais, Boisrobert, Charpentier, Fontenelle, Voltaire, tous

de l'Académie, et La Bruyère, qui l'admirait tant et le loua si grandement :

« Il est simple, timide — d'une ennuyeuse conversation; il prend un mot pour un autre : il ne sait pas réciter (ses pièces) ni lire son écriture. » Il bredouille, « il barbouille ses vers. » — « Avec son patois normand, » « il n'a jamais su parler bien correctement la langue française. » — « La première fois que je le vis », dit l'un, qui se piquait d'être homme de cœur, « je le pris pour un marchand de Rouen. Son extérieur n'avait rien qui parlât pour son esprit, et sa conversation était si pesante qu'elle devenait à charge dès qu'elle durait un peu. » — « Le pauvre homme négligé, » dit un autre, qui tranchait du seigneur avec girouettes et chapelain, « il n'avait nulle conversation. On se moquait de lui. Mon père avait bu avec Corneille; il me disait que ce grand homme était le plus ennuyeux mortel qu'il avait jamais vu, et l'homme qui avait la conversation la plus basse... »

Donc il parlait peu et mal; voilà qui est acquis, à l'unanimité. C'est le cas d'invoquer l'adage cher à notre province : « Les écrits sont des mâles et les paroles sont des femelles, » ou, en termes plus honnêtes : « Les paroles s'envolent, les écrits restent. » Corneille le savait, il en plaisantait à l'occasion, et, quand on lui rapportait ces propos du

bel air, il disait : « Je n'en suis pas moins Pierre Corneille. » Il ignorait l'art de parler aux femmes et de s'en faire écouter, mais il savait, toutefois, leur dire que, devant les races futures, toutes les fleurs des muguets de ruelle seraient depuis longtemps fanées quand ses poésies vivraient encore :

Chez cette race nouvelle
Où j'aurai quelque crédit,
Vous ne passerez pour belle
Qu'autant que je l'aurai dit.

Il s'était donné pour propos : cache ta vie. Le monde entier défile sur son théâtre, le plus individualiste qui soit ; sa personne seule ne s'y insinue jamais. Ses personnages découvrent tous leurs secrets, il ne trahit jamais le sien. C'est le secret de l'âme normande. Le Normand n'étale point sa fortune. D'autres se pavanent devant la galerie, afin que les badauds, le voyant passer, s'écrient : « C'est lui. » Le Normand se complaît à se perdre dans la foule, et son amour-propre n'est jamais plus flatté que quand il se peut dire : « Personne, en me voyant, ne se douterait que c'est moi! »

Ce robin, à peine décrassé de bourgeoisie — il avait vingt et un ans lorsque son père obtint des lettres de noblesse, — ce petit officier de justice avait reçu le don divin de recueillir en soi et de produire, en une langue expressive et rythmée,

les échos des choses humaines. Dans son logis citadin de la rue de la Pie et dans sa maisonnette campagnarde de Petit-Couronne, il se donnait le spectacle. Il prenait sa revanche des aventures qu'il n'avait pas courues, des chances qu'il avait refusé d'affronter, des bonnes fortunes et des fortunes hautes qu'il s'était interdites, par devoir, par prudence, par dégoût du scandale, horreur du dérangement, mais peut-être, et surtout, par défiance de soi-même, modestie et timidité pure.

Spectacle captivant, d'ailleurs, et d'une étrange allure, en sa variété. Époque théâtrale, si jamais il en fut ; époque à chevauchées, enlèvements, embuscades, hasards de toutes sortes, rencontres de tout le monde ; époque à panaches flottants, à cliquetis de rapières,

> Où les filles d'honneur aiment les gens d'épée

et jugent

> Qu'une plume au chapeau leur plaît mieux qu'à la main.

Le Louis XIII dans les demeures, dans les costumes, dans l'amour, dans les affaires. Près de cinquante années de complots et de révolutions. La guerre civile et les rivalités des grands, des turbulents et des brouillons, avec, pour intermèdes, ces deux chefs-d'œuvre de la monarchie française :

Henri IV et Richelieu, des cabales où l'astuce se mesure avec la politique : Machiavel aux prises avec don Juan; les luttes insignes de ces deux cardinaux, tourmente de la Cour, confusion de l'Église, Mazarin et Retz. Des héros qui deviennent des factieux par pique d'amour-propre, encore plus que par vanité d'amour et orgueil de la vie :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux
. . . . Des princes!...
Plutôt que de vous perdre, ils perdront leurs provinces.

Un Condé, un Turenne, un La Rochefoucauld, joueurs qui se jettent la couronne de France à la tête, comme d'autres les dés ou les cartes, dans un tripot. Des femmes, semeuses de trahisons et brodeuses d'anarchie, mélange de l'amazone et de la précieuse, féroces comme les unes, raffinées comme les autres : Chevreuse, la cavalière, toujours en échappée ou en quête d'aventures; la galante, intrigante et brouillonne Palatine qui, pour posséder le tempérament de Catherine la Grande, n'en possédait point la bonne tête carrée, à l'allemande; puis l'Hélène de cette *Iliade travestie* encore que pleine de sang et de flammes, l'adorable et adorée Longueville, fantasque, amoureuse des pieds à la tête, « qui n'avait pour tout génie » que ses cheveux blonds argentés, son teint de perle et les lan-

gueurs de son esprit « aux réveils lumineux et surprenants ». Des coups d'État, des « journées », des assassinats : Ravaillac, Concini, la « journée des dupes » ; des procès retentissants, avec des dessous d'intrigues et des dessus d'échafaud : Chalais, Bouteville, Cinq-Mars et de Thou. Les barricades dans les rues ; les parlements en insurrection ; la grande figure magistrale, en hermine et robe rouge, Mathieu Molé ; *le Bourgeois gentilhomme*, effaré dans les séditions, Broussel ; le profil menaçant du capucin Joseph, l'éminence grise, qui se perd dans l'ombre ; la silhouette fastueuse et falote de Gaston d'Orléans, qui conspire par ennui et trahit par débauche ; le chapeau de feutre enrubanné, emplumé, triomphal de sa fille, la « Grande Mademoiselle ». En recul et pour toile de fond, la guerre d'Allemagne, qui dure trente années, le drame grandiose de Wallenstein, la chanson de geste de Gustave-Adolphe, et, dans la perspective, comme une apocalypse, cette traînée satanique, cette cendre encore brûlante du bûcher d'Urbain Grandier, cette arrière-fronde mondaine, détraquée et sinistre : les poisons, la Voisin, les Brinvilliers, les « Mancines », la Montespan, les messes noires, la lignée des Cléopâtre et des Médée, en pleine splendeur du Versailles de Louis XIV. Ces récits, reçus de la bouche même des témoins, absorbés par une imagination

saturée des perturbations et attentats du vieux monde, Tive-Live, Salluste, Tacite, Suétone, ces visions entrevues dans une lueur d'incendie, aux reflets de la *Pharsale* de Lucain et des *Tragiques* de d'Aubigné, ces *Châtiments* d'alors... Voilà de quelles réalités, de quels documents humains s'alimente, et de quels flambeaux s'éclaire le théâtre de Corneille.

Son théâtre, il serait plus exact de dire : son *Parlement,* son *Échiquier*, ses *Grands Jours*, car il amène moins ses personnages sur les planches qu'il ne les assigne à la barre de sa cour, pour être interrogés en due forme et soumis au plus redoutable des jugements, le jugement sur flagrant délit, le jugement sur aveu, la condamnation par eux-mêmes, le châtiment par les conséquences de leurs actes. Il leur dit, comme le roi don Fernand, dans *le Cid :*

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.

Et ils parlent, et la pièce se développe en un solennel et tragique procès. Tout est percé à jour et produit au grand jour, tout est expliqué, tout est prouvé. Ce n'est pas seulement la reconstitution du crime sur le cadavre, c'est la reconstitution vivante, avec toutes les préméditations et toutes les circonstances. En ces débats, ni la vertu n'a de

mystère, ni le crime de ténèbres, ni la politique de secret, ni le machiavélisme de masque. Le dedans même est mis à nu. L'instruction se fait dans un confessionnal, les interrogations sont des examens de conscience; les pires coquins ont le leur, ne consistât-il qu'à scruter leurs maladresses et leurs erreurs. L'arrêt tient du « jugement dernier ». Le juge, d'ailleurs, ne ménage personne. Sa règle est celle du roi Tulle, dans *Horace* :

> Je ferai justice :
> J'aime à la rendre à tous, en toute heure, en tout lieu.

Rien ne l'arrête, pas même la majesté du trône :

> Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

Pas même la majesté du peuple, quand il s'est fait souverain :

> Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose.

Toutefois ce juge impassible, curieux et inexorable, ne se peut tenir, indéfiniment, guindé sur son siège, en telle contention d'esprit. Il clôt l'audience, il dépouille la toque et la robe, il sort du palais, il rentre dans la ville, où la vie l'environne, la vie de tous les jours, la vie de tout le monde. Si répétées que soient les révolutions, les crises ont leurs entr'actes et leurs intermèdes. Il n'est de tempérament à l'obsession des affaires humaines

que la considération de leur vanité, de divertissement à leur laideur que la vue de leur ridicule, de rafraîchissements aux orages de l'humanité que le courant sain et clair des existences pures, les bons cœurs, les bons esprits, les honnêtes gens, les âmes sereines et la gaieté.

C'est la comédie. Corneille s'y est plu. Dans son théâtre ainsi que dans le nôtre, celui de Dumas fils par exemple, où l'on analyse, raisonne, dogmatise et moralise avec autant d'abondance, la comédie et la tragédie se côtoient, s'enveloppent et souvent s'envahissent. *Tue-la!* dit l'un. *Qu'il mourût!* dit l'autre. Corneille affectionne le genre mixte qui répond, selon lui, à la complexité de la vie. Le *Menteur* commence en comédie joyeuse et tourne au drame domestique, avec malédictions et larmes :

> Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
> Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.

Le *Cid* débute en tragédie et s'achève, ou plutôt se suspend, sur un acte de comédie héroïque, un mariage difficile, d'amour contrarié. Dans *Polyeucte*, la haute comédie engage l'action, une « étude » de femme, une des plus fouillées qu'on ait écrites, et le rideau tombe sur une apothéose de martyre...

> Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme,
> Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme!...

Corneille ne serait pas le grand homme de théâtre qu'il est, s'il ne l'avait pas montré ; il ne serait pas pour nous l'ancêtre représentatif et le maître de la race, si, à côté de ses Romaines forcenées, de ses frondeuses à tapage, de ses Espagnoles furieuses, de ses criminelles et fanatiques de toutes nations, il n'avait trouvé dans ses impressions de jeunesse, dans ses souvenirs, dans l'entourage de toute sa vie, de quoi donner l'image des femmes de son pays ; de celles qu'il a aimées, en son temps, et respectées toujours ; de celles qu'il appelait « mon plus cher souci », dont il disait :

Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée !...

Celles qui lui inspirèrent, sur le versant de l'âge et dans les mélancolies du soir, les vers les plus parfaits de son œuvre, et parmi tous les vers d'amour les plus tendres, les plus délicats de la langue française et qui semblent écrits dans la sérénité d'un paysage de Poussin, *et in Arcadia ego :*

Vous ne me donnez pas, Psyché, toute votre âme.

De sorte qu'on aurait pu transporter à sa tombe ce vers d'une épitaphe composée par lui pour une femme aimante et mystique :

Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Il a peint, et délicieusement, en leurs toilettes

Louis XIII, les jeunes filles de son temps. Au premier coup d'œil, nous les reconnaissons : fraîches, enjouées et sérieuses tour à tour; le regard limpide, timide et légèrement moqueur; l'âme voilée, ainsi que notre ciel, aux matinées de printemps; le teint qui se colore aux moindres battements des artères, le teint loyal, transparence du cœur. Elles sont sages, elles sont avisées aussi, et, pour soumises qu'elles se donnent, nullement désintéressées de leur propre destinée :

J'attendais un époux de la main de mon père...
Elle le recevra, quel qu'il soit, s'il le faut...
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi.

Cependant elle estime qu'en ce pays de réflexion et de sapience, où l'on enseigne, de tous les préceptes et de tous les exemples, à n'agir qu'avec discernement, dans une affaire où, plus que personne, elle se sent engagée et responsable, son libre arbitre doit compter pour quelque chose; et puisque tout le roman d'une honnête femme se noue et se dénoue en une journée, puisque, si l'on n'a pu choisir, le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,

Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée

il ne serait ni imprudent ni inconvenant que la

raison, d'avance, rendît le devoir facile et que le devoir se mît d'accord avec le cœur :

Mais, monsieur, sans le voir, accepter un époux,
Par quelque haut récit qu'on en soit conviée,
C'est grande avidité de se voir mariée.

Et cette avidité n'est point le fait d'une fille de bonne maison.

Trouvez donc un moyen de me le faire voir.

Puis, ce point gagné, très finement :

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrais-je juger ?
Je verrai le dehors, la mine, l'apparence...
. . . .
Avant que d'accepter, je le voudrais connaître,
Mais connaître dans l'âme...

L'engagement pris, advienne que pourra, le bonheur ou le sacrifice, elle ne déliera point ce que le ciel aura lié.

Quand il faudra que je vous aime,
Quand je l'aurai promis à la face des dieux,
Vous deviendrez cher à mes yeux,
Et j'espère de vous de même.

Elle sera la femme forte et affectionnée, la mère, celle qui porte en ses entrailles et nourrit de son lait la nation future, celle qui forme l'attache de chair et d'âme entre les générations. Corneille la glorifie en Pauline, l'idéal féminin de son théâtre ; et cette femme, la plus parfaite qu'il ait créée, en un ouvrage qui passe à juste titre pour son chef-

d'œuvre, est, en même temps, la plus réelle et celle qui reproduit le plus de traits de la femme normande. Pauline au visage reposé, la grave et affable Pauline, qui se sait belle, en toute modestie et pudeur, et digne d'être aimée. Aimante aussi, mais la raison, l'équilibre, la droiture, l'intelligence de la vie, l'intelligence de soi-même ; elle est née pour des temps apaisés et le bonheur ordonné ; elle redoute les orages et, plus que tous les autres, les orages du cœur, l'inquiétude sur l'amour, l'anxiété sur le devoir. Nul étalage de ses sentiments et de ses troubles intimes, point de « tourbillons », point de « vapeurs », comme on disait ; point de nerfs ni de neurasthénie, comme nous disons ; et ce qu'elle réprouve le plus au monde, ce qui lui serait la pire honte, ce serait de passer pour une femme détraquée et une femme éperdue :

Et si vous me croyez une âme si peu saine...

Elle est la santé même, elle l'est de tout son être. Viennent les épreuves, les heures où il faut prendre parti de sa vie même, elle sera prête, jusqu'à l'exaltation, jusqu'au sang de son cœur :

Je te suivrai partout et mourrai si tu meurs.

Si vous croyez que l'orgueil du sol natal et le préjugé de la race m'illusionnent quand je vois dans cette créature d'élite la femme de mon pays, et que

je la dis Normande; si vous vous étonnez de tant de grâce et de tant de vertu mêlées à tant d'exaltation, rappelez-vous *Virginie*, Normande de père et de mère, émigrés à l'Ile-de-France; rappelez-vous le naufrage de *Saint-Géran,* et cette pudeur qui équivaut presque à un suicide! Et s'il faut pousser plus à fond dans la tragédie humaine, s'il faut des témoignages vécus et des preuves ensanglantées, rappelez-vous cette héroïne posthume de Corneille, fille de son génie et fille de son sang, l'exaltée et l'implacable, la vierge au couteau, Charlotte Corday...

Messieurs,

Corneille a personnifié en des figures ineffaçables les plus belles conceptions de la vie humaine : l'honneur en Rodrigue, le patriotisme en Horace, la foi en Polyeucte, la tolérance en Sévère, la fidélité en Pauline, enfin, en Auguste, la magnanimité. Il a trouvé pour cet habile meneur d'hommes ces mots, le premier de l'humanité et le dernier de la politique, les mots qui couronnent et qui consacrent les victoires, que ce soient celles d'un empereur ou celles d'un peuple :

Soyons amis!

Corneille est une grande âme qui a trouvé pour interprète un poète très grand.

Lorsqu'en 1808, la France étant à l'apogée de la puissance et l'Empire au faîte de la gloire, Napoléon voulut, devant l'Occident devenu son feudataire et l'Orient devenu son allié, à Erfurth, dans le théâtre, au parterre de rois, donner au monde le plus significatif symbole de la grandeur de notre patrie, il fit venir la Comédie-Française et commanda du Corneille. En toute rencontre solennelle, qu'il s'agisse de célébrer un anniversaire illustre de notre passé ou de faire à quelque hôte de marque les honneurs de notre génie national, on donne du Corneille. Dans les heures critiques, lorsqu'il est nécessaire d'exhorter les âmes aux résolutions généreuses, on récite du Corneille. Lorsque, dans une œuvre nouvelle, paraît quelque haut exemple de vertu civique ou de supériorité morale, lorsque retentit quelqu'un de ces vers, français par excellence, de ces « vers de pensée » ou de ces vers de vaillance qui se gravent dans l'esprit, comme le profil d'un héros, frappé sur une médaille, se grave dans les yeux, on reconnaît à sa majesté la voix de l'aïeul et l'on s'écrie : « C'est du Corneille ! » Si bien que le mot *cornélien* est entré dans la langue où il compte parmi les magnifiques, car il confère la noblesse et décerne la grandeur :

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu,
La vaillance et l'honneur en son temps, le sais-tu ?

FIGURES NORMANDES

POUR

LE PAVILLON DE FLAUBERT [1]

Il s'agit d'une maisonnette et de quelques arbres; d'une maisonnette au bord de la Seine, de quelques arbres au bord de la route. C'est peu de chose! Les vestiges d'un petit temple antique que l'on découvrirait seraient moins encore : une colonnette brisée, les débris d'un autel, les fragments d'une idole de pierre. Cependant on en ferait état : des hommes ignorés ont célébré là les mystères d'un dieu dont nous ne savons même pas le nom; ce serait assez pour que les ruines du temple fussent conservées. L'humble toit du pavillon de Croisset, l'ombre des tilleuls qui formaient l'avenue ont abrité des mystères plus augustes, le grand mystère humain, la création de la pensée, la création de la beauté. Ici sont nées Marie Arnoux, Emma Bovary, Salammbô. L'homme qui a vécu là et donné, en quelques chefs-d'œuvre, la fleur de son être, sortait de notre terre normande; le sang qui coulait dans ses veines est

(1) Conférence faite à Rouen, 1904.

celui qui fait battre nos cœurs; le même souffle du large, venu des mers lointaines, a passé sur sa tête; mais il en a été secoué davantage parce qu'il était plus grand.

Flaubert n'était pas fait pour le bonheur. Il ne reçut pas, en naissant, une de ces âmes aux larges ailes, aux envolées amples et faciles, qui planent sur la vie. Il ne vint pas pour l'enchantement du monde et de lui-même. Sa voix ne vibrait point à toute brise qui passe, tantôt chantant comme l'oiseau, tantôt mugissant comme la tempête. Il naquit pour l'inquiétude et le labeur acharné, les embarquements dans la brume, les traversées de nuit sous le ciel sans étoiles, dans l'incohérence des vagues et l'emportement des courants invisibles. Dès le jour où, tout jeune, la tentation l'assaillit et l'obsession le prit de traduire en paroles les choses ressenties et de représenter par des mots les choses vues, il sentit peser sur lui cette loi de la création humaine : « Tu enfanteras dans la douleur. »

Nous devons, en même temps que l'admiration à son œuvre, la sympathie à ses peines, et d'autant plus que, dans l'œuvre comme dans la peine, il a exalté le génie de notre race. Il est notre témoin devant les hommes, à côté des hommes, à côté des plus grands, Malherbe et Corneille : — Malherbe, la Normandie éloquente et chevaleresque; Cor-

neille, la Normandie héroïque et raisonneuse; Flaubert, la Normandie artiste et inquiète.

Nous en tirons gloire. Quelques-uns nous l'imputeront à vanité. Emma Bovary, soit; Félicité, la fille au cœur simple, passe encore; pour Homais, le suffrage universel nous l'accorde et nous l'envie. La Normandie paysanne et la paysanne pervertie; la Normandie terre à terre, tout près des champs, tout près des bêtes; la Normandie aux pommiers lourds de sève, aux pressoirs ruisselants de gros cidre, aux alambics gorgés d'alcool; la Normandie aux greniers chargés de victuailles, aux prétoires gonflés de procédures; la Normandie joviale et plaideuse, pays de fortes ripailles et de haute sapience, soit! Mais Salammbô la Carthaginoise, Salomé la Juive; mais saint Antoine en son désert, cette vallée de Josaphat de l'intelligence; mais *Bouvard et Pécuchet*, cette *Tentation de saint Antoine* à rebours, cette course à l'abîme de la sottise humaine; mais cette *Correspondance*, enfin, avec ses cris d'amour, ses élans d'enthousiasme et ses sueurs d'agonie? Vous usurpez sur l'humanité.

— Nous n'en avons pas la prétention, et nous ne réclamons que la part d'héritage de la petite patrie; mais cette part est à nous. C'est notre place au soleil. Ce qui fait, en l'œuvre de Flaubert, la haute valeur d'art, c'est le caractère unique et personnel

qu'y revêt l'humanité, c'est l'humanité vue sous l'angle de nos yeux et peinte à la lumière de notre ciel. Qui parle autrement de notre pays en parle du dehors, par préjugé, en passant, très vite, derrière la glace du rapide, sous les lunettes de l'automobile.

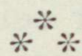
Il y a la Normandie des vacances, des plages machinées ; la Normandie des autres, — les « horsains », comme nous disons ; — et il y a la Normandie des Normands, — la nôtre — celle des grèves qui se dérobent entre les éboulements des falaises, celle des retraits perdus dans le replis des terres, celle des plateaux pelés, des « hêtrées » et des chênaies hérissées et tordues, celle où le poète promène ses rêves et le peintre son chevalet. Il y a la Normandie des étés lumineux et rafraîchis que nous offrons à nos hôtes de passage ; il y a la Normandie qui nous reste et que nous gardons, celle du printemps où roulent les rafales, des automnes noyés de pluie, des hivers bouleversés par les ouragans. Il y a les plages de galets ou de sable où l'air se sèche et s'assainit ; il y a les grèves maladives, les estuaires limoneux où fermentent les varechs, les prairies saumâtres d'où monte, le long des vallées froides, le brouillard mou et saturé de fièvre. Il y a les grandes poussées du vent de sud-ouest, dont le souffle fait bouillonner les sèves, jette en émoi

tout ce qui végète et tout ce qui vit, la plante et la bête, chasse les hommes hors de leur demeure, les emporte sur les routes, vers les côtes, vers les caps, vers l'au delà qui s'ouvre, vers l'infinie curiosité de la mer.

Pour satisfaire à la combustion formidable de cette atmosphère, il faut la nourriture que distille ce sol; pour transformer cette nourriture en chair robuste, en muscles souples, en nerfs sains, il faut l'appétit insatiable des hommes du pays. Qui n'en profite pas y succombe. Le même souffle excite la consomption chez les faibles, décuple la vigueur chez les forts. La même terre alimente le paysan qui la féconde, l'ouvrier qui en transforme les produits, le négociant qui en trafique, le marin qui les exporte, le colon qui tâche d'ouvrir des débouchés nouveaux. Et des uns et des autres, entreprenants, aventureux et ordonnés tout ensemble, naissent, çà et là, pour la gloire et l'illustration de la race, des savants, des écrivains, des artistes qui, tournant aux aventures et conquêtes de la pensée l'énergie natale, créent de la beauté comme les autres créent de la force, et dressent leur monument comme les cathédrales leurs flèches au milieu de la futaie fumeuse des cheminées d'usines.

C'est une contrée riche et complexe où vivent côte à côte des êtres étrangement divers, encore

que sortis des mêmes ancêtres ou greffés sur les mêmes souches. Il y a la Normandie fermière, manufacturière, marchande, et la Normandie épique; il y a le bonnet aux ailes enrubannées de la Cauchoise, il y a la coiffe virginale et tragique de Charlotte Corday.



Gustave Flaubert est né à Rouen. Il s'est baigné, tout enfant, dans le fluide marin qu'apporte le courant du fleuve lorsque le flot monte dans la moiteur des vallées. Il s'est imprégné de la mélancolie des vieux logis mornes, dans cet Hôtel-Dieu où il a grandi entre la froideur des murailles, l'ombre maigre et l'ennui des ormes symétriquement alignés (1).

S'il est vrai que l'homme tient de sa mère la sensibilité nerveuse, l'imagination, l'âme vibrante, impressionnable et créatrice, Flaubert est Normand par prédilection et impulsion de nature, car il l'est par sa mère, née à Pont-l'Évêque, au pays d'Auge, petite-fille d'une Cambremer de Croix-Mare, — un nom qui sonne étrangement la basse

(1) Voir René Dumesnil, *Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode.* (Paris, 1905.) — Cette étude, fort documentée, m'a servi en plus d'un point à compléter mes notes.

Normandie. — Élevée à Honfleur en un pensionnat de la haute ville (décrit dans *Un Cœur simple*) d'où l'on voit passer, à travers un rideau de clématites, les navires qui partent pour les longs cours, Mme Flaubert était une Normande grave, au profil altier, de belles manières et de haute réserve. « Elle a dans sa personne — a dit son fils qui l'adorait — je ne sais quoi d'imperturbable, de glacial, de naïf qui vous démonte. » La sollicitude sans gestes, la tendresse sans expansion : elle gardait comme un secret le meilleur d'elle-même, obéissant en silence aux ordres muets de son cœur. Ce caractère de femme est fréquent en nos pays ; c'est aux surprises de la maternité que se découvre le génie ancestral qui couve en elles, qu'elles transmettent avec leur lait : elles révèlent, tout d'un coup, en leur progéniture, ce qui se cachait de flamme, et parfois de fièvre, sous les dehors contenus et les plis roides du costume.

M. Flaubert, le père, — le docteur — venait du pays champenois, de Nogent-sur-Seine, où Gustave, afin de payer sa dette, a placé le décor de *l'Éducation sentimentale*. Gustave doit à ce vrai savant, à ce grand homme de bien, à ce citoyen excellent, la précision et la suite dans le travail intellectuel, le goût de l'histoire humaine et le goût de l'histoire naturelle, confondues en leur méthode,

le culte de l'investigation minutieuse, la soif des études prolongées, le souci de l'exactitude, le mépris effroyable du faux et du cabotinage scientitique, l'horreur du charlatanisme et, comme on disait volontiers autour de lui, de la « blagologie ».

Il reçut ainsi de sa mère, et tout instinctivement, par atavisme pur, l'inquiétude de l'art, et, de son père, par conseils et par exemples, l'inquiétude du savoir. « Il y a en moi, littéralement parlant, deux bonshommes distincts : un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigles, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à écrire le petit fait aussi puissamment que le gros, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit. »

Ajoutez l'entourage intime. Qui se rend maître d'une langue étrangère se conquiert une âme nouvelle, a-t-on dit. Combien le mot est plus juste de l'amitié qui dédouble l'âme en quelque sorte, la révèle à soi-même et précipite l'éclosion du génie ! Ainsi l'amitié qui unit, dès la première jeunesse, Flaubert à ses deux compagnons de Normandie, Alfred Le Poittevin qui fut sa conscience intellectuelle, Louis Bouilhet qui fut le poème de son printemps et comme le chant de sa vie. Toute douceur

en disparut quand s'éteignit la voix aux modulations gallo-romaines qui avait rythmé les strophes de *Mélœnis*.



« J'ai au fond de l'âme — disait Flaubert — le brouillard du Nord que j'ai respiré à ma naissance; je porte en moi la mélancolie des races barbares. » — « Je suis un barbare; j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines : c'est une boisson aigre et fermentée, et qui quelquefois fait sauter la bonde. »

Il connut la mélancolie rongeuse et absorbante, mais aussi les accents du large rire, le rire des mystifications colossales, qui ouvre la bouche à l'air libre, dilate les poumons, secoue les côtes, désopile la rate; le rire de Rabelais, le rire de Saint-Amant. Flaubert, en ses instants d'abandon, se plaisait aux jeux fantasques des mots en maraude et en liesse, à la pluie joyeuse des paroles dégelées dont s'ébaudissait le bon Pantagruel, aux litanies mirifiques des noms bariolés, aux déambulations fantasques, comme celle du fiacre dans *Madame*

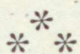
Bovary. C'est le rire de chez nous. Il éclate derrière les vitres du cabaret, dans les rues tortueuses, sous la grimace et le larmoiement des gargouilles, le long des murs moisis des cathédrales, où dorment les morts oubliés et flottent les rêves éperdus.

Flaubert se délectait davantage, et plus complaisamment encore, à la grandiloquence normande, au défilé pompeux des raisonnements subtils. Il admirait en Corneille « le Normand à longue rapière espagnole, avec une poignée romaine ». On ne peut dire ce qu'il admirait le plus, les vaillances du Cid, les exclamations de Polyeucte, les fanfaronnades de Matamore. Il évoquait les cortèges aux étoffes chatoyantes, aux armures damasquinées ; les cavalcades entre les maisons vêtues de tapisseries ; les envolées de vaisseaux, voiles déployées ; les étendards de taffetas, rouge et or, clapotant à la brise, et ce que Saint-Amant appelait « le superbe et furieux appareil de nos flottes ».

Il rêvait de chevauchées prodigieuses : « Je suis malade de la maladie de l'Espagne ; il me prend des mélancolies sanguines et physiques de m'en aller, botté et éperonné, par de bonnes vieilles routes toutes pleines de soleil et de senteurs marines. Quand est-ce que j'entendrai mon cheval marcher sur des blocs de marbre blanc comme autrefois ? Quand reverrai-je de grandes étoiles ? Quand est-

ce que je monterai sur des éléphants après avoir monté sur des chameaux?... » Il gardait sans doute quelque rancune à Robert Guiscard de ne l'avoir point convié à son voyage de Rome, aux croisés d'être entrés sans lui dans Constantinople, à Champlain de ne l'avoir point emmené dans ses expéditions au Canada.

Il explora les ruines, il fouilla les sables où la poussière des hommes se mêle à la poussière des monuments et des rochers qui s'effritent. La grande aventure ancestrale le tourmentait incessamment, mais elle se transformait en lui et subissait les métamorphoses du temps et de la race. La fouille de ce labyrinthe qu'est l'âme humaine, la résurrection de ce mort de toutes les heures qu'est l'homme vivant, le relèvement de cette ruine incessante qu'est la vie de l'homme, le tentèrent plus que la découverte des momies desséchées et des inscriptions indéchiffrables. Il voyagea de préférence, ainsi que Montaigne et que Bayle, en ces régions toujours inexplorées parce qu'elles se renouvellent toujours : le cœur, l'intelligence, l'imagination, les passions, les singularités et contradictions des hommes.



Nos ancêtres avaient la hantise de l'impossible. Flaubert porta dans l'étude et la représentation de la vie l'appétit de l'insaisissable. C'est ici le grandiose et douloureux spectacle de son existence : — comment l'artiste mit au service de son art les tendances contraires qui se disputaient son âme et semblaient faites pour offusquer, contrarier, paralyser son génie.

En premier lieu, le don, mais en même temps la maladie de l'analyse. L'homme, et Flaubert le manifeste plus qu'aucun homme au monde, est un insatiable curieux de soi-même : or, cette curiosité l'épuise en se satisfaisant. L'analyse dissout la vie, en disperse l'intérêt, en ôte toute jouissance : des poudres incolores et insipides, des dosages, des densités, des mesures qualitatives et quantitatives; au dernier terme, ces atomes que nous enfantons « au prix de la réalité des choses », voilà tout ce qui reste de ces chairs, de ces fleurs, de ces formes frémissantes et coloriées qui nous enchantaient et dont nous avons anéanti le parfum et la beauté par notre caprice d'en découvrir l'essence. Cette « déplorable manie de l'analyse » mena Flaubert au doute de tout, « même du doute, » c'est-à-dire à

l'agonie de la pensée, au-dessous du pessimisme même. Il se sent de taille à embrasser le monde ; il aspire à maîtriser la vie, et elle lui échappe. Il ne peut, cependant, échapper à lui-même, obsédé de son désir inassouvi.

Nul peut-être n'a subi plus cruellement cette misère originelle de l'homme : aimer par-dessus tout la vie, éprouver que la vie s'enfuit par tous les pores de notre être. Nul n'a commenté en lamentations plus douloureuses ces lignes de Pascal : « Nous ne nous tenons jamais au temps présent, nous errons dans les temps qui ne sont pas nôtres... Nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » Flaubert, à se figurer l'avenir d'après le passé, en avait perdu jusqu'à cette disposition même au bonheur. Avec son incapacité de penser par abstraction et sa redoutable faculté de penser toujours par formes et images, la réflexion des choses vécues s'interpose comme un fantôme devant son rêve. « Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions, tu te demandes d'où vient ma réserve à ajouter : *pour toujours*. Pourquoi ? C'est que je devine l'avenir, moi ! C'est que sans cesse l'antithèse se dresse devant mes yeux. Je n'ai jamais vu un enfant sans penser qu'il deviendrait un vieil-

lard, ni un berceau sans songer à une tombe. La contemplation d'une femme me fait penser à son squelette. C'est ce qui fait que les spectacles joyeux me rendent triste, et que les spectacles tristes m'affectent peu... Une lecture m'émeut plus qu'un malheur réel. »

Nous découvrons ici le passage par où sa pensée va s'affranchir. L'imagination, en lui, triomphe du doute. Il tourne à son salut le poison qui le minait. Ce je ne sais quoi qu'il voudrait et qu'il ne peut étreindre, hors de lui, en d'autres êtres, il va le posséder en des êtres créés par lui, de sa propre substance. Ils lui appartiennent tout entiers ; cependant ils sont réels, car il les a tirés de la réalité, scrutée, disséquée, décomposée, recomposée. Il prend ainsi sa revanche sur l'analyse qui, tyran de son génie, en devient l'auxiliaire.



Dès lors, son œuvre l'entraîne et son art devient son viatique. Le premier principe, disait-il à Maupassant, est d'observer la nature, de voir mieux que les autres, de « regarder les choses assez longtemps et avec assez d'attention pour découvrir un aspect qui n'ait été vu ou dit par personne », et de l'exprimer avec une vérité telle que « les autres ne

pourront manquer de le reconnaître quand on le leur aura montré ». L'art, ainsi conçu, est une création continuelle, et elle s'opère selon le modèle de la nature qui, de la vie individuelle, tire la survivance de l'humanité.

Cet art se suffit et trouve en soi sa propre fin. On a, très injustement, reproché à Flaubert ce que l'on a nommé la doctrine de l'art pour l'art. Il y a dans cette prétendue doctrine et dans la critique qui en découle beaucoup de jeu sur les mots. « Le bonheur pour les gens de notre race est dans l'idée, » disait Flaubert. N'est-ce pas une « idée », attirante entre toutes, que de penser la nature, de penser l'homme, et d'exprimer cette pensée en paroles, en gestes, en couleurs?

Il avait trouvé son chemin et sa lumière. « Alors, — dit-il d'un de ses personnages — il fut saisi par un de ces frissons de l'âme où il vous semble qu'on est transporté dans un monde supérieur. Une faculté extraordinaire, dont il ne savait pas l'objet, lui était venue. » Et il écrit à un ami : « Je vais me mettre à travailler, enfin! enfin! J'ai envie, j'ai espoir de piocher démesurément et longtemps. » Au moment de poser la plume sur le papier, le doute le reprend : « Est-ce d'avoir touché du doigt la vanité de nous-mêmes, de nos plans, de notre bonheur, et de la beauté, de la bonté, de tout? Je

deviens d'une difficulté artiste qui me désole; je finirai par ne plus écrire une ligne. Je crois que je pourrai faire de bonnes choses, mais je me demande toujours : à quoi bon? » N'importe, l'art le tient et ne le lâchera plus. Le sang natal travaille en lui, et il se voit « embarqué » comme celui de ses aïeux qui a été au Canada et qu'il trouve « très crâne ». Sa résolution se déclare en cette image superbe et familière aux gens du pays : « Je suis résigné à tout; j'ai serré mes voiles, et j'attends le grain, le dos tourné au vent et la tête sur ma poitrine. » Et le voilà parti, à la suite des ancêtres, pour envahir le brouillard et labourer les flots.

Il s'absorbe dans cette vie artificielle qui l'accueille, afin de fuir l'autre qui n'a pour lui que des refus, et il s'y intéresse parce qu'il s'y retrouve. « Il se plongea — dit-il d'un de ces héros — dans la vie des autres, ce qui est la seule façon de ne pas souffrir de la sienne. » Il plonge jusqu'au fond du gouffre, le gouffre de la bêtise et de la vanité des hommes. Il trouve une étrange volupté à contredire et jeter en confusion, partout et toujours, le niais, le badaud, l'imbécile, le goujat, le satisfait, c'est-à-dire, à ses yeux, le plus misérable de tous les fétichistes, le fétichiste de la science intégrale, mise à la portée de tout le monde.

De cette grimace et caricature de l'intelligence,

Flaubert se divertit, tour à tour, et se fait une sorte d'épouvantail, comme les sculpteurs du moyen âge avec les monstres qu'ils accroupissent sur les galeries des cathédrales. Il se livre à cette orgie de sottise et de laideur avec la dévorante hypocondrie qui le poussait à la lecture des ouvrages de pathologie : d'où le « grotesque sombre » qui sillonne ses ouvrages.

Dans le miroir déformateur, les figures s'enflent, s'allongent, se tordent, s'estropient, en quelque sorte, se déforment, se parodient elles-mêmes. Flaubert se complaît, en ses jours de misère, à étaler ainsi l'infirmité de notre idéal, le paradoxe de notre orgueil : *Bouvard et Pécuchet,* pour la vanité de la science et l'utopie du progrès ; *l'Éducation sentimentale*, pour la vanité du romantisme intellectuel ; *Madame Bovary,* pour la vanité du romantisme passionnel, — voilà les étapes de la marche au supplice où il traîne l'âme contemporaine, la narguant, conspuant, lapidant, flagellant sous son propre ridicule, jusque dans les larmes. Et, cependant, à mieux lire, on devine, sous l'étalage du mépris, une immense pitié qui imprègne son œuvre comme celle de Cervantès, — pitié pour tout ce qu'il dérobe de lui-même sous la défroque de ses héros ; — pitié pour Bouvard et Pécuchet qui, éreintés par le surmenage de leurs misérables cer-

velles, saturés de lectures et de notes, continuent leur geste et couvrent, machinalement, leur cahier de signes inintelligibles : tel le moulin à vent continue à tourner ses ailes lorsque depuis longtemps sa mécanique est détraquée et que le blé ne tombe plus sous ses meules ; — pitié pour Frédéric Moreau qui conclut au néant de tout, sauf de ce qu'il a désiré sans pouvoir l'obtenir ; — pitié, enfin, pour la calamiteuse et déplorable Bovary.



En cette œuvre, Flaubert a mis tout son génie et tout son cœur. C'est le livre qu'on n'écrit qu'une fois, le livre des illusions perdues, que l'on raille afin de n'en pas pleurer. C'est tout le romantisme déçu et dérouté, de René à Indiana, qui se lamente, en cette tragédie de village, comme la tempête siffle, pleure et suffoque sous les branchages d'un jardinet de faubourg. C'est ce qui fait la grandeur du roman et l'élève au symbole. Pour employer un de ses mots poignants, Flaubert a bâti ce chef-d'œuvre « des décombres de ses rêves ».

Il n'aimait point qu'on en parlât trop et par prédilection. Le titre d'auteur de *Madame Bovary* froissait en lui l'auteur de *Salammbô*. *Madame Bovary* éclipsait trop ses sœurs. Il la ramenait

volontiers au personnage de Cendrillon, comme pour la punir de cette usurpation qu'il ne s'expliquait pas, ou qu'il ne lui convenait point de s'expliquer. La postérité est obligée de choisir, faute de patience et faute de temps : *Manon Lescaut* a dévoré non seulement toute l'œuvre de l'abbé Prévost, mais tout le roman du dix-huitième siècle; *Madame Bovary* est une époque du roman français.

« Ma pauvre Bovary, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même... » Vingt! c'est cent, c'est mille qu'il faudrait dire, et partout où le cabinet de lecture et l'*Écho des Feuilletons* ont agité les vierges folles et occupé l'insomnie des femmes incomprises; partout où la lanterne à fantasmagorie du romantisme a ébloui les yeux des énervées du siècle; partout où l'on rêve, sur la foi des romanciers, de voyages sans terme et d'amours sans fin, de berlines mystérieuses, de « postillons qu'on tue à tous les relais, de chevaux qu'on crève à toutes les pages, de forêts sombres, de troubles du cœur, de serments, de sanglots, de larmes et de baisers, de nacelles au clair de lune, de rossignols dans les bosquets... — Ils habiteraient une maison basse, à toit plat, ombragé d'un palmier, au fond d'un golfe, au bord de la mer. Ils se promèneraient en gondole, ils se balanceraient en hamac, et leur exis-

tence serait facile et large comme leurs vêtements de soie, toute chaude et étoilée comme les nuits douces qu'ils contempleraient... » Oui, par ce caractère, le « bovarysme » est universel. Mais par tous ses traits, par son atavisme, par son teint, par sa démarche, par la forme particulière et la couleur de ses pensées, par tout ce qu'il y a en elle de personnel, tout ce qui fait d'elle un être vivant, Emma Bovary est de cette rive de la Seine, du pays de Caux.

Elle a porté partout avec elle son atmosphère normande, de sorte que l'œuvre la plus humaine de Flaubert est son œuvre la plus inspirée de la province natale. Ce n'est pas une fleur quelconque qui embaume, c'est telle fleur, cette rose ou cette verveine que vous tenez à la main. Emma Bovary est la fleur empoisonnée par les venins du siècle : d'autres fleurs semblables se sont flétries ailleurs, mais ce qui la distingue précisément de toutes les autres, c'est qu'elle est la fleur du territoire normand.

L'histoire de *Manon Lescaut* commence dans la cour d'une hôtellerie d'Amiens, à l'arrivée du coche d'Arras; c'est à Pacy-sur-Eure que l'auteur rencontre, devant une mauvaise auberge, le chevalier Des Grieux; c'est au *Lion d'or*, au Havre, que Des Grieux raconte son aventure; mais ce ne sont

là que des noms de géographie et des enseignes. Rien, dans l'action, ni l'aspect des choses, ni les bruits, ni les couleurs, ne trahit, comme nous disons aujourd'hui, « l'ambiance » de nulle part. Vous pouvez, à votre gré, situer le roman partout où se trouve un *Lion d'or*, partout où le pavé du roi conduit à un port de mer, partout où l'on embarque, de gré ou de force, les gens pour l'Amérique. Le caractère entier du roman est dans le caractère des personnages, et ceux-là ne se reconnaissent, à leur physionomie, à leur allure, à leur accent, ni pour Normands, ni pour Picards, ni pour Parisiens. Je défie, au contraire, qui que ce soit, en lisant *Madame Bovary*, de n'y point ressentir l'impression de la Normandie. S'il connaît la Normandie, il la reconnaît en toutes les paroles des gens, à toutes les vues du paysage, à Rouault et à sa ferme, au conducteur de la voiture, à la route que l'on suit, et depuis les « longs roseaux à feuilles coupantes » qui poussent parmi les herbes de la « hêtrée » de Banneville et sifflent à ras de terre, jusqu'au splendide panorama de la descente sur Rouen. Pour qui ne connaît point la Normandie, c'est la suggestion d'une contrée qui ne ressemble point aux autres et que l'on est sûr de reconnaître le jour où l'on y passera. Emma Bovary est Normande comme Werther est Allemand, comme une héroïne de Tourguenief

est Russe, comme une héroïne de George Eliot est Anglaise; vous ne pouvez la dépayser sans déraciner tout le roman.



C'est qu'aucun écrivain n'a poursuivi cet individuel, ce particulier, cette forme des choses si infiniment variée et si merveilleusement précise; n'a tâché d'en rendre le contour, la nuance, le duvet, le parfum, qui, dans la nature, ne se retrouvent pas deux fois pareils; n'y a peiné avec autant de sincérité et réussi avec plus de perfection que Gustave Flaubert. Il a reculé le domaine de l'inexprimable. Il a transporté dans son art d'écrire cette extrême sensibilité, ce besoin du définitif, qui l'agitent dans l'étude de l'être vivant. Il a retiré, des métaphores enfouies dans le langage, des secrets d'expression, des harmonies, des figures, des reflets et des échos inattendus.

On discerne, dans cet art, les mêmes contrastes que présente son art d'inventer et qui sont précisément les caractères de son génie. Cet inquiet de la vie est un affamé de bon sens; ce raffiné de style est un classique; ce hurleur de proses retentissantes, qui mesure la beauté de la pensée à la sonorité des phrases, est le moins enflé, le moins

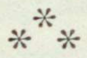
rhéteur des écrivains ; il abomine le creux ; il lance les cloches à toute volée, mais il les brise impitoyablement pour peu qu'elles sonnent faux. Au-dessus de toutes les qualités il met la probité, la justesse, la sincérité du terme, la construction claire et logique de la phrase. Rien chez lui de flou, de flottant, de confus, d'inachevé, jamais de bavures. Cet inventeur de symboles est le moins « symboliste » des hommes, professant l'horreur de l'à-peu-près dans la pensée, de l'à-côté dans l'écriture. Il rend sensibles et intelligibles les indécisions de la vue, de l'esprit et du cœur : l'imprécis est exclu de son style. Ce Normand est un Latin, comme le veut toute la civilisation de son pays. La mélancolie des races du Nord cherche et trouve, chez lui, son aveu dans une langue inspirée de Lucrèce.

« Homère et Shakespeare, tout est là, » — dit-il ; mais il le dit en Français, sans la moindre dissonance d'anglicisme, de germanisme, de scandinavisme. Il se réclame de La Bruyère : c'est à lui qu'il emprunte les maximes de son art, qu'il se répète à lui-même, qu'il enseigne à Maupassant : « Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre... Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne... » On la cherche longtemps et l'on éprouve, lorsqu'on

l'a enfin trouvée, que « c'est celle qui était la plus simple, la plus naturelle, qui semblait devoir se présenter d'abord et sans effort (1) ». Il a souvent parlé des « affres du style »; de toutes, l'angoisse de la précision est celle qui l'a tourmenté le plus. Il portait dans sa prose les exigences du vers, qui confond sa propre mesure avec celle de la pensée; il confondait à son tour le rythme de la phrase avec la marche de l'esprit, la cadence du discours avec la conclusion du raisonnement : — phrase boiteuse et bégayante, pensée infirme; phrase difforme, monstre de la pensée; phrase rampante, marque d'imbécillité. — Ce n'était que, poussée au paradoxe, l'expression du mystérieux accord de la pensée et du langage, de la beauté intellectuelle et de la beauté sensible, inséparables à ce point que toute lésion de l'une emporte la corruption de l'autre. Paradoxes dans la forme seulement, car c'est toute la grammaire de l'art classique français. J'ai eu pour professeur de rhétorique, à Paris, un vieil homme, classique renforcé, qui avait été, à Caen, le professeur de mon père, et, comme nous, d'origine normande. Lorsqu'un auteur lui semblait raisonner mal et qu'il en condamnait l'ouvrage, il ne disait pas : « C'est mal pensé; » il disait : « C'est mal écrit. »

(1) *Des ouvrages de l'esprit*, 14, 17, 18.

Ainsi Flaubert : « J'aime par-dessus tout la phrase nerveuse, substantielle, claire, aux muscles saillants, à la peau bistrée; j'aime les phrases mâles et non les phrases femelles... Les gens que je lis habituellement, mes livres de chevet sont Montaigne, Rabelais, Régnier, La Bruyère, Le Sage... J'ai lu *Candide* vingt fois... » Ajoutez Montesquieu, dont le style en bas-relief l'enchantait; il déclamait, avec complaisance, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Il résumait toutes ses admirations, toutes ses ambitions en ce conseil : « Serre ton style, fais-en un tissu souple comme la soie et fort comme une cotte de maille. »



Je voudrais, par un exemple, donner une idée de cet art, — qui est le très grand art d'écrire, qui insuffle du sublime dans les mots familiers, qui transforme en une tragédie de l'humanité les épreuves de l'existence la plus obscure, les événements les plus communs de la vie humaine. — La mort offre de ces rencontres : où qu'elle frappe, le même frisson secoue l'homme de la même horreur sacrée.

L'assistance qu'en cette extrémité la religion prête aux chrétiens, les prières par lesquelles, au

moment où l'homme quitte sa figure mortelle, l'Église le dépouille, en quelque sorte, des enveloppes du péché, ont, avant Flaubert, tenté plus d'un romancier...

Sainte-Beuve, dans *Volupté,* montre Amaury, le héros du roman, devenu prêtre, assistant au lit de mort la femme qu'il a aimée d'un amour à la fois respectueux et troublé. Amaury raconte la scène en élève qui sort du séminaire : on dirait quelque grand prix du Conservatoire de Chateaubriand. Il amplifie, il illustre d'images, il délaie à outrance, en analyses : « J'entrai dans l'application du Sacrement et j'opérai bientôt les onctions en signes de croix aux sept lieux désignés... A ces yeux d'abord, comme au plus noble et au plus vif des sens ; à ces yeux, pour ce qu'ils ont vu, regardé de trop tendre, de trop perfide en d'autres yeux, de trop mortel... A cet odorat ensuite, pour les trop subtils et voluptueux parfums des soirs de printemps au fond des bois... Aux lèvres, pour ce qu'elles ont prononcé de trop confus ou de trop avoué, pour ce qu'elles n'ont pas prononcé en certains moments ou ce qu'elles n'ont pas révélé à certaines personnes... »

Que de littérature, de réticences, de sous-entendus profanes ! Et cela continue de la sorte durant trente-sept lignes d'amplifications.

Balzac représente la même scène dans le *Lys dans la vallée* et il en imprime plus profondément l'émotion parce que la personne du prêtre s'y efface, qu'elle n'entre pas dans le roman, et que l'on devine, chez la mourante, plus d'angoisse du départ et plus de regret de la vie. Il la reprend encore, et cette fois, de sa main puissante, quand il décrit la fin de sa grande pécheresse repentie, Mme Graslin, dans *le Curé de village*. Les mots frappent, mais il y manque la beauté souveraine, celle qui tire les larmes, éveille, du même coup, la charité chrétienne et l'admiration d'art : « Le prélat ferma aux choses de la terre les yeux qui avaient causé tant de mal ; il mit le cachet de l'Église aux lèvres trop éloquentes. Les oreilles, par où les mauvaises tentations avaient pénétré, furent à jamais closes. Tous les sens, amortis par la pénitence, furent ainsi sanctifiés et l'esprit du mal dut être sans pouvoir sur cette âme. »

Et maintenant, si vous voulez apprécier ce qu'est le style, écoutez le *Requiem* du Maître, le rythme lent, les vibrations infinies de ces accords simples qui s'éteignent en un immense apaisement :

« Le prêtre trempa son pouce droit dans l'huile et commença les onctions : d'abord sur les yeux, qui avaient tant contemplé toutes les somptuosités

terrestres; puis sur les narines, friandes de brises tièdes et de senteurs amoureuses; puis sur la bouche, qui s'était ouverte au mensonge, qui avait gémi d'orgueil et crié dans la luxure; puis sur les mains, qui se délectaient aux contacts suaves, et enfin sur la plante des pieds, si rapides autrefois quand elle courait à l'assouvissance de ses désirs et qui maintenant ne marcheraient plus. »



Flaubert a connu les « tressaillements que causent à ceux qui les portent les grandes œuvres futures ». Il les a exprimés en formes achevées dans ses livres, il en a laissé le tourment et l'angoisse dans ses lettres (1). C'est là que ceux de notre pays et de notre race, ceux qui chercheront après nous, le long de nos chemins, les traces de nos pas et les lambeaux de nous-mêmes, retrouveront l'âme normande telle que l'ont façonnée des siècles de réflexion, de labeur et d'aventures. Flaubert est, pour nous, la Normandie, comme, pour les Bretons, Chateaubriand est la Bretagne. Qui veut pénétrer cette race et ce pays doit lire les premiers volumes des lettres de Flaubert, comme

(1) Il le dit à propos de Chateaubriand à Saint-Malo.

on lit, pour pénétrer le secret de l'âme bretonne, les premiers volumes des *Mémoires d'outre-tombe*. Qui de nous ne retrouve, en cette correspondance, ses enthousiasmes, ses aspirations, ses dégoûts, ses émotions, ses doutes, et les lettres, en un mot, qu'il aurait pu écrire ou qu'il a détruites, un soir de solitude et de désespérance !

Combien de jeunes hommes inconnus, aux déceptions muettes, qui n'ayant point reçu d'en haut le don de création, la faculté de dédoublement et de seconde vie, sont restés impuissants à sortir de leur être, à l'incorporer en d'autres êtres imaginaires, à se délivrer de leurs inquiétudes en les jetant en pâture au monde, belles et transfigurées, et se sont consumés dans la nuit et sont morts, étouffés par le poète qui couvait en eux et qui ne pouvait naître à la vie !

Que cette demeure, sanctuaire désormais du génie normand, que ces arbres, rachetés par les amis de Gustave Flaubert, deviennent l'asile et le repos des pèlerins : qu'ils puissent, à l'heure du crépuscule, s'asseoir au bord du fleuve et se consoler de ce qu'ils ont vainement souffert par la considération de tout ce qu'a dû souffrir pour enfanter son œuvre l'artiste qui vécut là. Que l'âme généreuse et hospitalière du poète qui plane sur ce toit leur soit clémente, comme elle le fut, en sa vie

mortelle, à tous ceux qui l'appelèrent en secours ou en consolation.

Car cet adepte prétendu de l'art impassible, qui se retranchait si obstinément de la foule des passants, s'est montré, dans le secret de son âme murée, le parent le plus bienfaisant, l'ami le plus chevaleresque, le fils le plus tendre de sa mère quand il la voyait malheureuse, et de sa patrie quand il la vit envahie par l'étranger, méconnue par ceux qui ne la profanaient pas. Ce paradoxal et ce tonitruant qui lançait, en prodigieuses clameurs, aux voyageurs effarés, les mélopées de ses phrases, a été le plus discret des hommes dans le bien qu'il a fait, et il en a fait beaucoup : douteur de son génie, modeste dans sa bonté, stoïque dans sa vie pleine de renoncements. Lorsque seront rouverts les volets fermés depuis qu'il n'est plus, lorsque refleurira le mur tapissé de roses, lorsque nous croirons ouïr sur le sable de l'allée son pas vigoureux et cadencé, lorsque se rapprocheront les psalmodies sacrées de *Salammbô* et que nous verrons surgir la stature formidable du Maître, nous avancerons sans crainte. Ce fantôme n'est pas de ceux que l'on redoute. Ce colosse fut le bon géant des contes de nos mères, goguenard aux sots, hostile aux mesquins, impitoyable aux hargneux, aux intelligences difformes, aux esprits rampants, aux

hypocrites, hospitalier aux déshérités et aux errants; — douloureux de son être, meurtri dans sa chair, mais à qui comprenait son art, à qui devinait son âme, venant, tout simplement, un sourire aux lèvres, une larme dans les yeux, la main ouverte et le cœur sur la main.

MAUPASSANT (1)

Je n'ai qu'un titre à prendre aujourd'hui la parole devant vous : je suis un des vôtres. Si le monument que nous nous proposons d'élever à Maupassant a sa place marquée dans votre glorieuse cité de Rouen, le pays normand tout entier a droit de s'en faire honneur.

Comme Flaubert, son maître, dont il demeure à jamais inséparable, ce grand écrivain français est bien à nous.

Il l'est par l'origine, par le tempérament, par l'empreinte qu'il a reçue de la nature, par sa première impression de la vie, par ce génie singulier qui fait de lui à la fois un classique en sa conception de l'art et en ses procédés, un naturaliste en sa vision et en son expression des choses, un poète en ses lamentations sur la misère de la vie et le

(1) Allocution prononcée au *Théâtre des Arts*, à Rouen, le 12 mars 1899.

néant du bonheur humain, par tous les contrastes enfin qui demeurent le secret de son âme.

Son secret, c'est celui d'une race qui ne dit point ses secrets ; les contrastes de son génie, c'est l'être même et le caractère de notre pays.

Notre terre, grasse et féconde, qui semble, comme il disait, « suer du cidre et de la chair, » est, en même temps, une terre tourmentée. Elle est minée par les eaux dont les sources gonflent ses collines ; elle est découpée sur ses côtes en falaises qui s'écroulent ; la mer qui les bat les ronge incessamment, mer trouble, agitée de courants contraires ; nos vallons, aux pentes veloutées et fraîches, s'ouvrent aux rafales venues de l'Océan ; elles s'y engouffrent, y débordent, refluent sur les plateaux et s'y déchaînent, secouant les arbres, déchirant les branches, abattant les fruits et ravageant les blés mûrs. Quels ouragans sur nos routes, quel fracas de galets sur nos grèves ! Au-dessus de nos champs labourés et de nos prairies nourricières, ce ciel traversé de nuages, terni de brumes, d'un bleu si humide et si tendre quand il se découvre, mais si rarement radieux et si souvent couvert !

Et, dans les âmes, entreprenantes et pratiques, âmes de sapience et de conséquence, audacieuses et avisées, tenaces, intéressées, quelle couvée sourde de rêves lointains, quel étrange écho du passé, de

notre enfance du Nord; quel appétit d'aventures hérité des ancêtres, quel goût de drames héroïques, d'éloquence somptueuse et subtile; quelle poésie native enfin qui se réveille soudainement au choc des passions, au souffle de l'orage qui passe!

C'est dans cette terre opulente, sous ce ciel inquiet, qu'a germé cette plante douloureuse et magnifique qu'a été Maupassant.

En ce siècle de lutte pour l'existence, le génie conquérant des aïeux s'est tourné en labeur lucratif, en inventions d'industrie, en audaces de commerce, en aventures profitables. L'immense majorité des nôtres s'y est absorbée et a fait le pays normand puissant et prospère. Mais quelques-uns n'ont pu s'y plier et leur indépendance d'artistes a fait ce pays glorieux. Ils ont ressenti la même ardeur d'agir, de produire, de s'asservir les forces de la vie; mais cette ardeur s'est tournée en un besoin insatiable de voir, de comprendre, d'éprouver, de ressentir jusqu'à la satiété, d'analyser jusqu'à l'abîme la volupté de vivre et la vanité de la vie. Ceux d'autrefois trouvaient la terre trop petite à leurs chevauchées, la mer trop étroite aux envolées de leurs flottes; ceux-là trouvent la vie, même la plus prodigue, insuffisante à leur soif de vivre, et toute jouissance de vie empoisonnée, dès sa source, par l'inexorable nécessité de la mort,

tout enchantement de la nature gâté par l'épou vante inévitable de la nuit, également avides et désespérés de vivre.

Maupassant portait en lui cette soif inextinguible de jouissances, et il semblait entre tous les jeunes hommes de sa génération le mieux fait pour être heureux. Il aspirait à la vie pleine et apaisée, en un pays aux lignes nettes, aux horizons limités, sous un ciel de cristal, fermé à l'infini qui trouble, aux rêves mêmes qui agitent. Il l'a cherché ; il s'y est arrêté parfois ; mais l'heure était brève et le retour décevant. L'inquiétude native le ressaisissait trop vite et l'emportait.

Qnand je viens ici, dit un de ses héros, — c'est du Havre qu'il parle — j'ai des désirs fous de partir, de m'en aller avec tous ces bateaux, vers le nord ou vers le sud. Songe que ces petits feux, là-bas, arrivent de tous les coins du monde, des pays aux grandes fleurs et aux belles filles pâles et cuivrées, aux lions libres, aux rois nègres ; de tous les pays qui sont nos contes de fées, à nous qui ne croyons plus à la Chatte blanche ni à la Belle au bois dormant.

Il y va, il s'y oublie, et tout à coup — c'est encore lui qui parle :

Il entendit vers la pleine mer une plainte lamentable et sinistre, pareille au meuglement d'un taureau, mais plus longue et plus puissante. C'était le cri d'une sirène, le cri des navires perdus dans la brume. Un frisson remua sa chair, crispa son cœur, tant il avait retenti dans son âme et dans ses nerfs, ce cri de détresse qu'il croyait avoir jeté sur lui-même...

Puis, une de ces pensées involontaires, fréquentes chez lui,

si brusques, si rapides qu'il ne pouvait ni les prévoir, ni les arrêter, ni les modifier, venues, semblait-il, d'une seconde âme indépendante et violente, le traversa...

Maupassant les a trop éprouvés, ces réveils en sursaut de l'autre âme que chacun porte en soi, témoin implacable, juge incorruptible, compagnon ironique et troublant qui, dans la joie, lui soufflait à l'oreille le terrible : « Souviens-toi que tu n'es que poussière ! » et ne lui laissait aucune illusion, ni celle du scepticisme, ni même çelle de la douleur. Il aurait rêvé d'être maître de soi et, par soi, de ce petit monde que chacun se crée à son image ; il aurait voulu jouir, en son intelligence souveraine, du spectacle et de la compréhension des choses. Ce compagnon funeste ne lui en laissa jamais le loisir.

Peut-on même dire que son art le satisfit jamais et qu'il éprouva le contentement intime de la perfection qu'il avait atteinte? Il s'y était rompu, il s'y était élevé par un effort persistant, minutieux ; exerçant, fortifiant, assouplissant son style comme l'athlète exerce et assouplit ses muscles. Cet observateur maladif, ce réaliste pessimiste a la pureté classique de la forme, la légèreté des lignes nettes, l'allure rythmique et cadencée des phrases.

Pour exprimer les conflits subtils et cruels des deux âmes qui se disputaient sa vie, il sut s'appro-

prier une langue, la plus forte et la plus limpide à la fois; pour décrire, et souvent avec délectation, les enchantements des sens, il a ressuscité la concision vigoureuse, la couleur ramassée que les moralistes du dix-septième siècle avaient employée pour dénoncer le péril et condamner la vanité des passions. Il est classique à la manière des plus grands qui furent, en leur âge, les plus modernes des contemporains. Très personnel, il emploie les mots de tout le monde, il peint sans autre effet de lumière que la parfaite précision des termes et la vision saisissante qu'il donne de la nature; il l'obtient non par image d'atelier ou métaphore d'emprunt, mais par le seul éclat des mots restitués en leur signification pleine, en leur lustre naturel, et comme épanouis dans leur floraison séculaire.

Paris l'avait attiré, Paris l'a pris. Il lui a donné ce que seul il dispense, la perfection de soi-même, la maîtrise de son art, et cette familiarité du grand public qui est la première attache de la gloire. Mais Paris l'a usé. Maupassant eut envers notre pays des retours passagers d'une douceur infinie qui se marque dans son œuvre en pages exquises. Rappelez-vous l'arrivée du peintre Mariolle sur la terrasse d'Avranches :

Du pied de la côte sur laquelle il était debout partait une inimaginable plaine de sable qui se mêlait au loin avec la mer

et le firmament... Au milieu de ce désert jaune, encore trempé par la marée en fuite, surgissait à douze ou quinze kilomètres du rivage un monumental profil de rocher pointu, fantastique pyramide coiffée d'une cathédrale...

Plus loin, dans la ligne bleuâtre des flots aperçus, d'autres roches noyées montraient leurs crêtes brunes et l'œil découvrait à côté de cette solitude sablonneuse la vaste étendue verte du pays normand, si couvert d'arbres qu'il avait l'air d'un bois illimité. C'était toute la nature s'offrant d'un seul coup, en un seul lieu, dans sa grandeur, dans sa puissance, dans sa fraîcheur et dans sa grâce, et le regard allait de cette vision de forêts à cette apparition du mont de granit, solitaire habitant des sables, qui dressait sur la grève démesurée son étrange figure gothique.

Le plaisir bizarre, dont Mariolle jadis avait souvent tressailli devant les surprises que les terres inconnues gardent aux yeux des voyageurs, l'envahit si brusquement qu'il demeura immobile, l'esprit ému et attendri, oubliant son cœur garrotté...

Tout en Maupassant, peine et douceur de vivre, le lie à notre pays. C'est pourquoi la terre normande qui l'a porté devait, à défaut d'une tombe à sa chair meurtrie, au moins à sa mémoire une statue. Elle reproduira ses traits mâles et doux, ses yeux ouverts sur l'infini de la vie, de l'amour et du monde; mais ce ne seront, hélas! que des yeux de marbre, des yeux qui ne verront jamais.

EUGÈNE BOUDIN [1]

Il est naturel qu'Eugène Boudin ait une place d'honneur dans les fêtes données par une Société qui s'intitule *Société normande d'Art et de Traditions populaires*. Eugène Boudin, l'excellent artiste, est un enfant de ce Vieux Honfleur dont nous avons pris le nom ; il y est né, en 1824, d'une famille de simples marins. Il a été, dans son temps, le représentant le plus distingué d'une des traditions dont notre ville est le plus justement fière, celle qui nous a donné Hamelin, Dubourg, Renouf, et formé notre colonie de peintres honfleurais.

Je sais bien que si Eugène Boudin est né à Honfleur, il a été élevé au Havre. On l'y a vu successivement matelot à bord du bateau de son père, commis, puis papetier-encadreur. C'est ainsi qu'il

(1) Discours prononcé, le 13 août 1899, à Honfleur, à l'inauguration du monument élevé en l'honneur du peintre Eugène Boudin.

tendait des papiers à pastel pour Troyon. Entre temps, il s'exerçait à dessiner, comme il pouvait, le long des quais, le long des falaises. Vers 1846, un jeune homme, appelé à faire la gloire de la Normandie artiste et à devenir l'un des grands peintres français de tous les temps, le délicieux auteur de *l'Angelus*, Millet, s'échoua au Havre, cherchant à vivre de portraits d'après nature, depuis trente francs par tête, à l'huile ou au pastel. Fils de paysans de la Hague, Millet s'intéressa au fils des marins de Honfleur, qui, lui aussi, voulait être peintre. C'est de Millet qu'Eugène Boudin reçut le baptême de l'art, les premiers conseils et les premiers encouragements.

C'est encore au Havre qu'il rencontra Alphonse Karr, Isabey, Couture. Ils se joignirent à Troyon et à Couveley, alors conservateur du Musée, pour obtenir de la ville une pension qui permit à Eugène Boudin d'aller étudier à Paris. Il y fréquenta les ateliers, où il connut les maîtres vivants ; le Louvre, où il connut les maîtres morts, et ses vrais inspirateurs peut-être, les *Hollandais*, dont il devait renouveler, en les appliquant à nos paysages de France, le naturel, la hardiesse et le coloris.

Je sais cela, et ce ne serait pas ici le lieu de l'oublier. Mais je sais aussi que Boudin, revenu à Paris, perplexe sur son art et plus perplexe

encore sur sa vie, se réfugia à Honfleur. En ces jours, « peu argentés » où l'espérance, disait-il, « tenait lieu de sac, » il fut le premier pensionnaire de la mère Toutain, à Saint-Siméon. Il y travailla; il y retrouva les amis qui l'avaient aidé au Havre; il s'en fit d'autres : Français, Diaz, Courbet, qui, passant au Havre avec Schaunard, — l'original de *la Vie de Bohème* — remarqua de petits galets enluminés, reconnut un artiste, le chercha et se lia avec lui. Boudin quitta Saint-Siméon pour le perchoir des *trente-six marches*, où il « régalait Baudelaire de la vue de ses ciels au pastel », et Courbet de généreux bols de *flip*. Ainsi se forma le vieil artiste barbu et grisonnant que nous avons tous aperçu sur nos quais, ainsi il attendit le succès, qui vint si tard : son premier Salon est de 1859, et ce fut Baudelaire qui le proclama paysagiste français. Depuis lors, Eugène Boudin voyagea beaucoup, s'arrêtant de préférence à Deauville, où il revint mourir. Mais, de souvenir, de cœur, il resta toujours attaché à sa patrie d'origine, « notre pauvre vieille cité honfleuraise, envasée. » Il désirait la voir se ranimer, se dégager, reprendre son essor.

Il y rêvait une exposition de peinture, où il aurait eu sa place, à côté d'Hamelin, oublié, méconnu, « le premier de nous tous, » disait-il, qui « a laissé de petites merveilles de peinture, des

portraits surtout », et des dessins « comparables à ceux d'Ingres, son maître ».

Ce vœu s'est réalisé, et l'on ne s'étonnera point si, saluant aujourd'hui, devant ce choix exquis des œuvres d'Eugène Boudin, le monument que ses amis lui ont élevé; si, parlant de lui, en simple amateur et en vieux Honfleurais, je le tire un peu à nous, et si je cherche à fixer ici le souvenir de l'artiste qui est parti de chez nous.

C'est qu'il est bien de ce pays, imprégné de notre nature maritime, adoucie et comme attendrie par le courant du grand fleuve qui baigne de ses brumes les prairies salines et contourne les coteaux où les grands hêtres tourmentés se tordent sous le vent d'ouest.

Elle parle à tous les yeux, cette nature colorée, mouvante, contrastée. Elle apparaît tour à tour riante, épanouie, mélancolique, douloureuse à l'automne, hérissée en hiver et peuplée de fantômes. Elle enchante, elle berce, elle endort, elle trouble, elle épouvante. Nous autres qui en recevons l'impression avec le premier souffle de la vie, elle nous prend, tout enfants, et ne nous lâche plus. Ceux qui ne restent pas reviennent toujours.

C'est la merveilleuse diversité de cette nature qui attire, qui pique au jeu tant d'artistes et suscite tant de vocations inattendues. L'immortelle

sirène, à demi sortant des eaux, leur tend les bras à tous, jeunes et vieux, et les provoque du même énigmatique sourire. Dessiner les contours qui s'évanouissent dans l'air noyé de brume transparente, saisir au passage ces formes ondoyantes, ces nuances qui se dégradent à l'infini, et dans la vibration incessante de ce qu'il y a de plus mobile au monde, la lumière, fixer ces choses exquises et insaisissables, le nuage qui vole, se déroule et se transfigure, le frémissement de la feuille, l'ondulation du brin d'herbe, le frôlement de la brise sur la vague, du rayon sur l'écume, c'est la tentation qui fait le peintre, la lutte qui fait l'artiste.

Eugène Boudin a connu l'une et l'autre. Il a prodigieusement travaillé et prodigieusement produit. Il a fait, c'est son mot, « tout ce qui concerne son état. » Il a fait tout ce qui apprend son art. Ce travail de toute sa vie, il l'a mené avec une ardeur, « une joie à la besogne » que rien n'a jamais déconcertée. Ni son art ne s'est gâté à cette production incessante, ni sa main ne s'y est alourdie, ni sa vision ne s'y est ternie ou offusquée.

Il est demeuré un peintre jeune, le trait alerte, la couleur gaie.

Il a peint sur toutes les côtes, de la mer du Nord et de la Manche à l'Adriatique, de la Méditerranée à l'Océan; il a peint la Hollande, où il a reconnu

une seconde patrie de ses yeux; la Belgique, la Provence, Venise, aux palais roses; Bordeaux, aux quais fourmillants et comme embroussaillés de mâts et de cordages; les processions de Bretagne et les marchés grouillants d'hommes et de bêtes, les petits bateaux surtout; les barques filant sous la brise, avec le clapotement du vent dans la voile et de la vague sous la quille; les laveuses aux fichus bariolés qui battent le linge, dans le courant de la Touques, le soir, et, sur la plage, plate et jaune, les robes claires, les manteaux rouges, les chapeaux aux bords relevés, aux voilettes enroulées ou flottantes, les ombrelles bleues et brunes des Parisiennes, chatoyant au soleil.

Partout il a su donner la note significative qui fait qu'on reconnaît le pays et qu'on se dit : « C'est là, en cette saison, à cette heure du jour; » partout aussi il a imprimé sa note personnelle, qui fait qu'on l'identifie au premier coup d'œil et qu'on dit : « C'est un Eugène Boudin! »

Ajoutez qu'il ne s'est jamais fourvoyé entre les écoles. Plus il a cherché sa voie, plus il s'est trouvé lui-même.

Ce besoin toujours grandissant chez lui de voir plus vrai, de saisir plus vite, de rendre avec plus de sincérité, l'a tenu en haleine; il a suivi, de son pas naturel et posé, la marche de son temps,

et, vieillissant, il s'est trouvé de plain-pied avec les jeunes : la critique s'est plu à saluer en lui, rétrospectivement, un promoteur du plein air et un précurseur de l'impressionnisme. Mais il ne s'est pas jeté dans ces nouveautés par école buissonnière ; il y est venu par l'étude. « Cet exquis notateur des nuances lumineuses » n'a jamais, comme on l'a très bien dit, pris ses notations pour des œuvres et ses impressions pour des tableaux. C'est à force d'attention qu'il est arrivé à son extrême délicatesse de touche, c'est à force d'exercice qu'il a acquis sa virtuosité. Ses dessins, carnets, pastels, croquis, avec des indications de couleur, qui sont des chefs-d'œuvre de précision, dans la traduction verbale des choses vues, forment un véritable trésor qui sera peut-être son principal titre de gloire dans l'avenir. Ils remplissent des dossiers, classés avec méthode, car cet ami de Schaunard et de Courbet, ce contempteur des bourgeois avait gardé quelque chose de son métier de commis et de sa profession de papetier : il apportait à la conservation de ses notes un ordre parfait. Et il y pouvait fouiller indéfiniment : c'était mieux qu'un herbier, c'était l'étoffe merveilleuse du conte de fées, l'étoffe couleur du temps, toujours fraîche et toujours vraie. Témoin cet étonnant *Pardon de Bretagne* que vous avez sous les yeux, où, de

près, on n'aperçoit que des coulées incohérentes de couleurs épaisses, et qui, vu à sa distance, révèle sa gracieuse rangée de jeunes femmes, aux coiffes blanches, aux robes enluminées, « comme diaprées de taches de soleil. »

Il avait sa façon de voir bien à lui. Ceux qui l'ont connu ont signalé sur sa figure de vieux loup de mer « ses yeux vifs, purs, d'un bleu de faïence ». Son œil n'avait ni la fixité dure, ni l'éclat métallique de l'œil construit pour affronter le soleil implacable et sans ombre, le mirage du désert immobile, le miroir aveuglant des mers du Midi. Il faut à nos paysagistes un œil comme celui de nos mouettes, humide, flexible, subtil, habitué à cligner sous le vent âpre et les morsures du grain qui cingle, à se garder contre les surprises du soleil qui perce la nuée et contre l'éblouissement subit de la traînée étincelante qui frémit sur les vagues.

Cet œil, fait pour refléter notre ciel, en a projeté partout le reflet. « Je suis, disait Eugène Boudin, un isolé, un rêvasseur, qui s'est trop complu... à regarder le ciel. »

Il l'a vu gris, et il s'est plu à le voir ainsi partout, même à Venise. Il a été le coloriste du gris, mais quelles merveilles de couleur il y a découvertes et il a su exprimer! Depuis le gris de nos

printemps, tendre et léger comme un vol d'hirondelle, jusqu'au gris somptueux et velouté des nuées sous lesquelles s'allume, en été, l'incendie du couchant.

C'est là sa principale ouverture sur le grand art. Il a été un peintre de ciels, le « roi des ciels », disait Corot : chasseur infatigable de nuages, il a poursuivi sans relâche les animaux monstrueux et protéiques qu'enfante et engloutit incessamment la nue. Il a exploré ces grèves dentelées que le soleil fait émerger en s'enfonçant dans les eaux et qui semblent révéler les continents d'un autre monde.

Dans ses tableaux, il aime les groupes ; il représente la foule, dense et remuante, plus volontiers que l'individu. La personne humaine, comme la plante, n'est pour lui qu'un élément du paysage. Mais ses petits bonshommes, un peu flous, qui fourmillent sur ses quais, ses marchés, ses plages, il les a minutieusement détaillés sur nature. C'est, ce sera pour nous autres Normands, pour nous autres Honfleurais, l'attrait inépuisable de ses cartons. Nous y retrouverons les types que nous avons connus, les épisodes de la vie maritime du pays, ces originaux que Leprince a si bien saisis, tels qu'il les vit en son temps, le temps de la naissance de Boudin, et qu'il les a mis en scène dans

son charmant tableau *le Départ du passager*, qui a valu au Vieux Honfleur les honneurs du Louvre.

Boudin les a fréquentés, ces bonshommes; il les a pris au passage, en causant avec eux, et sous maint aspect : pilotes en manches de chemise, larges bretelles tricotées et chapeau haut de forme, hiver comme été, quelque temps qu'il fasse, soleil, grêle ou tempête; matelots penchés sur leur barque tirée à terre et interrogeant l'horizon; matelots débarqués, affalés sur l'herbe et regardant la marée qui baisse; femmes de marins, les jours de gros temps, se faisant une visière de leurs mains, tâchant de percer de l'œil la pluie qui les fouette au visage, bousculées par le vent qui s'engouffre dans leurs jupes, haletantes de l'ouragan, haletantes d'anxiété, réclamant à la mer qui gronde leur barque, leur enfant, leur homme.

Il y a là un Eugène Boudin inconnu, non moins artiste que l'autre, mais, pour nous, à coup sûr, plus significatif et plus familier. C'est l'Eugène Boudin populaire, témoin affectionné de notre petite vie maritime, ressentie par lui au temps où, comme il disait joliment, « on était encore du peuple des marins. »

En lui décernant notre hommage, pensons que ce peintre est de ceux qui traduisent en aventures

trouvailles de couleur le génie curieux, vagabond, laborieux et conquérant de la race. Dans cette élite, Eugène Boudin a sa place, moins modeste que ne l'était sa personne, plus brillante que ne l'a été, de son vivant, sa gloire. Si je rêvais quelque tombe selon les convenances de son génie fait de naturel et de sincérité, je l'imaginerais dans le cimetière qui entourait autrefois l'église à l'ombre de laquelle il s'est souvent assis.

Des charpentiers de navire la construisirent de la même main, du même marteau, de la même hache que les lourds bateaux qui atterrirent les premiers au Brésil, que les vaisseaux, déjà mieux découplés, qui portèrent Champlain au Canada. Pour élever un temple à leur Dieu, ces architectes naïfs et croyants ne trouvèrent pas de combinaison plus digne ni plus juste que de renverser la nef de leurs navires et de la planter hardiment sur les arbres, équarris, dont ils faisaient ailleurs des mâts pour cueillir le vent et maîtriser les mers. Cette Sainte-Catherine, longtemps défigurée par des plâtras ignominieux, est déjà, en partie, rendue à elle-même. Son chevet est le bijou de notre Exposition d'art populaire normand, et, bien qu'il n'y ait qu'une relation très lointaine entre ces artisans du quinzième siècle et le peintre du dix-neuvième, lorsque je replace le Honfleurais Eugène Boudin

dans la lignée de ces vieux Honfleurais, rudes et touchants, nés comme lui de la mer, et artistes, à leur façon, par l'œuvre de la mer, il me semble que je le ramène dans sa famille et que je lui trouve ses titres de noblesse.

ÉPITAPHE

Il y a cinq ans, à la fin de mai, Heredia se rendit à Rouen pour l'inauguration du monument de Maupassant, à laquelle il devait présider. Je fis route avec lui; nous étions seuls. Contrairement à son humeur habituelle, il était silencieux, rêveur. Il relut son discours, et ce ne fut guère qu'au delà de Mantes, à l'entrée du pays normand, qu'il se mit à causer. Il me parla de ce pays, des liens qui l'y rattachaient, par toute la lignée maternelle : il les avaient consacrés par une tombe où reposait sa mère, et je compris, ce jour-là, que des mêmes hauteurs de Bon-Secours, sous le même ciel tendre et bleu, où flotte éternellement le voile des brumes fuyantes, il voudrait à son tour contempler les ombres du passé et chercher la lumière d'au delà. Ces lieux évoquaient en moi les mêmes impressions : c'est de Rouen qu'est venue ma grand'-mère, pour habiter le pays bas-normand; mon

arrière-grand-père maternel a dû plaider au Parlement de Normandie devant le président d'Ouville, arrière-grand-père maternel de Heredia.

Nous arrivâmes ainsi, tout émus des choses d'autrefois, de l'air du pays, de ses traditions et de son génie. Heredia en fit, devant le buste de Maupassant, une évocation magnifique. Son paysage de Rouen, pour la précision des lignes, l'étendue de la vision et l'ampleur de l'ambiance, en ce cadre de médaillon, n'est comparable qu'au chef-d'œuvre de Roty : *Normannia nutrix.*

Le poète n'y trahissait pas plus sa personne que, dans son bas-relief, le sculpteur n'introduit sa figure. Quelques mots seulement, qui passèrent indifférents par leur généralité même, mais que je retins au passage et qui devinrent pour moi comme le point d'élection d'où partait toute la clarté du discours. Je les entends encore, scandés par le rythme étrange, le rythme rompu de sa parole, qui s'arrêtait parfois, comme un cœur qui se recueille et cesse un instant de battre, pour se reconquérir aussitôt et vibrer à l'infini :

La pieuse colline de Bon-Secours où les morts aimés sont plus proches... du ciel.

Quand il frappa, après une pose courte, la cadence éclatante et douce de ces deux mots : *du ciel*, il me sembla que le poète brisait, pour la pre-

mière fois et pour la dernière peut-être, l'armature d'art où il tenait si fort à se renfermer.

La cérémonie achevée, nous montâmes ensemble au petit cimetière. Il rampe et s'accroche sur le versant de la colline où se fait le pèlerinage célèbre dans tout le pays normand. Le jour tombait, dans la transparence du printemps tardif, encore traversé par les froideurs d'un hiver qui ne voulait pas partir.

Une dalle de pierre, une grille de fer, un lierre aux feuilles rajeunies, des branchages épaissis à peine, une promesse de roses tendres, un laurier toujours vert. Tandis que le poète se recueillait en ses pensées, je parcourais du regard ces paysages que, tout à l'heure, il déroulait devant nous dans les images colorées de sa parole. Du haut des éboulements verts, déchirés de roches grisâtres, dans le cadre de ses collines et l'enveloppement des forêts, je découvrais « la noble ville, métropole de l'art gothique, la masse de ses toits d'ardoise qu'illuminent ou que voilent le soleil et les nuées, masse énorme et vivante d'où s'élance... la foule des clochers et des tours ». En bas, dans la plaine, alluvion du fleuve, « la Seine, à travers la magnificence des vergers et des herbages, descendant majestueusement en d'immenses méandres, charrie vers son vaste estuaire et déverse dans la mer, et de là sur le monde, la richesse de la France. »

Or, parmi tant de richesses, je pensais que ce fleuve avait porté vers « l'île lointaine » la femme dont était né le poète qui venait s'agenouiller là, comme au pied de ce lit des ancêtres, lit de naissance et lit de mort, qu'il a illustré dans un de ses sonnets. Il y repose, désormais; rien n'y saurait troubler ses visions splendides et ses rêves magnanimes; l'ombre de celle qui berça son enfance veille sur son dernier sommeil. Il a dédié son œuvre aux mânes de cette mère très aimée et très aimante, il lui a confié la garde de son âme et cette âme est bien gardée.

« ... C'est ma mère, étranger! »



Ce lien du sang maternel n'était pas le seul, entre le poète, né d'un père espagnol, et notre pays. Il y avait aussi des attaches de poésie, et il s'enorgueillissait à le rappeler. Nul ne savait mieux que lui par quel chemin le génie espagnol était venu, autrefois, se greffer en ce même Rouen, sur le génie normand. Ces routes étaient familières à Heredia, car il les avait parcourues lui-même près de trois siècles après Corneille. Il connaissait et par le menu, comme il connaissait toutes choses de l'histoire et de l'art, vivantes et minutieuses, les

antiques relations de l'Espagne et de la Normandie : comment les navires à voiles brunes amenaient à Rouen les oranges et les vins capiteux tant goûtés de nos ancêtres ; comment les marchands espagnols possédaient à Rouen, à côté de leurs caves et de leurs comptoirs, des librairies florissantes.

On apprenait alors et on parlait, à Rouen, l'espagnol, comme, de nos jours, l'anglais, et mieux peut-être. On le lisait beaucoup. Il existe des éditions d'auteurs espagnols timbrées et datées de Rouen. Corneille connut, en leur texte original, le *romancero* du Cid et la pièce de Guilhem de Castro. Ce fils de légiste qui, pour le train commun de la vie, plaidait au Parlement, s'assimila les poèmes espagnols avec la même aisance que plus tard cet autre petit-fils de juge normand, revenu des Espagnes d'outre-mer, s'assimila le génie d'un Flaubert et d'un Maupassant.

C'est qu'entre la conquête avide, inquisitoriale et féroce de Bernal Diaz, et la conquête avaricieuse, casuiste et progressive de Guillaume le Bâtard, le contraste n'est guère que dans le costume, et il se découvre dans le fond d'étranges affinités. Wikings ou Conquistadors, c'est le même vol de gerfauts, le même appétit de l'or, la même « inquiétude des lieux nouveaux », le même enchantement des étoiles nouvelles, le même orgueil à fonder des

empires, à élever des bâtisses superbes, symboles de la conquête :

« Que ce soit à Carthagène des Indes, les forts et les couvents nus ; en Sicile, les sanctuaires aux pavés de mosaïque, couronnés de coupoles d'or, ou, dans Rouen même, les levées audacieuses des pierres, Saint-Ouen, reine de l'art rayonnant, avec sa couronne de lys ; Saint-Maclou aux belles portes et la cathédrale géante... »

Et sous la voûte de ces temples, en contraste avec cet acte de foi qui monte aux nues, la dalle froide, l'obscurité, l'effacement de l'être humain, la retraite de l'homme en soi-même, le secret de l'âme, le secret de Corneille, le secret de Flaubert, l'impersonnalité de l'œuvre et de l'artiste. Ces traits si particuliers du génie normand, nul ne les saisit d'une intelligence plus compréhensive que Heredia. Était-ce de son art propre ou de l'art de Maupassant et de celui de Flaubert qu'il entendait parler quand il louait en eux « la volonté évocatrice et l'impassibilité, ces deux qualités maîtresses de l'artiste créateur » ?



Quand il remontait à Corneille, il vantait en lui l'art du vers, aussi subtil et scrupuleux que l'art

de raisonner les actes et de scruter les pensées. Il citait, à titre d'exemple, les retouches incessantes et infinies du poète, la recherche de la seule rime, du seul mot, de la place unique d'où il rayonne sur les autres mots, et, du même coup, se nuance de leur reflet; l'effort inlassable vers la perfection. Il admirait en cette langue du premier dix-septième siècle, toute chaude encore de la Renaissance, la verdeur, le dru, le ramassé de l'expression, la franchise, la vaillance et la majesté de l'allure, l'indépendance et la fierté de la rime; la beauté du verbe, le terme technique, le terme de métier jeté, comme une note humaine, dans le discours des héros; le mot familier serti comme la pierre précieuse et relevé en sa noblesse native; les raccourcis puissants et les chocs de grands noms, évocateurs de l'histoire...

... la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna...

enfin, le vers plein d'âme, le vers d'harmonie et de douleur, qui se détache, çà et là, dans ces poèmes tragiques, comme la fin d'une strophe ou la cadence d'un sonnet :

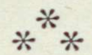
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir...

Le vers français, auquel il avait apporté l'élé gance sobre, la majesté aisée, la grandesse verbale

avec toute la somptuosité des velours, des ors et des joyaux d'Espagne, il aimait à en montrer chez le vieux maître normand le relief héroïque et la frappe de médaille. Il retrouvait, en Corneille, le squelette grandiose de son propre vers, ainsi que, chez son maître Virgile, les guerriers devinent, à la majesté des ossements enfouis, la structure des géants d'autrefois.

Heredia se réclamait non seulement de Corneille, mais aussi de Malherbe. Il s'en était largement assimilé la prose à la fois précise et grandiloquente. Relisez les rares, les trop rares harangues de Heredia, et comparez ses éloges, riches d'immortalité, à ceux que Malherbe décernait à Richelieu : c'est la même coupe, le même rythme vigoureux et plein de la très grande prose classique. Qui de nous n'a évoqué l'image chevaleresque du poète du grand Henri, le jour où l'auteur des *Trophées*, devant la plus officielle assemblée de la plus protocolaire des républiques, s'avisa de parler au tsar de Russie sur le mode, très inattendu, en ce lieu hiérarchique, dont le poète-gentilhomme, en pleine monarchie, parlait au roi de France :

Et ton front, cette fois,
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des rois.



Puisqu'il a rendu à notre terre normande cet hommage de la traiter en terre maternelle et qu'il a jeté sur elle un peu de la gloire qu'il a répandue, pour des années et des années, sur les lettres françaises, j'en appelle au poète dont l'œuvre, aussi brève que la sienne, fut, comme la sienne, illustre, encore que, pour l'honneur de notre temps, Heredia le dépasse de la tête, et je lui voue pour épitaphe ce vers qui renferme toute sa vie et toute sa gloire :

Belle âme aux beaux travaux sans repos adonnée.

NOTES ET SOUVENIRS

BIBELOTS ET SOUVENIRS

Une vitrine, dans le salon de province où, depuis des années, rien n'a changé de place. Quand nous étions enfants, on nous disait : « N'y touchez pas, ce sont des bibelots. » Nous disons à nos petits-enfants : « Ne les brisez point, ce sont des souvenirs. » Un caprice, une curiosité, une impression de voyage, un présent de fête, un témoin des heures heureuses, chacun des menus objets reçus en héritage ou apporté par nous est devenu quelque chose de nous-mêmes et a pris place dans notre destinée.

Ils ont été neufs, comme nous avons été jeunes; ils nous ont raconté l'histoire de nos anciens, ils raconteront la nôtre à nos petits-enfants. Cet étui d'or ciselé vient d'une grand'mère; elle y enfermait ses longues aiguilles à tapisserie; André Chénier, que nous lisons en classique, fut l'hôte et l'ami d'une demeure où elle a passé, où rayonnait *Fanny*...

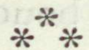
Fanny, l'heureux mortel qui près de toi respire...

Qui sait si la main qui écrivit les adorables élégies et les iambes vengeurs n'a pas joué plus d'une fois avec cet éventail ? Ces assiettes de Chine ont été peintes et cuites pour le grand-père, rapportées par le capitaine de son bateau, qui faisait les longs cours et, son tour du monde achevé, amenait à Rouen ou à Honfleur des magots, des perroquets, des guenuches et des cannes à sucre.

Les bibelots éveillent le parfum, la couleur, le frémissement de la vie d'autrefois, comme le bouquet cueilli dans les promenades, les aromes et la fraîcheur de la vie présente.

Qui donc prétend que l'histoire soit perpétuellement grave, austère par nature, pédante par destination ; que les textes officiels, les textes de lois ou d'actes authentiques y soient tout, les hommes rien et les femmes moins encore ? Ceux-là seuls, assurément, qui ne savent ni la lire ni l'écrire. Elle n'est point la crypte funéraire que l'on visite en se découvrant, mais que l'on se hâte de traverser parce que la moisissure vous suffoque et que l'humidité vous enrhume. Nous voulons que l'histoire nous informe des gens d'autrefois ainsi que nous nous informons des gens d'aujourd'hui. Que désirons-nous savoir des messieurs qui nous parlent d'eux-mêmes et des femmes qui font parler d'elles ? Pourquoi lisons-nous si vite, du doigt et du cou-

teau, l'article solennel, avec préliminaires, analyses, synthèse et conclusion définitive, l'article où le critique de profession dispose les « sujets », dûment anesthésiés, sur sa table de laboratoire, les mensure au millimètre, moule à la cire les lignes de leurs doigts, les découpe afin de les recoudre, les décolle afin de les recoller, les rend muets, sourds et insensibles afin de nous mieux expliquer, par raisons démonstratives, comment ils marchaient, parlaient, aimaient quand ils ne dormaient pas? Pourquoi! parce que nous savons bien que ce n'est pas le cataleptique qui parle, c'est le critique lui-même, et il ne parle que de lui. Ce que nous recherchons, c'est l'image sur le vif, instantanée, de la personne, ses paroles prises au vol, le détail et l'anecdote de sa vie, de façon qu'elle nous devienne familière.



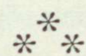
Le bibelot, c'est la pièce à conviction de l'anecdote, c'est le petit miroir à facettes où se reflètent les profils perdus, les passages d'ombres, les jeux de lumière d'autrefois, d'autant plus évocateurs que le génie appelé par la lampe merveilleuse est, plus intimement, le génie du foyer. Le même bibelot, qui n'excite que notre désir à la vitrine du

marchand, devient, dès qu'il arrive en nos mains, l'objet d'une sorte de culte; cette petite idole, insignifiante chez l'étranger, passe à l'état de fétiche en devenant notre bien, et, de fétiche, il passe à l'état de relique lorsque nous le tenons de ceux qui nous furent chers.

Il y a un joli conte de *l'Oiseau qui dit tout;* cet oiseau n'a de voix que pour qui sait l'entendre. Sa chanson ne chante que dans les vieux logis, où les murs ont des oreilles; elle chante à l'automne, quand l'année se recueille et que les souvenirs affluent avec les nuages; elle siffle avec le vent sous les portes, elle bat son rythme avec la pluie sur les vitres, elle s'harmonise en accords longs et fuyants dans les tuyaux d'orgue des grandes cheminées. Alors, sur cette musique, les paroles tombent de la bouche des grand'mères, avec les récits de la jeunesse de leurs grand'mères à elles, reçus, par elles, de leur bouche.

C'était l'occupation des veillées, au temps où l'on veillait : on se couche tard, on ne veille plus... C'est la distraction des jours gris et mouillés, quand, avec ses tentures, ses fauteuils, ses portraits, ses chenets, son feu clair qui rassemble jeunes et vieux, petits et grands, resserre les rangs et groupe les enfants, la maison prend sa revanche sur les routes, les arbres, la nature qui les dispersent. C'est l'heure

où la légende, comme les fées, descend du plafond noyé d'ombre; l'heure où se nouent les fils mystérieux qui nous mettent en communication avec le passé, où l'on se sent aussi près de ceux qui sont à cent ans de nous que de ceux que nous savons à cent lieues. Les tiroirs s'entr'ouvrent et livrent leurs amulettes; ce ne sont souvent que de modestes breloques, étrangement démodées, ou des souvenirs sans nom, presque sans figure, une bague de cheveux, une fleur desséchée, un ruban fané qui s'effile; ils ont leur légende et cela suffit.



Or, cette légende fleurit partout. La légende a des trésors de durée et de renouvellement. Les plantes les plus tenaces sont celles qui s'accrochent aux anfractuosités des roches. Humbles souvenirs condamnés, tôt ou tard, à finir chez le brocanteur forain, lorsque la vieille fille, dernière descendante de la tribu de soldats et de marins, se sera éteinte, toute seule, un soir qu'elle n'aura plus eu la force de rallumer le feu du foyer : c'est un sabre rouillé, découpé en scie, à la poignée maculée de vert-de-gris; c'est un shako gigantesque, effondré sur sa coiffe; c'est un bonnet de grenadier pelé comme une défroque de lion; c'est un testament de

Louis XVI, déchiré par les plis et porté en scapulaire; c'est un lambeau de drapeau tricolore; c'est le rameau de Sainte-Hélène accroché, avec la croix, à la tête du lit, lit de noces et lit de mort du soldat qui n'est plus.

> Croix d'un soldat tombé comme tout héros tombe
> Et qui, père endormi, fait du fond de sa tombe
> Veiller un peu de gloire auprès de son enfant...

Regard jeté dans une mansarde!... C'est par ces regards qu'on apprend à connaître le peuple étrange et grand que nous sommes, qui, de temps à autre, se rue sur les statues de ses dieux, les renverse, les brise, sauf à en recueillir ensuite et conserver jalousement les débris dispersés.



J'y rêve, en ce moment, et ce n'est point par fantaisie pure. Nous touchons au grand exode de l'été. Pour nombre d'entre nous, c'est le moment du retour au port d'attache, le moment d'atterrir, selon le mot expressif des marins; le moment de revenir à la maison natale ou, tout au moins, au lieu que nous avons choisi pour notre « petite patrie » d'élection : la colline, le versant dont nous aimons à considérer le pays, le « beau point de

vue » d'où nous apprenons à nos enfants à regarder la France. C'est la saison où, dans chaque famille, croissent et s'entrelacent les racines, où elles tissent le réseau invisible qui soutient le sol, qui résiste à la pioche du démolisseur, tamise ou fait glisser l'eau des orages, maîtrise le tremblement de terre. Les fondations massives de l'ingénieur se rompent, les flèches et les campaniles de l'architecte s'écroulent; la forêt subsiste, cramponnée dans les profondeurs, vivant de la terre par les racines, du ciel par les cimes, et vivant de sa vie propre.

C'est le temps aussi où se forme, dans notre âme et dans notre chair, cet inconscient de la vie qui fait le corps résistant et souple, l'esprit présent et robuste dans les surprises de l'existence, quand le navire, abordé en pleine nuit, craque, se fend et sombre, et qu'une seconde d'oubli équivaut à un suicide. L'intellectuel éperdu dans sa cabine, s'il n'a pas le pied marin et s'il ne pense que par analyse, risque fort d'achever son syllogisme au fond de l'eau. Il lui faut se donner le temps de combiner son équilibre, de méditer sur la psychologie du sang-froid et la supériorité de la raison, cette agrégée, sur l'instinct, ce traditionaliste.

Qu'est-ce donc quand le canon tonne sans autre avertissement qu'un coup de téléphone, lequel, naturellement, annonce la guerre lorsque l'obus a

déjà éclaté sur nos toits? Il faut avoir, comme dit le peuple, la patrie dans le sang, si l'on veut se trouver debout, alerte, en forme, en discipline et en obéissance, le jour où, brusquement, le rappel bat dans les rues.



La tradition fait cela; elle seule le fait bien et elle le fait partout où existe un foyer, si modeste qu'il soit. Pour le peu qu'ils en jouissent, les pauvres gens tiennent à la France d'une tendresse acharnée. Je ne sais pourquoi ou plutôt je devine trop pourquoi ceux qui veulent proscrire la tradition, abattre les arbres et niveler le sol — œuvres d'une impiété analogue — dénoncent dans la tradition un privilège de fortune ou de naissance. Ce serait une tradition misérable, une tradition sans force et sans vertu qu'une tradition de privilège. Le mot tradition évoque et emporte avec soi cette épithète inséparable : populaire. Nulle part cette association n'a un sens plus profond qu'en France, où la tradition nationale a trouvé à la fois son incarnation réelle et son symbole esthétique en une simple fille des champs.

IL N'Y A PLUS D'HIVER

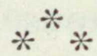
L'hiver s'en va, pourrissant chaque année davantage. Le froid, ce grand conservateur, ne se conserve point soi-même. On le disait hier, on le dira demain; il gèlerait, cette nuit, à pierre fendre, qu'on le dirait encore. On l'a toujours dit, à moins qu'on ne dît le contraire, ce qui revenait au même et signifiait la même chose, que la mécanique des saisons se détraque, que le solstice enjambe sur l'équinoxe et que le monde se dissout, déséquilibré, tantôt en bouillie, tantôt en poussière, comme les mots ataxiques en une sarabande de vers décadents. Je lisais, l'autre jour, dans un auteur trop grave pour que je le cite, cette phrase : « Tous les ans, on dit qu'on n'a jamais éprouvé des saisons si dures et si fâcheuses. »

Cela s'écrivait au grand siècle, où tout marchait d'un pas ordonné, même le calendrier; où tout paraissait grand, à l'image du Grand Roi, même la

gelée ou la canicule ; où les saisons mêmes lui faisaient leur cour, aux heures prescrites d'audience, ainsi que le reste de l'univers. Si bien que l'on se représente communément tout le règne comme un immense hiver de 1709, précédé d'un été interminable, avec des nuits si claires et si douces qu'on y dansait aux lanternes sous les charmilles, que l'on y donnait des spectacles d'eau, que l'on y jouait la comédie, dans la cour de marbre, devant un parterre de femmes fort décolletées.

La Révolution est venue. L'hiver s'est fait romantique ; plus de verglas ; la glissade, surtout involontaire, n'est pas jeu de poètes désespérés, le sublime y perd son sérieux ; tout en ouragans et en tempêtes ! un torrent gelé ne mugit pas ; la glace, muette et sourde de naissance, n'entend pas la lyre et ne lui répond rien, bonne tout au plus aux engloutissements les jours de débâcle. Et puis les choses ont suivi leur cours, et les saisons, aplaties, se sont démocratisées. Plus de salons : des gares, des casinos, de grands hôtels et de grands bars. Personne chez soi, tout le monde chez tout le monde, de sorte qu'on ne s'y reconnaît plus. Ainsi l'hiver et le printemps, et leurs suites. A vrai dire, je crois que les saisons ont toujours été fantasques et déconcertantes, aussi bien pour les astrologues d'autrefois, qui manquaient de méthode mais tom-

baient juste, au hasard, que pour les météorologistes d'aujourd'hui, dont les méthodes sont infaillibles, mais auxquels la nature, indisciplinée, n'obéit pas toujours. Je crois que les pauvres gens ont, de tout temps, trouvé cette saison mauvaise, parce que leur vie est malheureuse, et que les gens riches ont pensé de même parce qu'ils n'arrivent pas à se distraire autant qu'ils le voudraient des infirmités, des ennuis et de la mort, laquelle est de tous les hivers. D'ailleurs, ce ne sont propos que de vieillards, dolents de l'heure présente, car les jeunes gens ont autre chose en tête, qui est de toutes les saisons.

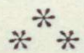


Le dicton n'en subsiste pas moins : printemps en purée, été en averses, automne de boue et plus d'hiver! Soleil de mars qui gonfle les bourgeons, giboulée d'avril qui les étrangle, humidité d'août qui corrompt le fruit, grêle de septembre qui crible le raisin, la faute de l'hiver qui a manqué le train ou qui reste en consigne en quelque Scandinavie, Alaska ou Moscovie.

Au fond, que regrette-t-on au juste, quand on se plaint si fort de n'avoir plus d'hiver? La campagne ensevelie de longues semaines sous la neige, les

rivières glacées, des embâcles sur les fleuves et la misère partout? Nullement, nous sommes pitoyables à nous-mêmes et même aux autres; nos vœux sont modestes et bienveillants. Ce qu'il faudrait, c'est le bon petit froid sec, trois degrés au-dessous, le matin, quand on lit le journal au coin du feu; cinq degrés au-dessus, l'après-midi, quand on fait son tour de promenade; l'air vif, léger, le joli soleil rose dans la brume de ouate irisée, très bas sur l'horizon, tout près, à la portée de la main : on y allumerait sa cigarette; sur les vitres, les arabesques du givre, les jardins poudrés à frimas, et tout pimpants en leur toilette Louis XVI; c'est Paris propre, sans poussière et sans boue; l'atmosphère apéritive, qui creuse, réveille les estomacs inertes, suggère des menus relevés où se mêlent le caviar du Volga et les salmis de bécasse; et, dans un autre ordre d'idées, plus gracieuses et un peu moins matérielles, la brise piquante qui colore la peau, les femmes trottinant dans cette fraîcheur tonique, comme elles sautillent, l'été, dans la vague mousseuse; c'est l'impression exquise de respirer à l'aise, d'avancer, alerte et ragaillardi, la main dans la poche du pardessus, la canne dans la main, telle une épée de bataille, conquérante, irrésistible; c'est toute la ville, émoustillée, jeunes et vieux, comme, aux Tuileries, ou au Luxembourg, le

peuple des pierrots dans l'éparpillement des boulettes de pain du charmeur.



Mais si, par hasard, l'hiver, le vrai, frappe à la porte, on le trouve changé, ratatiné, caduc, et démodé dans ses costumes, et provincial dans ses allures, et d'autrefois dans son langage. C'est le mélodrame où Margot a pleuré et où l'on bâille vingt ans après, à la reprise. C'est le vaudeville où l'on s'est tant amusé et où la joie forcée des acteurs résonne seule dans la salle engourdie, nasillarde, macabre, comme un rire de jeune fille desséché dans un phonographe. Ce sont les airs qu'on entendait à vingt ans, pathétiques et sonores, des sanglots dans du cristal! Où sont les neiges d'antan?

Non, il n'y a plus d'hiver, même à l'Opéra. Le ballet des patineurs dans *le Prophète,* et encore?

« Comme ce lavoir est petit! Autrefois, il me paraissait immense. J'avais emporté dans ma tête un océan et une forêt, et je retrouve une goutte d'eau et un brin d'herbe. » Les herbes semblent mortes en leur gaine de givre, la goutte d'eau est gelée; c'est pourtant le même lavoir, mais, que la source s'y glisse limpide ou qu'elle s'y fige en glace transparente, ne vous y penchez point quand vous

revenez au pays; c'est un miroir où il ne faut pas se regarder si l'on veut se reconnaître.

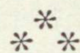


La faute en est à l'enchanteresse du logis, la mémoire, l'artiste merveilleuse et décevante que nous portons en nous-mêmes, peintre, musicienne, poète, qui nous fait de la vie un spectable continuel, qui crée pour chacun de nous et pour lui seul la magie des sons, des couleurs et des mots. Elle choisit, elle isole, elle éclaire et transforme; elle recueille l'impression qui passe, elle la cristallise, elle l'enveloppe d'éternité. Parce que cette heure nous a été douce, il nous paraît qu'elle devrait revenir sans cesse et durer toujours. On ne s'aperçoit point que le charme qui nous y retient, c'est précisément le charme des choses insaisissables, le crépuscule, le soleil qui s'enfonce dans les eaux mouvantes, le lointain de tout, de la lumière et des chants, la sérénade dans la coulisse, le rayon de lune sur les bois. Du passé, on ne garde que ces visions, et comme, on ne les retrouve plus, on conclut que la nature est changée et qu'il n'y a plus de saisons.

La magicienne verse partout ses philtres. C'est la pauvre fille qui pleure, à la guinguette de bar-

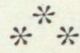
rière, au bouge d'été, quand elle chante les *Blés d'or*. Il n'est pas de ménage banal qui n'ait eu son chant de noces, ne fût-ce que *Santa Lucia,* le soir de l'arrivée, devant la véranda d'un hôtel d'Interlaken. La rencontre vulgaire, au dénouement brutal, devient le roman de la jeunesse, Mimi-Pinson, le quartier latin, tout un monde d'exubérance, d'enthousiasme, d'idées, de générosité, de fièvre et de joie amoureuse, entrevu dans le recul du café de province, dans la fumée épaisse et fade des pipes, devant la buée des vitres, sous le frisson humide de la rue déserte, qui pointe et transperce quand la porte s'entr'ouvre. D'où l'absurde prestige du collège, le plus beau temps de la vie! disaient les vieux messieurs transis, dont l'existence avait toujours été rhumatisante; le plus beau temps, oui, les jours de sortie, quand on piétinait dans la neige fondue, attendant le bœuf gras et son amour enrhumé; quand le soir on nous menait voir *les Cosaques,* avec, au dernier acte, en apothéose, Napoléon dans sa redingote grise, levant son petit chapeau au public, poliment, dans le rayonnement du soleil d'Austerlitz, entre le sergent Durivaux, le soldat Panel, grands tombeurs d'ennemis, et la bonne aveugle Mme Blanchard, qui pansait les blessures des héros. Voilà les beaux hivers que les hommes de mon âge ne reverront plus. Les jeunes

gens voient d'autres choses qui s'évanouissent de même, de sorte que, dans cinquante ans, ils en seront au point où nous sommes et diront comme nous, parce qu'ils auront cessé d'être jeunes : « Il n'y a plus d'hivers. »



Quand je revois ceux de mon enfance, c'est dans notre maison de province, à l'entrée de la ville. La neige semblait toujours une étrangère. On nous l'annonçait au réveil et nous la voyions, en mousse blanche, toute neuve, sur le balcon où s'ouvraient nos fenêtres. On l'écrémait, à la cuiller, pour en composer des sorbets à la groseille, au goûter. Puis c'était dans la rue tout un petit monde renversé : les *rouliers* claquant du fouet, endoctrinant de litanies effroyables les gros chevaux normands qui patinaient en fumant comme des locomotives en détresse ; à côté, les vieilles femmes, lamentables, déplorant, en leur jargon traînard, la « mauvaiseté » du temps. A la récréation, les bonshommes de neige, coiffés d'un journal en tricorne, armés d'un balai, et, le soir, avant le coucher, dans le retrait mystérieux de la cheminée, le retrait aux histoires, mon grand-père me racontant Bonaparte à Brienne.

Je regarde en moi-même et je vois un décor étincelant, la montagne de glace des féeries. Je regarde autour de moi : de l'eau demi-fondante — au maximum de densité, disaient nos professeurs de physique — on exprime comme on peut le pittoresque des choses, selon les conjonctures et les professions ! de l'eau au maximum de perfidie glissante ; dans le ruisseau, à côté, un flot jaunâtre qui déborde sur la chaussée, et tout à coup, sous le balai municipal, reflue, s'éclabousse, en éventail, sur le passant ; des automobiles qui s'ébrouent, ronflent, se divertissent en naumachies retentissantes, ainsi que de jeunes baleines ès mer du pôle ; de la pluie qui tombe en rideau après que le brouillard s'est condensé ; de la fumée qui rabat et se délaie en grisaille ; des ombres qui se hâtent, se frôlent, emmitouflées, comme en cagoules, toutes les femmes déplaisantes, les unes parce qu'elles se cachent et les autres parce qu'elles se montrent.



« Hé bien ! oui, il n'y a plus d'hiver, et nous nous en faisons gloire, et nous en félicitons la science qui, pour une fois, s'est montrée parisienne ! » Ainsi fredonne, frétillant et guilleret, sur un rythme de polka, le chœur des vieillards. Ce

n'est pas le bon petit chœur des vieillards de *Faust*, qui trouvent leurs plaisirs innocents à voir passer les petits bateaux; ce sont les vieux pantins, très modernes et très roués, dont mon ami Lavedan tient les ficelles et qu'il promène de sa main ironique, tous les soirs, des Variétés au Vaudeville. Il n'y a plus d'hiver pour ces viveurs en rupture d'hivernage. Ils ont traité ce tyran comme l'Empereur traitait les dynasties importunes. Ils ont, en leur sénat, rendu ce sénatus-consulte : « L'hiver a cessé de régner ! » Ils l'ont exproprié, l'hiver fallacieux de la tragédie classique et de la comédie de Molière, l'hiver d'Arnolphe et de Théramène, l'hiver des barbons à mésaventures conjugales et des bonshommes à récits.

On admire qu'il y eût tant de vieillards dans les cités antiques, où ils formaient des chœurs d'entr'actes pour les théâtres et des aréopages désintéressés pour les modèles de sculpteurs. Ce n'est pas que la vie se prolongeât davantage, mais on entrait plus tôt dans l'annexe et le prolongement. On prenait ses quartiers vers la quarantaine. Aujourd'hui, tout est modifié, les lois sur l'avancement aussi bien que les saisons. Nos « vieux marcheurs » commencent leur journée à l'heure où les maréchaux de Napoléon demandaient leur bonnet de nuit. Et ils tiennent bon... jusqu'au soir où le vent

tourne au Nord, où l'hiver, banni, conspué, berné, trompé, rentre en son logis, plein de ruses et de vengeances, — tel Ulysse au milieu des prétendants — et sème les pièges sous leurs pas. Le verglas les guette à la porte du restaurant de nuit; le vieux marcheur glisse, le pied lui manque...

Et, comme il a l'éclat du verre,

le bulletin de M. Bertillon monte, monte à faire rougir la rente.

M. GUIZOT

NOTES ET SOUVENIRS

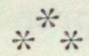
Le second volume des lettres de Taine, paru récemment, rappelle l'attention sur un des épisodes les plus intéressants et les plus honorables de ses débuts tourmentés : c'est l'appui que prêta M. Guizot à ses deux candidatures aux prix académiques pour l'*Essai sur Tite-Live* et l'*Histoire de la littérature anglaise*. L'*Essai* ne fut, comme on dit, reçu qu'à correction : l'*Histoire* fut décidément écartée. Dans les deux discussions, qui furent vives, M. Guizot intervint de son autorité, de son éloquence, de sa sympathie pour l'ami de ses enfants.

Le labeur de Taine, sa jeunesse, son génie naissant, sa sincérité parfaite l'avaient gagné, malgré la divergence des vues et l'opposition des maximes. « Vous me connaissez, monsieur, lui écrivait Taine : j'ai pensé tout haut devant vous dans les conversations familières ; j'ose dire que

j'ai toujours pensé aussi loyalement la plume à la main et devant le public. » Ces vertus, heureusement, ne sont pas rares chez les hommes à l'âge qu'avait alors Taine; les tolérer et les encourager l'est infiniment plus chez les hommes de l'âge qu'avait alors M. Guizot et dans la place qu'il occupait en France. C'est un des plus beaux côtés de ce grand esprit, méconnu de ses contemporains parce qu'ils ne voyaient en lui que l'homme d'État, peu connu de nos contemporains, parce que, dans l'éloignement, on ne veut encore considérer de lui que ce qui marque le plus, mais s'efface aussi le plus vite : le personnage politique.

Dans un pays où l'on est plus pressé de juger que de lire, où l'on se montre plus avide de formules et de classifications que de connaissance personnelle des hommes et des œuvres, où l'on se contente, à si peu de frais, avec des numéros de catalogues, des étiquettes et des enseignes; où la conversation, pour nombre de gens, n'est qu'un examen mutuel pour le certificat d'études primaires mondaines que tout le monde réclame, sa vie durant, de tout le monde, M. Guizot a gardé contre lui trois choses redoutables et dont, à vrai dire, on ne se dégage jamais : une définition, *doctrinaire;* un geste, la main dans l'habit boutonné, la tête raide, le profil hautain : « Vos injures n'at-

teindront jamais à la hauteur de mes dédains! » et un portrait, celui de Paul Delaroche, qui semble fait pour fixer à jamais, sur la toile et par la gravure, la définition, le geste et la phrase.

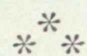


La définition est exacte, le geste est vrai, le portrait est beau; mais c'est une définition de dictionnaire, c'est une phrase de tribune, c'est un portrait de galerie : une grande attitude de l'homme, une partie seulement de l'homme, où manque l'essentiel, l'âme merveilleusement ouverte et riche, la parole chaude et animée, et cette générosité de l'intelligence et du cœur que n'oublieront jamais ceux qui ont eu la fortune de l'éprouver. Il faut se souvenir que ce « doctrinaire » a commencé, dans les lettres, par un essai sur le génie de Corneille et par des *Salons* de peinture; que ce fameux organisateur des études historiques en France a fini par une histoire de France à ses petits-enfants; que ce réformé austère a connu les angoisses de la raison, traversé le doute; qu'il aimait avec passion, qu'il savait consoler avec tendresse; qu'il a écrit ces lettres incomparables à la duchesse de Broglie et à la princesse de Liéven; que s'il était arrivé à la foi, il ne s'y était point figé dans l'orgueil, et que de toutes

les conquêtes de l'homme sur la vie, il plaçait au-dessus des autres « l'équité, je ne veux pas dire la tolérance, envers la foi religieuse ou politique des autres, qui est venue prendre place et grandir à côté de ma tranquillité dans ma propre foi ».

Pour le bien comprendre, il faut connaître Nîmes, les contrastes de son paysage, les heurts de son sol, ses garrigues pelées et caillouteuses qui prennent des airs de Palestine, ses murs de pierre quasi cyclopéens; les violences de son climat; les surprises de son mistral, desséchant et glacial, qui bouscule la poussière dorée, comme ailleurs les flocons de neige; son peuple toujours hors de chez soi, en spectacle à soi-même sur ses boulevards vibrants de lumière, dans ses petites rues noires d'ombre; ces oppositions de l'être humain, plus singulières encore que celles de la nature; les emportements qui couvent sous les dehors d'exubérance et de gaieté; ce sur-méridional, le méridional taciturne; les tumultes des arènes où les jeux du cirque revivent dans les combats de taureaux; la « Maison Carrée », asile de la raison élégante et légère des Grecs; ces eaux jaillissantes, où se noient les lianes flexibles; ces bains de Diane, évocateurs des grâces païennes non loin des temples réformés, au seuil de ce désert où les Huguenots allaient au prêche sous le soleil torride; ville d'explosions, qui

semble bâtie sur un volcan mal éteint; la gravité, l'éloquence, la lumière, mais la passion surtout, refrénée ou épandue; une cité de culture antique qui a donné à la France, nés presque côte à côte, l'un de ses plus grands historiens et l'un de ses plus exquis conteurs, et où la statue de Guizot devrait faire face à celle d'Alphonse Daudet.



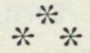
Si la proscription révolutionnaire força la mère de M. Guizot, veuve de par la Terreur et la guillotine, de se réfugier en Suisse; si Genève fut pour M. Guizot l'asile et l'école; si elle lui donna le moule et l'enveloppe, la cravate noire rigide, l'habit fermé jusqu'au col; si elle contribua à préparer le doctrinaire, l'homme, en son essence intime demeura Français et Français de Nîmes, aussi loin d'un Jean-Jacques que d'un Benjamin Constant et surtout peut-être d'un Amiel, séquestré en son journal et consumé en son laboratoire de psychologie : une âme expansive, ambitieuse de gouverner, mais davantage de convaincre, d'instruire, de mener les hommes par la parole; un grand professeur dans la chaire, un grand orateur à la tribune, et, dans l'intimité de la famille, le

plus pieux, le plus affectionné des pères, le plus familier et le plus vénéré des grands-pères.

L'enfant, autour de lui, n'était ni un jouet, ni un bibelot de nursery; c'était une petite âme humaine en train de s'ouvrir et à laquelle, plus encore que l'air et la lumière du jour, il fallait l'atmosphère libre et vivifiante de l'esprit. L'enfant avait toujours la parole, et c'était chose touchante, de voir le mélange d'aisance et de respect avec lesquels les petits s'adressaient au grand-père, et la patience infinie, infinie comme la joie qu'il en éprouvait, avec lesquelles les écoutait, leur répondait cet homme si redoutable à ses contradicteurs dans les assemblées, et si redouté toujours des candidats académiques. « Il me semble, écrivait Taine à Cornélis de Witt, au retour d'une de ses visites au Val-Richer, que j'ai appris chez vous ce que c'est que la famille, la maison, l'héritage; je n'avais encore vu que des rassemblements, des logements et des successions; j'ai vu pourtant bien des intérieurs; mais la vraie concorde, le vrai bon sens, la vraie autorité y manquent. » Elle y régnait, parce qu'elle se fondait sur cette parole que M. Guizot aimait à citer et qui, dans son culte domestique, aussi bien que dans sa vie intellectuelle, résume sa foi chrétienne : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. »

Ajoutez un trait particulier de l'homme, de son temps et de son monde. En dehors du commun de la vie, de la politique, des affaires, un petit monde, le sien, très séparé du reste, la famille qui était close, la société qui était limitée. Un domaine étendu, parc, pelouses et bosquets de grands arbres, de la vue et des ombrages, mais encore que percé de larges portes, enveloppé d'une grille que ne franchissait point le premier venu. L'accès était difficile ; une fois admis, on devenait l'hôte confiant et en confiance.

Le maître, alors, se donnait si volontiers, avec une telle verve de souvenirs, une saillie si naturelle d'expressions, tant de trouvailles de mots piquants, un si large courant d'idées, une éloquence qui jaillissait si spontanément de la source et coulait comme l'eau, selon la pente du terrain, que l'on perdait tout scrupule de l'importuner; on osait le questionner. Les jeunes gens plus que les autres : il les y conviait par prédilection. « Le nom même de la libéralité sonne liberté, » dit Montaigne ; et il dit plus vrai encore de celle de l'esprit que de l'autre, qui n'est que de la main.



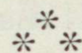
Des relations, qui remontaient à mes grands-parents et à la première candidature de M. Guizot

dans notre pays normand, en 1829, m'avaient fait admettre très jeune à cette incomparable hospitalité. En 1865, à l'automne, je passai une matinée au Val Richer. Je revenais d'Allemagne où j'avais séjourné près d'une année. En fait d'Université, je n'y avais connu que l'école buissonnière, celle du passant qui regarde, écoute, ressent. Je me trouvais assez gêné de n'avoir à me réclamer d'aucun professeur. Mais je ne fus point dans le cas de le regretter. A peine à table, M. Guizot me prit à partie. Quel maître examen, et quel art à tirer de l'homme, non seulement ce qu'il se flatte d'avoir appris, mais surtout ce qu'il ne croit pas savoir! Quel art de vous mettre à l'aise, de vous faire sentir qu'il s'agit non de choses scolaires et livresques, mais de choses vues et vécues ; que, si mince que soit votre expérience, elle est intéressante dès qu'elle est personnelle et spontanée ! « Avez-vous vu M. de Bismarck? Quelle impression en avez-vous? » Et tout y passa, la ville, le théâtre, la vie à la campagne ; et je ne savais ce qui m'étonnait le plus de me découvrir tant de connaissances et d'éprouver si peu d'embarras, moi qui ne puis, encore aujourd'hui, me présenter sans un trouble secret devant les trois messieurs en habit noir, qui veillent aux portes du théâtre et qui évoquent à mes yeux de vagues fantômes de dispensateurs de baccalauréat.

Ce *doctrinaire* n'endoctrinait point; ce professeur ne professait pas. Il discutait, et il vous faisait honneur de ses arguments qu'il semblait avoir trouvés tout exprès pour vous, et pour vous seul.

Des traits où l'homme se peignait tout entier; où, du même coup de crayon, net et définitif, il dessinait le profil d'autrui. Comme on parlait des anciennes luttes parlementaires et de la rhétorique des grands orateurs : « Quand M. Thiers me répondait, j'avais quelque loisir, me disant que, s'il trouvait un bon argument, il le répéterait plus d'une fois et que je le saisirais toujours. Lorsque c'était M. Dufaure, il ne fallait pas penser à prendre l'air. »

Un autre jour, vers la fin de l'Empire, il causait avec le marquis de Banneville du rétablissement de la tribune. M. de Banneville racontait que M. Thiers était allé voir la fameuse machine de guerre, tournant autour, la regardant de bas en haut avant d'en faire, ou plutôt d'en refaire l'ascension. « Il préfère parler de sa place, dit M. de Banneville; il estime qu'il vaut mieux être entouré de ses amis, se sentir soutenu. — Moi, dit M. Guizot, je préfère la tribune. — Vous en parlez fort à votre aise. — Il vaut mieux être seul et au-dessus des autres, même matériellement. »



Lorsque M. Boutmy fonda l'École des sciences politiques, Taine eut la bonté de me désigner à lui pour un cours d'histoire diplomatique. Je n'avais, de ma vie, parlé en public, fût-ce le public de coterie de la plus modeste parlotte. En fait de « compétence », je ne me reconnaissais qu'un très grand zèle, une foi ardente dans l'œuvre à entreprendre. J'allai consulter M. Guizot qui avait été un des premiers patrons de l'école. Il m'encouragea, me promit ses conseils, puis, comme j'en venais à cet aveu redouté : « Mais j'ignore moi-même le sujet que je dois enseigner. — Hé bien! vous ferez comme nous, vous apprendrez votre cours en le faisant. »

Ah! ce « vous ferez comme nous »! il n'est jamais sorti de mes oreilles. Voilà les paroles de maîtrise, les mots de commandement, ceux qui vous font escalader les montagnes. D'autres me montraient la témérité, l'imprudence de l'aventure; ils déployaient devant moi l'inventaire sans fin de mes ignorances, le défaut de mes études; ils me rappelaient la pénurie de mon tiroir à licences, la maigreur de mon portefeuille aux diplômes et le néant de mes certificats d'aptitude pédagogique.

Les empêchés sont toujours prêts à vous dire : « Rentrez en votre logis, » et les pédants : « Taisez-vous. »

Le maître dit : « Répandez-vous dehors, regardez et parlez, » et l'on voit et l'on parle. Il y a des hommes, délicieux et rares, qui vous laissent toujours sous cette impression, après avoir causé avec eux, que l'on a beaucoup d'esprit. Tel était Guillaume Guizot. Son père vous donnait le sentiment que vous étiez robuste et plein d'idées, et, quand on le quittait, on ouvrait les yeux grands sur la vie, se croyant d'intelligence à la comprendre et de force à l'embrasser.

COMBRAY ET LA CHANTERIE

HISTOIRE, LÉGENDE ET ROMAN (1)

J'ai infiniment goûté le *Tournebut* de M. Lenôtre, quand il paraissait en feuilleton. Je l'ai repris, à tête reposée, en volume, et j'en ai apprécié tout le solide, après tout l'agrément.

Je ferais œuvre bien vaine en essayant d'en parler ici, après l'étincelante préface de Sardou. Si Rossini, que Balzac aimait tant, — voir *Massimila Doni* — avait composé quelque ouverture pour un acte de *la Comédie humaine,* il n'aurait fait ni mieux ni autrement. « Quel divin et délicieux *allegro!* » disait la duchesse... « Un art qui peut peindre en deux phrases!... » Pour M. Lenôtre, il a ce rare privilège des gens très laborieux, qui content, avec art, des choses amusantes : il se

(1) *La Chouannerie normande au temps de l'Empire*, TOURNEBUT, *1804-1809*, d'après des documents inédits, par G. LENÔTRE, avec une préface de Victorien Sardou, de l'Académie française. 1 vol. in-8°, Paris, Perrin, 1901.

loue lui-même, en les contant, et de la « formidable » besogne de son investigation et de son habileté à n'en rien laisser paraître que l'intérêt.

Cette façon de prendre l'histoire, comme au vol, par l'épisode, par le paysage, m'enchante. C'est la mise en scène du drame, qui donne la couleur, le mouvement, l'illusion de la vie. Si vous passez ensuite aux grands appartements et aux grandes scènes, vous y arrivez tout inspiré de l'air du temps. L'imagination est en branle et la résurrection s'opère. Ne dites point que c'est seulement l'à-côté de l'histoire; c'en est le train même, qui emportait les contemporains, d'où ils voyaient, en passant, les villes, les châteaux, les donjons, les collines, les plaines, et où il nous faut remettre si nous voulons retrouver quelques-unes de leurs impressions. Mais, pour que l'illusion soit complète, il ne faut pas seulement représenter les premiers plans; il faut le fond, la perspective, la lumière ambiante. Si le chroniqueur vivifie l'anecdote, c'est qu'il s'est fortement imprégné de l'ensemble. La grande histoire seule donne ce jour et ce recul. De tous les écrits — si variés et si vifs — de M. Lenôtre, *Tournebut* est celui où cette impression maîtresse se dégage le mieux, et c'est ce qui en fait la saveur particulière.

Les premiers romans historiques que j'ai lus :

Walter Scott et Dumas père, ne m'ont pas seulement diverti de merveilleuse façon, — ce dont je leur garderai une reconnaissance de toute ma vie — mais ils m'ont induit en curiosité ; ils ont éveillé en moi le goût, l'instinct de la chasse. Après avoir tourné et retourné le jouet enchanteur, j'ai voulu le démonter : j'ai cherché la machine du théâtre de fées. Trouver ce qu'il y a de réel dans *Quentin Durward,* dans *Redgauntlet,* dans *les Mousquetaires, les Compagnons de Jéhu, les Mohicans de Paris,* a été, je crois bien, ma première impulsion vers la critique et l'histoire. *Les Misérables,* un peu plus tard, m'ont révélé Paris et engagé, à la suite de Jean Valjean, dans un voyage qui ne finira qu'avec mes jambes. M. Lenôtre est le compagnon par excellence de ces expéditions où Sardou est le maître guide. Mais, avec son *Tournebut,* il retourne le jeu. Ce n'est pas, cette fois, le roman qui nous mène à l'histoire, c'est l'histoire qui nous ramène au roman.

L'Envers de l'histoire contemporaine occupe une place à part dans Balzac. Si ce n'est ni *le Colonel Chabert,* ni *le Ménage de garçon,* ni *Une Ténébreuse Affaire ;* c'est, avec un génie de l'étoffe de Balzac, quelque chose de plus peut-être qu'un chef-d'œuvre accompli, c'est l'ébauche d'une œuvre étrangement puissante et que l'on peut se figurer

superbe. L'auteur n'a point risqué de l'alourdir en essayant de l'achever.

J'en avais, naturellement, cherché l'origine et le fond réel, dès la première lecture. Le pays où se passe l'événement, des contemporains que j'ai connus dans ma jeunesse et qui en avaient gardé le souvenir, tout m'y attirait. Mais ni les études érudites et fouillées de mon vieil ami M. de la Sicotière — que Sardou pardonne à sa mémoire, en l'honneur de tant de découvertes précieuses et de divulgations rares, son péché contre la tour de Tournebut! — ni, dis-je, les études de M. de la Sicotière dans ses appendices à l'histoire de Frotté, ni le travail, fort sérieux et habile, mais tout politique, ainsi que le voulait l'auteur, de M. Ernest Daudet, dans *la Police et les Chouans,* ni M. Edmond Biré dans son *Balzac royaliste* ne m'avaient entièrement satisfait. Je voyais bien le fait, le théâtre, le complot, mais les personnages m'échappaient. Je ne découvrais pas la passion qui avait dû tout mener, ni le fond humain de ce drame dont Balzac avait recueilli la tradition, mais qu'il avait refondus et transformés en son mystérieux laboratoire. M. Lenôtre m'a fait entrevoir le maître à ses fourneaux, au milieu de ses cornues, soufflant, chauffant, tout au grand œuvre de la transmutation suprême qui fait de l'or avec le plomb et du diamant avec la houille.

La première impression déconcerte : il semble que le monde se renverse. Le terrible réaliste de *la Cousine Bette* est en reste, et de beaucoup, avec la réalité. L'alambic a tout sublimé, dans ce drame, s'il en a conservé le fond et l'action. Ducray-Duminil, avec ses fictions invraisemblablement puériles, ses souterrains, ses séquestrés, ses oubliettes et ses trappes, est plus près du fait brutal que n'a voulu l'être, cette fois, le créateur de Vautrin (1). Nous avions déjà vu, avec *Une Ténébreuse Affaire,* comment il savait mêler l'héroïsme et la vertu, Mlle de Cinq-Cygne et Michu, avec l'étude la plus poussée et la plus merveilleusement clairvoyante d'une affaire de haute police. Il en a été de même avec l'affaire d'Aché. C'est que la réalité qu'il s'identifiait n'était que l'aliment de son génie, la matière à animer l'élément, à créer des êtres et à refaire un monde. Un épisode, une anecdote étaient pour lui l'étincelle qui fait la combinaison ; ainsi, des légendes du Nord, des conteurs italiens, des débris de la chronique romaine, un Shakespeare tirait Hamlet, Roméo, Jules César.

Balzac avait séjourné en Basse-Normandie, au pays des chouans et des chauffeurs ; il avait recueilli

(1) Voir, sur Ducray-Duminil, la très curieuse étude de M. Lebreton : *le Roman français au dix-neuvième siècle*. Paris, Lecène, 1898.

les récits romanesques de la duchesse d'Abrantès et reçu de mon amie, Mme D..., — dont le rôle, en sa vie, a été si vigoureusement détaché par M. Gabriel Hanotaux — mainte confidence directe sur les gens et sur les choses. Il avait poussé plus loin, rassemblé, dépouillé plusieurs pièces du dossier de l'affaire de 1807. De ces éléments, il a entendu composer non un drame historique, mais une étude morale, de l'humanité la plus haute. Un désœuvré, un naufragé de la vie moderne, Godefroid, qui a tenté de la politique et en est sorti rompu, de l'amour et en est sorti meurtri, qui ne reconnaît à la vie qu'un but : *faire fortune,* et s'en juge incapable, « recherche dans la retraite la seule vie qui convienne à un être dont les facultés étaient incomplètes, sans force à opposer au rude mouvement de la vie politique, fatigué de ses avortements, sans amis, parce que l'amitié veut des défauts saillants... » Il est en quête d'un logis très modeste, et il lit cette annonce dans les *Petites Affiches* : « *Petit logement de soixante-dix francs par mois. On veut un locataire tranquille; il trouverait la table en cas de convenance mutuelle... S'adresser rue Chanoinesse...* » Il y va et tombe dans une petite thébaïde de saints qui semble ressuscitée de Port-Royal; une vieille dame et quatre vieillards, ses amis, ses commensaux, ses associés

en bonnes œuvres. Ils ont la paix, la notion et l'emploi de la vie ; ils ont ce que Godefroid souhaite, sans le posséder : « Quand les choses de la vie ne nous ont pas donné le bonheur que nous en attendions, il faut chercher le bonheur dans la vie supérieure, et voici la clef d'un nouveau monde. »

C'est *l'Imitation ;* mais le livre est encore fermé à Godefroid. Il lui faut apprendre à le lire. La vie de ses hôtes le lui enseigne. Comment sont-ils venus à ce monastère sans clôtures, comment sont-ils entrés dans « le chemin royal de la Sainte-Croix » ? Les épreuves, des injustices subies et des injustices commises. Ils en font à Godefroid la confidence. C'est l'antipode de la pension Vauquer, où s'est réfugié ce Rastignac pénitent. Balzac prend les confessions de ses saints dans l'histoire du temps, politique, sociale, passionnelle ; il groupe les épisodes, il les lie l'un à l'autre, à sa manière de créateur de mondes. L'histoire de Mme de la Chanterie en est le principal, et c'est, tout idéalisée, l'histoire de *Tournebut*. Vous voyez par où l'idéal s'y introduit ; voyons avec M. Lenôtre par quels souterrains Balzac a dû le faire passer.

Mme de la Chanterie est une sainte, et il faut à la donnée de Balzac qu'elle ait touché toutes les extrémités de la souffrance humaine. Il faut que sa fille soit une victime. D'où la transfiguration

des deux femmes. — « Qu'était en réalité cette Mme de... sanctifiée par Balzac? — Une fanatique et une intrigante. — Et sa fille? — Une héroïne et une détraquée. — Et l'amant? — Un vaillant ou un aventurier... (1). » Comparons donc; le rapprochement est intéressant, et peut-être y saisirons-nous, au passage, quelque chose du procédé de Balzac. D'abord les premiers rôles : la mère, la fille, le mari et l'amant.

Mme de Combray, l'authentique héroïne de *Tournebut,* était riche, mariée à un homme riche et indolent qui lui abandonnait la direction du ménage et de la fortune. C'était, dit une note de son gendre, « une femme d'un caractère altier et impérieux; son âme était forte et pleine d'énergie, son ambition était démesurée... » Cette Mme de Combray, dans Balzac, devient Mme de la Chanterie et se transfigure. Elle est prédestinée, par ses vertus mêmes, aux désastres qui la doivent accabler : « Une piété solide, un bon sens inaltérable, une droiture inflexible, et l'une de ces âmes qui ne doivent jamais se détacher d'une affection, fût-elle ordonnée. » Elle tombe en proie à un libertin, qui l'épouse par intrigue, la ruine et la trahit : la Révolution fait de lui « la terreur de la Norman-

(1) Préface de M. Victorien Sardou.

die ». Ce scélérat n'a de commun avec le bonhomme de Combray que sa mort, qui arrive à temps pour laisser sa femme veuve au milieu des orages.

Mme de Combray reste avec quatre enfants; mais il y en a trois qui ne comptent point dans l'*affaire*. Balzac ne laisse à Mme de la Chanterie qu'une fille, singulièrement ressemblante, d'ailleurs, à Caroline de Combray. « Caroline était de très petite taille, grande comme un chien, disait-on, mais charmante; son teint était d'une pureté parfaite, ses cheveux noirs d'une abondance et d'une longueur peu ordinaires. » Aimante, sensible, romanesque, vive et franche, mélange piquant, en sa menue personne, d'énergie et de douceur. Ainsi la représente M. Lenôtre. « A dix-huit ans, raconte Balzac, Mlle de la Chanterie — Henriette — était une jeune fille d'une complexion entièrement délicate, brune, à couleurs éclatantes, svelte et de la plus jolie figure... Une sorte de mignardise dans la physionomie trompait sur son véritable caractère, et sur sa mâle décision. Elle avait de petites mains, de petits pieds, quelque chose de mince, de frêle dans toute sa personne. » Toutes deux, — ou plutôt toutes quatre — celles de la réalité comme celles du roman, enragées contre la Révolution, fanatiques des Bourbons et subissant Bonaparte comme un fléau de Dieu infligé à la France, en châtiment

de ses crimes. Cette humeur conduit la mère et la fille à se jeter dans les complots, chacune selon son âge et son tempérament : la mère par passion politique et la fille par amour. Mais pour l'une et pour l'autre, ainsi qu'il en a été de tout temps pour toutes les femmes qui ont conspiré contre quelque gouvernement que ce fût, le complot, c'est l'homme. Dans l'histoire, l'homme est un conspirateur de race, d'Aché, qui fait grande figure dans la coulisse et dessine, en s'agitant, de grandes ombres sur le décor. Il remue toute la machine dans le récit de M. Lenôtre; le mystère dont il s'environne ajoute encore à son prestige. Il semble qu'il y ait là un héros mûr pour le roman. Balzac n'avait qu'à le cueillir. Mais si Mme de Combray fut une digne complice de d'Aché, il fallut que Mme de la Chanterie parût la victime de ses alliés politiques; aussi le chouan Boislaurier, dit des Lorières, qui tient lieu de d'Aché, dans le roman, ne fait que le traverser.

C'est par lui, ou à son propos, que se fait, dans les deux récits, le mariage de la fille. Acquet de Férolles se présente à Tournebut comme l'agent des princes, avec une lettre d'un prêtre réfractaire; il se donne pour un paladin : c'en est un de grand chemin, détrousseur de diligences et découvreur de trésors cachés, par les procédés du chauf-

fage. Mme de Combray est riche; ses fils ont émigré; il s'insinue près de la fille, la séduit, force la mère à consentir au mariage et, le mariage fait, commence à rouer de coups sa femme pour en avoir de l'argent. C'est un grossier coquin. Balzac, au contraire, — on verra pourquoi et quelles grandes vues il avait sur lui — en fait, sinon un héros, au moins un personnage, un traître de qualité. Bernard-Polydore Bryond des Tours-Minières est un Tartufe de l'émigration. L'édification, la « coqueluche » de toute la gentilhommerie d'Alençon, — qui nous est connue par le *Cabinet des antiques* — il a extorqué de l'argent à ces crédules royalistes; mais, tout dévoués qu'ils sont à la bonne cause, ils n'ont point perdu tout sentiment de leurs créances, et, pour s'en faire payer, ils facilitent le beau mariage. Le Tartufe, dans ce Bryond des Tours-Minières, est doublé d'un Valmont. S'il ne bat pas sa femme, comme Acquet de Férolles, il la débauche, avec délectation. C'est une note du temps, et Balzac n'a garde de l'omettre, pour en relever son personnage. « Pendant les premiers mois que les nouveaux mariés passèrent ensemble, il eut une espèce d'action sur sa femme, il essaya de la corrompre par ses doctrines, si tant est que l'athéisme soit une doctrine. »

Il la prépare ainsi à recevoir de ses mains un

amant, qui l'exploitera, peut-être pour son compte, puis il disparaît tout à coup et retourne à Paris où il plonge, absorbé par une mystérieuse besogne. L'amant, dit Balzac, aussi franc et vaillant que Bryond était hypocrite et lâche, — « cet hôte dont le caractère, la vie aventureuse devaient influencer une jeune fille — fut entre les mains du mari comme un instrument, et il s'en servit pour appuyer ses infâmes théories. » C'est le chevalier Rifoël du Visard, dont le caractère romanesque, la réputation, les exploits et la belle mine expliquent trop bien « l'abîme » où tomba Henriette de la Chanterie.

Le séducteur de Caroline de Combray — femme Acquet — ne manque point de romanesque en ses discours, non plus que d'imagination dans ses complots. « Né généreux et amoureux de la gloire », dit-il de lui-même, lettré suffisamment pour se croire de l'éloquence, il pratiquait, non sans effet, l'apostrophe et les lamentations. « Rien ne peut remplir le vide de mon cœur. J'ai vécu... Oh! bien trop! O moment de l'anéantissement ou de l'éternité, que vous me semblerez doux! »

C'en était plus qu'il ne fallait pour étourdir Caroline, trop « sensible » pour se plaire longtemps à être battue. Ce Saint-Preux de la chouannerie possédait aussi d'autres séductions, aux-

quelles la mignonne personne ne paraît pas avoir été inaccessible. Le chevalier nous fait toute la figure d'un « homme à femmes », ce qui permet de soupçonner comment — malgré sa figure épaisse, commune, son front bas et son cou épais — il sut lui plaire et se l'attacha jusqu'à la porter, par amour, aux derniers sacrifices que les « amoureuses » du dernier étage ont coutume de faire à leurs amants.

Les personnages ainsi posés, je ne poursuivrai point le parallèle entre l' « affaire » comme la reproduit M. Lenôtre, et comme la réinvente Balzac. Tout y est transposé, transmué jusqu'aux plus petits détails, jusqu'aux noms des comparses que Balzac s'est donné la peine de refaire pour leur donner plus de vraisemblance, plus de caractère et aussi pour leur faire prendre rang dans les vitrines de son muséum.

Cette liste des accusés, dans le roman, est un chef-d'œuvre, et, si j'osais prendre au maître une de ses formules favorites, je dirais que tout le génie de *la Comédie humaine* se décèle en ce passage. Comparez cette liste à celle que donne M. Lenôtre, il vous paraîtra impossible de décider quelle est l'authentique, tant la couleur est bien imitée. Mais la liste authentique n'est qu'une liste de noms insignifiants ; quelle saveur, au contraire, quelle force de suggestion dans celle de Balzac, et, même en

cette geôle de province, que de jours entr'ouverts sur l'histoire du temps : « Jean Cibot, dit Pille-Miche, l'un des plus hardis brigands du corps formé par Montauran, en l'an VII, l'un des auteurs de l'attaque et de la mort du courrier de Mortagne. » Que vous dit un Flierlé, un Harel, un Grand-Charles même? des syllabes groupées un jour, par hasard, et à jamais dispersées. Ici, les noms évoquent des êtres ; c'est tout un monde qui vous environne, vous pénètre, vous transporte dans le passé; c'est l'aventure des *Chouans*, ce sont les *Scènes de la vie de province, Marie-Anne Cabot, dit la Jeunesse, ancien piqueur du sieur Carol d'Alençon*. Les Carol, ce sont les d'Esgrignon, ramenés à leur nom patronymique, à la Capet.

Balzac a poussé la conscience de son art jusqu'à récrire l'acte d'accusation, féroce et emphatique, qu'il attribue à ce Bourlac qui fournira un autre épisode de son récit. Un rapprochement de quelques lignes montre le procédé sur le vif. Voici comment s'exprime Chapais-Marivaux — Balzac a eu de la vertu à ne point s'approprier ce nom digne de son répertoire — ceci est extrait du réquisitoire authentique devant la cour d'assises de Rouen :

Cet attentat qui se rallie à des souvenirs odieux, quoique heureusement éteints, offre dans ses vues et dans ses mesures le produit des conceptions de la scélératesse en délire. Pour

nœud (*sic*) qui rassemble ces atroces catégories, on découvre avec horreur, malgré son impuissance, les vestiges de l'esprit de désordre, aiguisant les poignards du brigandage.

En copiant, Balzac aurait paru forcer la note. Voici comment s'exprime Bourlac devant la feinte cour d'assises d'Alençon :

Cet attentat qui rappelle les déplorables souvenirs d'une guerre civile si heureusement éteinte, a reproduit les conceptions d'une scélératesse que la flagrance des passions ne justifiait plus... Ainsi que les éléments du crime, ses artisans sont à découvert. On voit le monstrueux assemblage des délires d'une faction avec les amorces de la rapine, l'assassinat conseillé par l'esprit de parti, sous l'égide duquel on essaye de justifier à soi-même les plus ignobles excès.

Que c'est plus drôle et, du même coup, plus vrai ! Que c'est bien Empire ! L'entre-deux de Fouquier-Tinville et Marchangy ! Chapais-Marivaux est un vulgaire gâcheur de mots, Bourlac a passé par l'officine des *Contes drolatiques*.

J'ai dit que la réalité passait en horreur le roman. La fin de Mme de la Chanterie est poignante, mais de haute édification. La fille périt en chrétienne repentante, la mère vit pour expier le péché de son enfant et laver la souillure de son sang. Dans la réalité, Mme Acquet tombe dans la boue et meurt en détraquée falote qu'elle était.

Balzac a-t-il connu le policier Licquet, a qui M. Lenôtre consacre un chapitre, l'un des plus

singuliers et des plus neufs de son ouvrage? S'il l'a rencontré, Balzac s'en est détourné aussitôt. Il avait son plan sur le policier de l'*affaire* et c'est un des endroits par où l'*Envers de l'histoire contemporaine* se rattache à la *Comédie humaine*. Acquet de Férolles a-t-il réellement livré sa femme, la police le tient-elle? On n'en sait trop rien, et ce qu'il ne *sait* pas, ce qu'il n'a pas *lu*, M. Lenôtre n'est point homme à le dire. Cette infamie du mari n'est, dans sont récit, qu'un épisode. Dans le roman, c'est un événement. Bryond, le mari, réunit en lui le d'Acquet et le Licquet de la réalité. Il apparaît, vers la fin, sur le devant de la scène. On lit dans un *Précis pour Mme Henriette Bryond des Tours-Minières, née Lechantre de la Chanterie,* par Bordin, avoué près le tribunal de la Seine, celui qui avait défendu, peu de temps auparavant, Michu et les Cinq-Cygne :

La chancellerie de S. M. I. et R. sait à quoi s'en tenir aujourd'hui sur le personnage mystérieux nommé *Le Marchand*, dont la présence dans le département de l'Orne n'a pas été niée par le ministère public pendant le cours des débats, mais que l'accusation n'a pas jugé convenable de faire comparaître et que la défense n'avait ni la faculté d'amener ni le pouvoir de trouver. Ce personnage est, comme le parquet, la police de Paris et la chancellerie de S. M. I. et R. le savent, le sieur Bernard-Polydore Bryond des Tours-Minières, correspondant, depuis 1794, du comte de Lille, connu à l'étranger comme baron des Tours-Minières et dans les fastes de la police parisienne sous le nom de Contenson.

C'est ce Contenson, en effet, l'un des fameux policiers de la *Comédie humaine,* avec Peyrade et son élève Corentin, destinés à pâlir tous les trois devant le satanique trésorier du bagne, Jacques Colin ; c'est ce Contenson que Nucingen chargera, quelques années après, de retrouver Esther ; Contenson qui eût donné des leçons à Frédérick Lemaître ; affidé de Fouché, peut-être de Talleyrand ou tout au moins de Montrond ; « un des plus curieux produits de l'écume qui surnage aux bouillonnements de la cuvée parisienne ; » « attitude diogénique ; » un crâne semblable à celui de Voltaire : misérable et redoutable. « A son aspect, vous eussiez deviné que le Figaro de Beaumarchais, le Mascarille de Molière, les Frontin de Marivaux et les Lafleur de Dancourt, ces grandes expressions de l'audace dans la friponnerie de la ruse aux abois, du stratagème renaissant de ses ficelles coupées, sont quelque chose de médiocre en comparaison de ce colosse d'esprit et de misère. » Et voilà pourquoi, dans le roman, Mme Bryond avant d'être livrée par son mari au bourreau, devait être corrompue et ruinée par son mari, et comment le baron des Tours-Minières, au lieu de déclamer comme Saint-Preux et Le Chevallier, devait raffiner à la Valmont.

On voit ce que Balzac prit et ce qu'il laissa dans

l'*affaire* du courrier d'Alençon. Mais ce qu'il laissa, il sut le retrouver quand il en eut besoin. Avec lui, rien n'était perdu. Ainsi, dans *Tournebut,* Mme de Combray, enfermée au Bicêtre de Rouen, adresse à l'empereur une supplique en commutation de peine de Mme Acquet, condamnée à mort. La pièce avait été rédigée par le célèbre Chauveau-Lagarde, son défenseur aux assises. La sœur de la condamnée, Mme d'Houël, et un vieil ami, Ducolombier, mènent jusqu'au fond de l'Allemagne les deux petites Acquet. Les suppliantes se trouvent devant la grille de Schœnbrünn, deux semaines après Wagram. Napoléon arrive ; elles se jettent à genoux, il les relève : « Sire, rendez-nous notre mère ! » L'empereur interroge Ducolombier, puis, se détournant : « Je ne peux pas, » dit-il sèchement. L'auteur des *Mémoires de Rovigo* rapporte que des larmes parurent dans les yeux de l'empereur. On peut croire que cette scène, qu'il n'a point reproduite dans Mme de la Chanterie, a inspiré à Balzac l'admirable épisode du soir d'Iéna, quand Mlle de Saint-Cygne demande à Napoléon la grâce de Michu et de ses cousins.

Mme de la Chanterie et Mme de Combray finissent comme elles ont vécu. Mme de la Chanterie, graciée, réhabilitée par Louis XVIII, ne réclame de ce roi que la faveur facile de vieillir dans l'oubli,

en priant pour sa fille. Tous les complices de l'affaire sont comblés ou, à leur défaut, leurs descendants : Boislaurier, qui survit, est lieutenant général; si Rifoël est mort, son frère, du moins devient pair de France. Mme de Combray — l'authentique — rentra triomphalement en son Tournebut, fut admise à faire sa cour à Louis XVIII, avec mention au *Moniteur,* se montra aux fêtes de la préfecture de Rouen avec des lis dans les cheveux, y reçut les hommages de tous les gens bien pensants, mourut en 1823, âgée de quatre-vingt-un ans, et obtint sur sa tombe une belle épitaphe en latin. C'est de là que M. Lenôtre l'a tirée pour la rendre à la curiosité, sinon à la sympathie de nos contemporains.

NORMANDS ET CANADIENS

Une petite église de pierre, construite à la fin du quatorzième siècle, tout près des remparts, sur le bord de la vieille ville hérissée de toits à pignons. Alentour rampent des ruelles tortueuses, des étages surplombent, des combles se penchent, des lucarnes s'ouvrent dans l'ombre, des portes bâtardes, des escaliers en colimaçon, avec des cordes de navire qui servent de rampe, glissantes sous les doigts, contre le mur luisant de salpêtre. Désaffectée, l'an II, en l'honneur de la liberté, elle fut consacrée, successivement, au commerce, sous forme de magasin, d'ailleurs parfaitement vide, puis à la *Raison,* sous forme de théâtre, enfin au fisc, sous forme d'entrepôt.

C'est de cette servitude, très pénitentiaire, que la tira, il y aura bientôt dix ans, une société fondée pour la conservation des traditions locales, légendes, chroniques, costumes, objets d'art, meu-

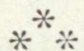
bles, métiers, bref, de toutes les choses évocatrices de l'ancien temps et des gens d'autrefois. Nettoyée, munie d'un porche et de portes menuisées dans son style, ornée d'un clocheton, rhabillée, empanachée, comme un grognard prisonnier qui, la paix faite, revient au régiment, elle est maintenant un musée de portraits, de dessins, de statuettes, de bibelots énormes, coulevrines de neuf pieds, ancres incrustées de coquillages, boulets de granit, engins des bombardes de Sisyphe, saints de bois peinturlurés, sirènes dédorées qui dressaient leurs gorges vigoureuses à la proue des navires, peintures naïves, minutieuses et raides des combats soutenus par les corsaires ou bâtiments de l'État, que commandaient les marins du pays.

Avec la seule liste des noms de ces bateaux, baptême chrétien ou baptême civil, selon les temps, on composerait une litanie étrange où, par le choix des patrons, se trahirait, en contre-coups inattendus, l'influence de la littérature sur l'imagination des gens de mer : l'*Aimable Flore,* contemporaine des bosquets de Versailles ; l'*Arétuse* sa compagne ; le *Symbole de la paix,* en plein règne de Louis XIV, déjà ! il armait sûrement pour la Hollande avec lettres de change sur la Haye, où se tinrent, comme on sait, nombre de congrès de désarmement... à la charge des vaincus ; le *Sensible,*

dont Jean-Jacques aurait pu être le parrain ; le *Naturaliste,* auquel s'intéressait Bernardin de Saint-Pierre ; la *Nouvelle Angélique,* qui naviguait de conserve avec le *Roy-des-Cœurs,* à l'époque où Mme du Barry aimait « le Bien-Aimé » ; toute la série des guerriers et des guerrières, la *Sorcière,* la *Serpente,* qui virent le temps où Quinault mettait en opéra les Armides que M. de la Reynie mettait en prison ; l'*Amphion,* qui porta la liberté aux Amériques ; la *Fraternité,* qui prit la mer en même temps que la guillotine prenait l'État, la *Montagne,* en l'an II ; l'*Alexandre,* en l'an XII ; le *Scévola,* en l'an VI, son chronomètre retardait; l'*Hippocrate,* corsaire de quatorze canons et soixante-dix hommes.

C'est tout près de cette église Saint-Etienne de Honfleur que s'embarqua, en 1608, Champlain, lorsqu'il partit pour le voyage au cours duquel il fonda Québec. Quand on voit sortir du Havre la carapace monstrueuse des transatlantiques et que l'on songe aux peuplades qu'ils emportent, on ne peut, sans effort d'imagination et sans quelques frissons secrets, se représenter ces départs d'autrefois, coques lourdes et compliquées de châteaux d'avant et de châteaux d'arrière, encombrées de canons, de munitions, d'ouvriers, de soldats et de jeunes filles même qui, sous la conduite de per-

sonnes graves et prudentes — telle Mme Bourdon, veuve d'un procureur général — s'en allaient au Canada pour y chercher un mari et y fonder une famille.



Il y en avait de qualité, filles de gentilshommes très pauvres, orphelines le plus souvent, pour les officiers qui consentaient bien à devenir colons, mais non à déroger; il y en avait d'extraction populaire pour le peuple des soldats. On ne leur demandait que l'honneur et l'endurance, la bonne renommée et la bonne santé. Celles de Paris semblaient trop peu résistantes à la fatigue du ménage et à la culture de la terre. Colbert, qui s'occupait de tout, s'occupa de pourvoir la colonie de « jeunes villageoises vigoureuses ».

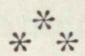
« Comme il s'en pouvait trouver dans les provinces aux environs de Rouen, écrivit-il à l'archevêque, j'ai cru que vous trouveriez bon que je vous suppliasse d'employer l'autorité et le crédit que vous avez sur les curés de trente ou quarante de ces paroisses, pour voir s'ils pourraient trouver en chacune une ou deux filles disposées à passer volontairement au Canada pour être mariées. » Il en vint

de toute la province, vaillantes, saines, ménagères prolifiques et sensées, — race admirable de femmes, de « maîtresses-femmes », c'est le mot de chez nous — entreprenantes comme les hommes qu'elles épousèrent, qui mettraient toute l'imagination de leur vie dans l'aventure de leur voyage et toute leur littérature dans le « livre de raison » de leur famille.

Ces alluvions de sang français, jeune et vaillant, expliquent le développement extraordinaire de notre race au Canada, la fidélité de cette race à la langue, à la religion, aux traditions de ses provinces d'origine. Ces femmes y ont porté ce qu'il y a de plus solide en France; le foyer, dont la flamme ne s'éteint pas. On ne fait point, sur cet article, aux Françaises la part qui leur revient.

Sans elles, sans leur maternité matérielle et morale, on ne saurait pourtant comprendre ni comment le Canada, qui comptait, à la fin du dix-huitième siècle, 65,000 Français, en compte aujourd'hui plus de deux millions, ni comment cette « France nouvelle » du grand siècle ressuscite pour nous, avec son parler, sa vigueur, ses vertus, la « France ancienne »; ni comment elle est, hors de nous, notre passé vivant, le témoin d'un avenir que nous portions en nous; ni comment cet avenir a justifié la parole de Louis XIV : « Cette partie de

la monarchie française deviendra quelque chose de grand. »



Faire grand : les Français de ce temps-là y pensaient autant que Français de France. Leurs desseins développaient la simplicité de plan, la majesté de lignes de nos architectures classiques. L'intendant du roi, Talon, que l'on a si justement qualifié de Colbert colonial, écrivait, en 1665 : « Le Canada est d'une très vaste étendue... Du côté du Nord, je n'en connais pas les bornes... » Et, en 1670 : « Ce pays est disposé de telle sorte que, par le fleuve, on peut remonter partout, à la faveur des lacs qui portent à la source vers l'ouest, et des rivières qui dégorgent dans lui par ses côtés, ouvrant le chemin au nord et au sud. C'est par ce même fleuve qu'on peut espérer de trouver quelque jour l'ouverture du Mexique. »

De l'Acadie à la Louisiane, de l'embouchure du Saint-Laurent à celle du Mississipi, de Québec à la Nouvelle-Orléans, c'était tout l'arrière-pays de l'Amérique du Nord francisé, les colonies anglaises, très humbles alors, prises à revers et investies. Ce projet égale, s'il ne les dépasse, les conceptions les plus grandioses des partageants de l'Afrique au

dix-neuvième siècle. Chateaubriand, qui eut l'intuition de toutes les destinées de la France, se sentit l'âme comme obsédée de celle-là, dans ce voyage où, faute du passage par le nord, il ouvrit à la France une littérature nouvelle, et d'où il rapporta *les Natchez, Atala, René* et un chapitre incomparable des *Mémoires*.

Il nous a révélé la poésie de cette France inconnue et toute pleine de prodiges; plus tard, aux Canadiens eux-mêmes, il a révélé l'art de voir et l'art de décrire les beautés de leur pays. Après lui, après Victor Hugo, dont le génie a porté sa moisson magnifique en toute terre française, les poètes canadiens ont célébré, tantôt

Les grands bois ténébreux tout pleins d'oiseaux chanteurs,

tantôt

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage.



Ainsi au pays français du Canada, comme aux pays slaves en Europe, dans le même temps et par le même ouvrage de l'âme ancestrale, s'est accompli ce grand mystère de la survie d'un peuple.

La chanson murmurée au berceau des enfants, la religion identifiée à la patrie, la tradition fami-

liale assimilée à l'histoire du pays, des contes appris des grand'mères du village natal, des chroniques parlées de l'émigration, puis des chroniques écrites, des romans, des poèmes, c'est partout la marche naturelle de cette grande réparation des peuples blessés qui ne veulent pas mourir. Comme en exil dans leur propre pays, dispersés mais non déracinés, les Canadiens se sont raconté, de l'aïeul au petit-fils, l'épopée des humbles et des abandonnés, la lutte pour la vie, la lutte pour l'honneur de la naissance et de la langue nationale, et ils se sont ainsi tenus en veille pour le jour où, rendus à eux-mêmes, ils sont devenus ce que le roi de France attendait d'eux, « quelque chose de grand » parmi les nations du monde.

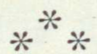
« Ils reviendront, » disaient, en parlant des Français, les compagnons de Montcalm. Quand des Français sont revenus, non plus, hélas! en frères d'armes, mais en parents, en hôtes et en amis, on s'est reconnu, dès les premiers mots :

On est tous des Français, nous aussi, que je pense.
— C'est vrai. Mais moi, je suis un Français de la France.
— De la France? Eh bien, nous, de quel pays est-on?

Leur progrès vers le nord, leur conquête du pays des lacs et des forêts, leur marche vers le pôle, ce sont autant de chants nouveaux à l'immortel *Geste de Dieu par les Français*. Nous saluons dans leur

jeune littérature un rejet, une repousse, une province de la nôtre.

Elle a son caractère, son accent, comme, chez nous, les écoles de poésie, selon la région où le poète a reçu l'initiation de la vie, de la terre et de la lumière de France; mais ce sont les impulsions d'âmes sœurs, exprimées dans la langue maternelle. Notre Académie, vers laquelle ils se tournent volontiers, leur est hospitalière, non sans prédilection : *alma parens.* Il n'est guère d'année où quelque ouvrage venu de Québec ne figure à notre tableau d'honneur. Cette année même (1), un livre de M. Chapais, consacré à ce Jean Talon, dont je citais les rapports prophétiques; et, en même temps, une étude d'ensemble sur la littérature canadienne, composée par un Français, M. Ab-der-Halden.



A leurs poètes : Crémarrie, Fréchette, Chapman, Beauchemin, nous avons envoyé, avec l'épopée,

Ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes.

Nous recevons d'eux l'écho du chant de dé

(1) 1905.

tresse, le *De profundis* que, dans les années d'abandon, ils élevaient vers la patrie absente. Comme, au pays de Cornouailles, on entend, les jours de tempête, sonner les cloches de la ville d'Is, nous entendons, quand la mer monte et que le vent vient du large, la *Chanson de la cloche de Louisbourg* :

C'est une précieuse relique,
On peut la baiser à genoux ;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Voilà de quoi nous devisions, ce quinzième du mois d'août, en recevant, à Saint-Étienne, M. Adélard Turgeon, ministre de la province de Québec, Normand d'origine — sa famille vient de Mortagne. Nous faisions hommage, en sa personne, à nos communs ancêtres, de verrières commémoratives de l'embarquement de Champlain. Le soleil, qui s'immerge en la splendeur du soir, dardait ses rayons couchants sur ces images illuminées, et ces images semblaient sortir des fenêtres de l'église comme de grands yeux qui les auraient recueillies, il y a trois cents ans.

LORRAIN ET NORMAND

Je pourrais dire aussi bien : Champenois et Breton, Dauphinois et Picard, Parisien et Lyonnais, Armagnac et Bourguignon, et discourir, à propos de chaque province et de chaque race, de cette force vitale de la France, qui fait que nous aimons tous, à notre façon, notre petite patrie, mais que nous n'avons qu'une façon d'aimer la grande. Je prends la Lorraine, parce que c'est un livre de M. Maurice Barrès qui m'incite à écrire cette chronique, et, quant à la Normandie, je ne la prends pas : c'est elle qui m'a pris quand je vins au monde, qui m'a nourri et qui m'a porté.

Je l'avais lu autrefois, ce livre de *l'Homme libre,* insinuant et déconcertant ; ai-je besoin de dire avec quel goût je l'ai relu ? L'auteur y a-t-il ajouté quelques retouches, précisé quelques nuances, adouci quelques pointes trop aiguës ? L'a-t-il rendu plus compréhensif sans lui rien enlever de son

caractère personnel ? Suis-je devenu moi-même plus perméable et plus sensible à sa manière rompue, étincelante, qui ressemble à une escrime sobre, élégante et pleine de surprises ? Me suis-je fait à le suivre dans les galeries sinueuses, lambrissées de miroirs à facettes, où il se promène, y cherchant sa propre image qui passe et la figure fuyante et fragmentaire du monde ? Ce cristal froid au toucher vibre en notes intimes et profondes. J'ai lu autrefois un conte de *l'Eau qui chante;* le style de M. Maurice Barrès, avec sa transparence, ses reflets et ses frémissements de musique, me fait penser à cette eau-là.

Mais je n'apportais pas seulement à cette lecture une curiosité de goût ; j'y mettais, et davantage, une curiosité d'esprit. Comment et par quels chemins l'auteur de *l'Homme libre,* puisqu'il remontait à son point de départ, rejoignait-il l'auteur des *Déracinés ?* Que ce fût bien le même homme, il n'y avait qu'à considérer son profil et son allure : de l'énergie, sans doute, au lieu de la morbidesse des débuts ; de la volonté à la place de l'inquiétude ; c'est la maturité de l'homme, ce n'en est pas le changement. Ce qui rend si intéressante cette évolution d'un esprit si rare, c'est qu'elle me paraît celle de nombre de jeunes hommes de ce temps ; que la maîtrise de M. Barrès sur eux procède

d'analogies et sympathies secrètes; que, subtils et agités, à sa façon, très français d'instinct, de tempérament, de fibres, de sang, de tout leur être inconscient, malgré leur aspiration à une extrême indépendance intellectuelle, ils le rencontrent, subissent son ascendant et marchent avec lui.

Ils l'aiment parce qu'il leur montre à régler leur pas, qu'il éclaire la route déjà parcourue et reconnue par lui, qu'il les explique à eux-mêmes en s'expliquant à eux et leur montre qu'ils retournent tout simplement chez eux en partant du *Jardin de Bérénice,* où l'on s'évertue de sentir et d'analyser sans trêve, même dans les divertissements, car il y en a parfois, pour s'arrêter au pays natal, qui commande de vivre sans trop analyser.

Cette dialectique, encore qu'elle se dévide en fils très déliés, se noue cependant et forme trame.



L'homme libre de M. Barrès s'entend comme la terre libre, qui est la terre sans seigneur et sans mouvance. L'homme libre est le seul maître de soi-même dans ses émotions, dans son intelligence; il est l'affranchi, le révolutionnaire, j'oserais dire l'anarchiste de la féodalité intellectuelle, de cette hiérarchie, de ces suzerainetés, jurandes, maîtrises,

corporations de pédagogues, examinateurs, inspecteurs, inquisiteurs de toute provenance et de tout ordre qui prennent le jeune Français au moment où s'éveille en lui la conscience de sa vie et la perception du monde, et ne le quittent que quand elles l'ont conduit au terme prescrit de son existence subalterne, laquelle se déroule entre le numéro de la lingerie, au collège, et le numéro final, dans le cimetière, sur le carnet du gardien.

« *Un Homme libre,* pauvre petit livre ou ma jeunesse se vantait de son isolement. J'échappais à l'étouffement du collège, je me libérais l'âme, je prenais conscience de ma volonté. » Il prenait conscience aussi de son être intime, qui est celui d'un Français et non d'un étranger, qui est soi et non autre, qui ne saurait souffrir l'accaparement de sa terre natale et qui, de tous les pédants dont la vocation est d'énerver et d'estropier la pensée, haït surtout le pédant d'outre-monts, d'outre-fleuve ou d'outre-mer, celui du dehors, le *Horsin,* disent nos gens, qui n'a appris à parler notre langue que pour nous enseigner à l'oublier.

Cette conception de la liberté d'esprit ramène l'homme à l'âme nationale, comme la liberté de ses pas le conduit à la maison paternelle. L'homme libre de M. Barrès s'est cherché très loin; il ne s'est trouvé que là, dans sa Lorraine natale.

M. Barrès en a donné, dans *les Déracinés,* une vue large et approfondie; ici, ce ne sont que des visions, mais vivantes comme des croquis sur nature, précises et symboliques à la fois. Pays resserré sur soi-même, retiré en ses places fortes, parce que ses grandes plaines, ses cuvettes de terre labourée aux « formes solennelles » ne possèdent point de défenses naturelles; que l'étranger le guette de toutes parts. S'il veut subsister, il faut qu'il se défende, qu'il se close, qu'il se couvre.

« Le premier soin de celui qui veut vivre, c'est de s'entourer de hautes murailles; mais, dans son jardin fermé, il introduit ceux que guident des façons de sentir et des intérêts analogues aux siens. » — « Pays d'inquiétude, l'inquiétude continue d'être; attaqué, délogé de sa demeure pillée, exilé de son champ saccagé et de ses cimetières violés. Pays de bons soldats, forcés de ruser en même temps que de combattre, et qui s'est personnifié en donnant au monde ce chef-d'œuvre d'humanité française, Jeanne, « la bonne Lorraine ». — « Jeanne d'Arc, que d'autres peuples eussent voulu honorer en lui prêtant les charmes des grandes amoureuses, demeure dans la légende lorraine, celle qui protège et cela uniquement. Elle est la sœur du génie de René II; persévérante, simple, très bonne et un peu matoise. »

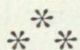
La grande école de vivre est de savoir comment, pourquoi les pères ont véçu. « J'entrevois au fond de moi des traits singuliers qui me viennent des vieux laboureurs. Dans mon patrimoine de mélancolie, il reste quelque parcelle des inquiétudes que mes ancêtres ont ressenties dans cet horizon. A suivre comment ils ont bâti leur pays, je retrouverai l'ordre suivant lequel furent posées mes propres assises. »



Dans le pays où je suis né, les vallées duvetées d'herbes douces s'inclinent vers la mer et débouchent, se jettent pour ainsi dire, dans des prairies d'herbes salines. Sur les plateaux boisés, aux détours des collines, les lointains s'ouvrent, horizons d'eau et de brume. L'homme se devrait trouver à l'aise en ses métairies tièdes, encloses de hautes futaies : les bêtes sont grasses et les plantes fécondes. Mais l'appel de la mer, du nuage, de l'inconnu, trouble le bien-être et la tranquillité de vivre. La même inquiétude ancestrale, la même curiosité de voir et d'éprouver, le même appétit de découvrir et de prendre, qui a fait remonter ces rivières à nos pères, les incite à les descendre.

Le flux les apporta, le reflux les emporte.

Il sont venus du Nord vers ces climats plus cléments; ils s'embarquent pour des climats plus doux, des terres plus voluptueuses; ils y portent leur conquête, leur commerce, leurs lois et leurs architectures, car ces corsaires sont des artistes. « Cette race, disait M. Barrès de la Lorraine, cette race à son éveil craint de se confesser; peu de pierres ici qui puissent nous conter les origines de nos âmes. » Normands de Normandie, d'Angleterre, de Sicile ou de Palestine, leurs églises sont autant de confessions de pierre. Chacun de nous, au tournant des promontoires, aux heures de crise et de doute, peut interroger l'âme des anciens, d'où confusément est émanée son âme; elle lui répond : « Tu es inquiet? lève l'ancre, ouvre la voile, la barre au vent, et cherche les étoiles fixes; elles ont guidé tes ancêtres : elles te feront retrouver ta route, même sur la plaine sans traces, la plaine fluide et incessamment balayée des eaux. »



M. Barrès représente, en une belle image, ce qu'il appelle la logique supérieure de l'arbre. Sainte-Beuve, qui fut un moment, sinon son maître, au moins un de ses directeurs d'exercices spirituels, avait dit déjà : « De même qu'un arbre

pousse inévitablement du côté d'où lui vient la lumière et développe ses branches dans ce sens, de même l'homme, qui a eu l'illusion de se croire libre, pousse et se porte du côté où il sait que sa faculté secrète peut trouver jour à se développer. » Si j'ai bien compris la culture du *moi,* l'art en consiste surtout à démêler d'où vient la lumière et par où l'homme trouvera le jour qu'il lui faut. C'est ce qui a conduit M. Barrès à chercher la source « des énergies profondes », à repousser de l'âme ce qui les contrarie, à écouter les voix qui appellent l'homme et le guident vers sa destinée : « Voix du sang, voix du terroir, » et ces voix l'ont conduit du *moi* individualiste au *moi* collectif, de la Lorraine à la France.

Écoutez ce langage qui se dépouille de l'ironie et du symbole, et prend sa gravité : « Quelque chose d'éternel gît en nous, dont nous n'avons que l'usufruit, et, cette jouissance, même nos morts nous la règlent... Notre raison, cette reine enchaînée, nous oblige à placer nos pas sur les pas de nos prédécesseurs. Dans cet excès d'humiliation, une magnifique douceur nous apaise, nous persuade d'accepter nos esclavages : c'est... que nous sommes le prolongement et la continuité de nos pères et mères. »

Je reviens, et je m'y arrête, à cette figure que

M. Maurice Barrès a faite sienne et qui, par lui, est entrée, avec toute son expression, dans la littérature. La vie de l'arbre est double ; il respire par ses feuilles, il se nourrit par ses racines ; tordu, rompu par le vent, effeuillé par l'hiver, entamé par l'usure du temps et les plaies de la vieillesse, il végète encore tant que ses racines absorbent et lui portent les sucs cachés de la terre où il a germé.

On ne le peut transplanter qu'en emportant avec lui la motte du sol d'où il est sorti. Sa vie souterraine et cachée est le principe de sa vie. Supprimez-la, arrachez l'arbre et les racines, il se dessèche, il pourrit et il meurt. Ainsi l'homme, avec l'inconscient de son existence et toutes les fibres secrètes qui l'accrochent à sa patrie ; ainsi les nations, avec l'inexprimé de leur vie, le grand secret de leur naissance et de leur destinée, qui se transmet en les chants dont les mères bercent les enfants et les murmures mystiques dont les enfants endorment du dernier sommeil ceux dont ils sont nés.

COMMENT J'AI LU

" LA RÉFORME SOCIALE "

J'ai encore présente à l'esprit l'impression très vive que me donna la première lecture du livre de Le Play. J'étais en vacances à Honfleur, à l'automne de 1864; j'achevais ma troisième année de droit, durant laquelle j'avais fait, en battant les buissons, plus d'histoire et de littérature que de jurisprudence et plus fréquenté la Bibliothèque impériale que l'école. Je vis un jour, à la vitrine du libraire, deux beaux volumes, tout neufs, avec ce titre : *la Réforme sociale*. Le nom de l'auteur ne me disait rien : j'étais peu informé. Sans doute, Le Play était d'origine normande, de l'autre rive, du pays de Caux ; il était né à la Rivière-Saint-Sauveur, tout près de Honfleur, mais je ne le savais pas ; le passage de sa famille n'avait guère laissé de traces parmi nous. C'est plus tard, beaucoup plus tard, que nous avons recherché ces traces et que nous nous sommes fait honneur de les relever.

Il y a des livres qui attirent, on ne sait pourquoi. Celui-là dégageait quelque chose de très particulier; il ne sortait de l'officine d'aucun des éditeurs consacrés aux études sociales et, ainsi qu'on commençait à dire, à la sociologie. Il n'avait pas l'aspect farouche, la couverture à nuance ingrate, le papier âpre, l'extérieur de boîte à chiffres et à raisonnements abstraits des ouvrages confessionnels. Il s'en dégageait je ne sais quoi de vivant, de personnel, de « sociable », ce qui pourtant est quelque chose (de rare, à la vérité) en matière de science sociale. Je le feuilletai, je parcourus, entre les pages non coupées, l'avertissement, la table, et l'attrait se précisa. La belle distribution typographique, — c'est une partie de l'art d'écrire que l'art de se faire imprimer — la belle ordonnance claire des divisions, chapitres et paragraphes, où se dessine aux yeux, du premier coup, l'architecture d'une œuvre, me frappa. Et encore plus les qualités de l'auteur : conseiller d'État, inspecteur général des mines, commissaire des Expositions universelles de Londres et de Paris; enfin le titre lu de plus près et en entier : *la Réforme sociale en France déduite de l'observation comparée des peuples européens*. Quoique ce livre fût d'un prix assez luxueux pour ma bourse d'étudiant, je l'achetai. En le coupant, je m'arrêtai sur ces lignes qui me prou-

vèrent que je ne m'étais pas trompé et que j'entrais dans un monde nouveau : « Le moment est venu pour la France de substituer aux luttes stériles, suscitées par les vices de l'ancien régime et par l'erreur des révolutions, une entente féconde, fondée sur l'observation méthodique des faits sociaux (1). »

Je n'avais pas encore rencontré, sauf peut-être en quelques phrases, mais trop denses et encombrées, d'Auguste Comte, autant d'idées génératrices en aussi peu de lignes lumineuses. *Vices de l'ancien régime, erreurs des révolutions :* c'était toute une philosophie de l'histoire. Imbu comme je l'étais alors de Guizot *(Civilisation)* et de Tocquevile *(Ancien Régime et Révolution),* cette philosophie m'était déjà familière, et ce m'était une surprise très engageante de la trouver sous la plume d'un homme d'une autre éducation, d'une autre couche sociale, un ingénieur, un homme de sciences physiques, un homme de la vie présente et de la vie active. Il se réclamait de Descartes, en son épigraphe ; ce n'était point, en soi, ce qui me persuadait le plus : quel que fût mon respect, assez commandé et indirect encore, pour le *Discours de la méthode*, je savais déjà que, de ce fameux dis-

(1) *La Réforme sociale,* avertissement de 1864.

cours, il était sorti autant de déraison sociale et d'aberrations métaphysiques, d'abstractions et d'utopies, que de données positives; que s'il menait à Comte, il avait aussi mené à Rousseau. Car il y a eu, pour la postérité et l'influence, deux Descartes; celui qui a dit : « Je pris résolution d'étudier aussi en moi-même... Je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle où j'avais tout le loisir de m'entretenir de mes pensées (1). » De celui-là est venu le poison et le fléau de la pensée moderne, l'intellectualisme pur : la première atteinte, la première sensation de détraquement qui s'en était suivie chez moi avaient suffi à m'en détourner à jamais, et à m'offusquer. L'autre Descartes, le vrai, le grand, le total, celui qui, rejetant « les raisonnements » que « fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet » (2), voulut chercher la science de l'humanité où elle se trouvait, parmi les hommes vivants, « dans le grand livre du monde, » et employa sa jeunesse « à voyager, à voir des cours, des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences », bref, à faire ce que nous appelons de

(1) *Discours de la méthode*. Première partie, dernière ligne. Deuxième partie, premières lignes.

(2) *Discours*. Première partie.

« l'observation sociale », — c'est de ce Descartes-là que Le Play s'inspirait.

Le Play, très rapidement, mit d'accord en moi diverses tendances qui me travaillaient et me portaient dans des directions opposées, ainsi que des chevaux mal attelés qu'on ne sait pas conduire. Elles se contrariaient, il les concilia; et le premier service qu'il me rendit fut de me faire comprendre, dans sa portée réelle et sa vérité moderne, le *Discours de la méthode,* que j'avais absorbé en collégien trop docile et repoussé en étudiant trop émancipé : comme on a trouvé le *Cid* très vieux, à seize ans, et qu'on le trouve très jeune quand on en a trente.

Une fois pris, je le fus tout à fait. Mon père, homme de grand sens et de grande expérience, qui avait fait sa carrière dans l'industrie et le commerce, très fin observateur des affaires, bien qu'infiniment trop modeste, méfiant de lui-même et embarrassé trop aisément par le bavardage et l'aplomb des raisonneurs, tempérait mon premier enthousiasme, notamment sur le chapitre de la liberté testamentaire : il n'en avait pas le goût, il n'y avait pas confiance; personne, ou à peu près, n'usant de celle que nous laissait le Code, il redoutait, pour la stabilité même des fortunes, l'héritier unique de préférence, à considérer ce que faisait

l'héritier unique de nature : la division du patrimoine en pouvait sauver au moins une partie. Ses arguments me faisaient réfléchir, et, dans la suite, je les ai jugés de plus en plus probants, à me pénétrer surtout de cette pensée, qui est, dans le fond, la pensée maîtresse de *la Réforme sociale*. — « Je commençais à entrevoir qu'au lieu de changer sans cesse nos lois écrites, comme nous le faisions si stérilement depuis 1789, il fallait décider les classes dirigeantes de la nation à modifier leurs idées et leurs mœurs (1). » Les bonnes lois déclarent et définissent, elles ne créent pas les idées, elles ne décrètent pas les mœurs; elles organisent; elles procèdent des besoins sociaux, non des spéculations et hypothèses des sociologues. J'ai retrouvé les observations de mon père dans le bel article que Sainte-Beuve consacra, en cette même année 1864, au livre de Le Play, et que je lus plus tard, après 1867, dans les *Nouveaux Lundis* (2).

Mais ce n'est point par des propositions personnelles de réformes que Le Play me frappa si fort et que j'ai gardé l'empreinte de son livre. C'est par la méthode, l'impulsion capitale, l'*observation* des faits sociaux, dans le présent et dans le passé. C'est le propre des idées fortes, simples et à longue

(1) *La Réforme sociale*. Introduction, chap. VII, § 2.
(2) Tome IX. Article sur Le Play.

portée, qu'elles prennent, à la durée, tant de place dans l'esprit qui les reçoit et en occupent si peu dans le livre qui les donne. Quelques pages de confidences dans la première partie, quelques lignes de préceptes dans la seconde, — encore celles-là contiennent-elles toute l'essence — voilà le *Discours de la méthode* qui a été une époque de la pensée humaine. Toute celle d'Auguste Comte se peut condenser en deux pages, qui résument toute la méthode positive. A relire *la Réforme sociale,* j'admire comment les vues qui m'y avaient tant frappé et qui, en l'éloignement de la perspective, se sont tant étendues dans ma pensée et me semblaient si développées, se réduisent, en réalité, à quelques paragraphes. J'y vois la marque de supériorité de l'homme et du livre, et le lieu par où Le Play se rattache à la grande lignée des maîtres.

Le premier bienfait que nous recevons d'eux, c'est de secouer les préjugés, les notions flottantes, les mots creux et jamais scrutés ni fouillés, ni vérifiés. Auguste Comte et Taine y ont puissamment contribué pour les hommes de ma génération; Le Play, au moins autant; et leur autorité vient précisément des mêmes causes : Comte était un savant, un mathématicien; Taine, un savant, un psychologue; Le Play, un savant, un ingénieur,

et aucun d'eux, les ayant connus de près, n'était dupe des étiquettes et des diplômes. Les divagations des feints savants, professionnels et bénéficiaires de la « science », leurs divagations, dis-je, sur ce qu'ils ne savent pas, — et c'est ce dont ils dissertent avec le plus de complaisance — ont plus nui, chez les gens de mon âge, au prestige des « sciences » que nombre de découvertes admirables, de conseils et d'exemples, ceux de Claude Bernard, entre autres, n'y ont servi. La déception sur les « savants » a engendré chez la plupart d'entre nous, un moment, le scepticisme sur les sciences. Il a fallu un détour pour revenir au vrai, en tournant le dos à l'abus et au masque. Le professionnel, quand il parle d'autre chose que de sa profession, en parle à l'aveugle; pire encore, à la fantaisie de son amour-propre, de son ambition, de ses intérêts; et, s'il affirme, c'est par ricochet, invoquant, pour soutenir ce qu'il imagine, l'autorité des connaissances positives qu'il possède et qui, transportées à ce qu'il ne possède pas, devient l'incompétence. Le Play a secoué, de main experte et vigoureuse, ce fantôme de la caverne scientifique, ce fantôme de la mine, du laboratoire, de la clinique et du tableau noir. « Les savants ne peuvent exceller aujourd'hui, dans les connaissances si complexes, qu'en se renfermant dans une spé-

cialité restreinte. Il se produit par conséquent dans l'emploi de leurs facultés un phénomène analogue à celui qui résulte, pour les artisans, de l'extrême division du travail manufacturier. L'homme se rapetisse sous certains rapports, pendant que le savant grandit... C'est ainsi qu'une application trop absolue aux sciences physiques, loin de guérir les maux provenant du désordre moral, peut quelquefois les aggraver. Les fausses doctrines, qui troublent maintenant la paix sociale, ont été propagées aussi souvent par cette classe de savants que par les lettrés qui recherchent les nouveautés et s'inspirent exclusivement de leur propre raison (1). »

Donc la sociologie sera une science d'observation, de critique positive et d'empirisme, ou elle ne sera rien ; et, en attendant qu'elle soit constituée, la politique demeurera un art qui procédera « du cœur encore plus que de l'esprit » (2), où un empirisme éclairé, se connaissant et se défiant de soi, restera très supérieur aux digressions et aux aberrations d'une ignorance qui s'ignore. Ajoutez que, comme il s'agit du maniement des hommes, la pratique, la « manière », la « main », sont beaucoup, qu'elles sont souvent le principal et toujours le

(1) *La Réforme sociale.* Introduction, chap. II, § 2.
(2) *Ibid.,* chap. VIII, § 3.

nécessaire. Le commencement de la critique en cette connaissance des hommes et des affaires consiste à se rendre compte des raisons pourquoi un médecin ne confiera pas les malades de son hôpital à un géomètre éminent, ni à un illustre sociologue, encore que tous les deux raisonnent sur les livres et sur les propos de physiologie et de thérapeutique.

Aller voir les hommes, les étudier sur le vif, les interroger, examiner les conditions et circonstances de leur vie, de leur travail, les comparer les uns aux autres, dans le même pays et entre des pays différents, c'est la méthode de Le Play pour l'observation des faits sociaux contemporains. Elle était neuve, et singulièrement, quand il la définit et en proposa en exemple ses premières applications. Elle n'est pas moins féconde quand on la transporte à l'histoire, qui n'est que l'observation rétrospective de l'activité des hommes et des conditions de la vie dans le passé. Ici, Le Play n'est point un précurseur au même degré qu'en sociologie pure, mais il reste à un degré très élevé un éveilleur d'esprit et un défricheur de chemins.

Au seul titre des *Ouvriers européens* qui parurent en 1855 : *Études sur les travaux, la vie domestique et la condition morale des populations ouvrières de l'Europe, précédées d'un exposé de la*

méthode d'observation, on comprend l'intérêt, le goût, la sympathie scientifique qui portèrent Sainte-Beuve vers Le Play, malgré tant de dissidences sur divers articles et notamment sur celui de la religion chrétienne. Il y vit un modèle, « qui devrait être une leçon pour tous les réformateurs, en leur montrant par quelle série d'études préparatoires, par quelles observations et comparaisons multipliées il convient de passer avant d'oser se faire un avis et de conclure (1). » Il y reconnut surtout sa tendance propre, ce qu'il se piquait de ne point appeler sa méthode, un peu, beaucoup même par dédain des infatués de mots, des attifés de toques à galons, fagotés de robes, rabats et chaperons ; il y reconnut sa parenté directe avec « cette méthode ou plutôt cette pratique... naturelle », définie un jour par lui, au passage (2), avec les *Lundis* mêmes, qui en étaient autant d'applications par monographies de détail, enfin avec son œuvre essentielle, son *Port-Royal,* qu'il s'occupait alors d'achever.

De même, plus tard, pour Taine et ses *Origines de la France contemporaine,* toutefois avec une nuance assez marquée. Taine aimait à admirer et personne n'eut jamais plus de goût à rendre justice,

(1) *Nouveaux Lundis,* t. IX, p. 167.
(2) *Ibid.,* t. III p. 14, article sur Chateaubriand.

que dis-je? à rendre hommage à la supériorité intellectuelle et au talent. Mais il resta toujours l'homme le plus réfractaire à l'influence et le plus rebelle à la discipline d'une méthode. Il tenait à la science parce qu'elle était l'essence même de sa pensée; ce qui le frappa, l'intéressa et l'attira le plus peut-être chez Le Play, ce fut la confirmation qu'il y découvrit de cette méthode. On sait quelle place, dans la méthode de Taine, occupent le groupement et la classification des faits et des idées, le petit fait, « tête de ligne, » comme il l'appelait, « l'idée maîtresse » qui gouverne tout. La monographie est pour lui le procédé par excellence de l'investigation, le premier article de la collection future. La monographie est, de même, pour Le Play, le point de départ de toute étude; mais voici la différence : Le Play cherche à élucider et déterminer, en étudiant la vie des travailleurs, les conditions sociales du travail; Taine, en psychologue, cherche à dégager les facultés maîtresses et les caractères dominants du travailleur même. La famille-souche de Le Play est, si l'on veut, un type, c'est-à-dire un modèle de famille ouvrière; Le Play la décrit et la propose en exemple. Taine tire de ces éléments, crée dans son esprit et représente le « type » intellectuel. L'ouvrier européen de Le Play est un phénomène de la nature humaine, un cas de l'observa-

tion des hommes; le « jacobin » de Taine est un produit de l'esprit humain. « Famille, commune, province, État, église, école, hôpital, entreprise commerciale, industrielle, chacun de ces groupements d'hommes à chaque époque et dans chaque pays, est une sorte d'individu distinct, un corps vivant... »

Taine est un philosophe et le reste dans ses études historiques et dans ses études sociales. Le Play est un sociologue et il le reste dans ses études d'histoire et dans ses considérations philosophiques. Mais ce que Taine, positiviste et positif dans la recherche scientifique, a très bien discerné et rendu puissamment à sa manière, c'est le caractère de la méthode de Le Play, ce caractère de science naturelle qui sera nécessairement celui de la sociologie, si la sociologie cesse d'être une politique contingente, ou une spéculation sur l'humanité, pour devenir la science des sociétés humaines. Taine voyait dans *la Réforme sociale* la revanche de l'esprit positif et scientifique du dix-neuvième siècle, contre l'esprit spéculatif, déductif et abstrait du dix-huitième. « Si l'on continue, disait-il, à travailler en ce sens, et aussi bien, nous aurons dépassé, d'ici à un demi-siècle, la période descriptive; en biologie, elle a duré jusqu'à Bichat et Cuvier; en sociologie, nous y sommes encore;

tâchons de nous y tenir, avec application et intelligence, sans ambition excessive, sans conclusions précipitées, sans théories hasardées et préconçues, pour entrer bientôt dans la période des classifications naturelles et définitives, avec l'espoir de démêler plus tard les lois générales et de fournir un jour aux gouvernements et aux peuples des préceptes d'hygiène sociale, analogues aux prescriptions d'hygiène physique que les physiologistes et les médecins introduisent aujourd'hui dans les hôpitaux (1). »

C'est dans *le Régime moderne* de Taine, dans ses conceptions d'une société de plus en plus dégagée de l'État, de groupements libres entre les hommes, groupements de croyances, de labeur scientifique, de travail industriel, dans la reconstitution de grands corps sociaux, organes de ce qu'on appelle le corps social, et surtout, je crois, dans l'intelligence de ce grand fait social, la religion, que Taine a le plus appris, — et je me hasarderai à le dire sans diminuer en cela ce grand et original esprit — le plus profité de *la Réforme sociale*. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il professait pour

(1) Lettre à M. Alexis Delaire, 19 août 1890, pour servir de préface au volume : *la Réforme sociale et le centenaire de la Révolution,* compte rendu du Congrès de 1889 de la Société d'Économie sociale.

Le Play la même sorte de vénération très sincère, mais très indépendante, qu'il professait pour Guizot, et que *la Réforme sociale* et *les Ouvriers européens,* dans sa bibliothèque, ne se trouvaient pas loin de *la Civilisation en France.*

Taine poussait plus loin aussi la méthode de Le Play, et plus loin sans aucun doute qu'il n'aurait convenu à Le Play, peu littérateur par tempérament, de le suivre. C'est un trait, cependant, qu'il importe de relever au passage, car il montre, une fois de plus, à quel point tout est lié dans la marche des sociétés et dans celle de l'esprit humain. « A côté des monographies historiques et positives, selon la méthode de M. Le Play, disait Taine, il y en a d'autres, en partie imaginaires, mais non moins instructives : en tout cas, elles sont suggestives, car elles montrent ce que l'observation proprement dite ne peut atteindre qu'imparfaitement et n'ose exprimer qu'avec doute, je veux dire l'intérieur de l'homme, le jeu des sentiments et des idées, les profondeurs de l'esprit et de l'âme (1). » Et il proposait Balzac, George Eliot, Tourguenef, Gustave Flaubert...

Tout ce qu'on a dit de juste — ce qui n'est guère — et tout ce qu'on a dit de déraisonnable — ce

(1) Taine, *loc. cit.*

qui est prodigieux — sur le *document humain* procède plus ou moins des *Ouvriers européens*. Mais je reviens au positif, à l'observation et à l'histoire.

Le Play, quand il en parle dans l'ensemble, juge nos historiens avec *quelque sévérité* (1) : « Tous ceux qui ont approfondi une branche quelconque de la science sociale ont pu reconnaître la fausseté des jugements émis en cette matière par nos prétendues histoires générales. » Et il leur applique cette pensée de Montesquieu : « Les histoires sont des faits faux, composés sur des faits vrais ou bien à l'occasion des vrais. » C'est que les histoires générales ne sont, nécessairement, que des compilations faites avec les travaux d'autrui, des théories construites avec des préjugés ou des idées de convention, de déduction ou d'emprunt. Il montre, sous l'ancien régime, les historiens faussant le moyen âge pour le juger d'après les sentiments et les idées du dix-septième et du dix-huitième siècle, « comme on travestissait sur le théâtre les personnages en les affublant des costumes de l'époque. » De même, de nos jours, l'école révolutionnaire dénature l'ancien régime, que dis-je? l'histoire même de la révolution, en l'exposant, non d'après ce qu'elle a été, mais d'après ce qu'au dix-neuvième et au vingtième

(1) *La Réforme sociale*. Introduction, chap. VI, § 1.

siècle ils désireraient qu'elle eût été et qu'elle se continuât : non une série de faits contingents, définis, déterminés, enchaînés, mais une suite de visions apocalyptiques; non plus des événements positifs et des hommes réels, mais des mythes et des personnages symboliques, non à expliquer mais à interpréter par illumination. L'histoire sociale est une série d'expériences qui se continue. Il n'est que de les déterminer et de les définir. La seule méthode est, pour le passé comme pour le présent, d'observer. Mais, pour le présent, le document est vivant : l'observateur se déplace et sa vision se fait de ses propres yeux. Il la règle sur l'atmosphère du pays qu'il visite. Il peut apprendre la langue, s'imprégner de l'esprit. Il voit, il respire la vie ambiante : c'est la condition première de l'intelligence des choses et des gens.

Dans le passé, les hommes sont morts, les documents sont desséchés, l'air du temps s'est dissipé; il ne subsiste que des mots, des écritures, des signes intellectuels, intelligibles pour ceux qui les ont écrits et pour des contemporains de même intelligence. Comment les comprendre, les vivifier, ressusciter les âmes, les êtres, les passions, les besoins? Premièrement : apprendre à lire, savoir lire, se faire des yeux, se faire une âme. Le Play renvoie l'investigateur à l'École des chartes, il renvoie le

sociologue du moyen âge à l'école de Léopold Delisle, il n'en est pas de meilleure. Compréhension rare de l'histoire par la « science », du chartiste par le polytechnicien, car ce sont deux esprits, en soi, très différents, et de toute la distance qui sépare l'absolue et l'infinie docilité du tableau noir où tout s'efface et se remplace, du concret réfractaire d'un diplôme mérovingien, ou tout bonnement d'un décret de la Convention ou d'un article du Code. On fera observer que Le Play sortait des mines et que la géologie et l'archéologie voisinent dans les souterrains. Mais combien de « savants » conviennent que l'histoire peut et doit être une connaissance d'observation, qu'il y ait une observation historique, que l'histoire soit autre chose qu'une spéculation sur l'humanité, un roman politique, un système qui diffère des systèmes scientifiques, lesquels se fondent au moins sur des faits prouvés, en ce qu'il ne possède que des faits désirés ou rêvés, et que l'ouvrage en est, tout compte fait, à la portée de tout le monde ?

C'est peu de chose de réunir, de débrouiller et de dépouiller les documents ; il les faut explipliquer. Toute l'intelligence du monde s'y évertue vainement si elle se borne à ses propres ressources. Ce qu'on appelle intellectualisme pur est, en histoire, le plus décevant des guides. Il met son esprit

partout et c'est celui qui ne convient nulle part. L'intelligence, nécessaire ici, est celle des temps évanouis, si différents du nôtre, et il faut déposer à la porte tout le préjugé de l'intelligence d'aujourd'hui, afin de s'en refaire une autre, ce qui n'est point facile, et ce qui l'est d'autant moins que l'on se croit plus intelligent. L'intellectualisme ramène tout à soi, à son présent, à son temps ; l'histoire nous emmène partout hors de nous et de notre temps. Lisez, en transposant le paragraphe 3 du chapitre VIII de l'Introduction de *la Réforme sociale : Vérification des faits observés,* et vous y trouverez des remarques dont tout historien se devrait pénétrer, sans quoi toutes les méthodes « modernes, critiques et scientifiques » ne seront que des procédés spéciaux d'erreur et de préventions personnelles.

Il faut s'acheminer par des avenues souvent très détournées ; cependant, il y en a et Le Play les a montrées : Guizot, qui reste le grand instaurateur de l'histoire, en France, au dix-neuvième siècle ; Chateaubriand, qui a porté dans l'histoire ses projections de génie ; Michelet, qui a exercé sur le moyen âge français sa merveilleuse faculté d'évocation, les avaient vues et indiquées ; Chateaubriand, par ses voyages, ses itinéraires annotés par les textes, commentant les textes ; Michelet, en

revivant la vie des artisans des Flandres et du pays de Liège où le moyen âge subsistait encore ; Guizot, par ses lectures ; il conseillait à ses auditeurs de la Sorbonne de se préparer aux leçons sur la civilisation en lisant l'*Histoire des Français des divers états,* d'Alexis Monteil, ces *Ouvriers européens* rétrospectifs et d'avant la lettre. Le Play confirme et développe en exemples ces conseils. Les anciennes civilisations ont laissé des survivances, comme les anciennes flores et les anciennes faunes. Qui les cherche, les trouve. Le Play les a découvertes dans les sociétés primitives qui subsistent encore et qui ont conservé, avec les anciennes formes du travail, l'ancienne constitution et l'ancien esprit de la famille. Sainte-Beuve a parfaitement senti la portée de cette méthode. Il dit, à propos des explorations de Le Play chez les peuples de l'est, du nord de l'Europe et des confins de l'Asie (1) : « L'état de société plus élémentaire et dès longtemps aboli dans notre Occident, reparaissant aux yeux de l'observateur à l'état actuel et pratique, lui expliquait le passé, comme en géologie on s'explique mieux les couches, partout ailleurs ensevelies, en les retrouvant à la surface et non encore recouvertes, telles qu'elles parurent

(1) *Nouveaux Lundis*, t. IX, article sur Le Play, p. 166.

autrefois dans leur règne et à leur véritable époque, en pleine lumière et sous le soleil. Des comparaisons fécondes se faisaient à chaque instant, et ce n'était pas seulement l'histoire qu'il y gagnait de mieux comprendre; il se demandait si de ces institutions, si réprouvées chez nous, quelque chose n'était pas bon, n'était pas utile, n'était pas à reprendre et à réimplanter en le transformant. »

De cette méthode, dans le temps même où Le Play la vérifiait par ses applications aux phénomènes du travail, il se faisait à l'histoire et aux phénomènes politiques une application d'autant plus significative pour nous que ni l'émule de Le Play ne s'en doutait alors et ne paraît s'en être douté jamais, ni Le Play lui-même ne semble pas s'être soupçonné cet émule illustre. Je parle de Tocqueville et de son livre sur *l'Ancien Régime et la Révolution,* qui le conduisait à des conclusions très voisines de celles de Le Play : « Quand on étudie, écrivait-il le 23 septembre 1853, le détail des affaires administratives avant la révolution de 1789, on trouve mille nouveaux motifs de haïr l'ancien régime, mais peu de raisons nouvelles pour aimer la Révolution; car on y voit que l'ancien régime s'affaissait de lui-même sous le poids des années et par le changement insensible des idées et des mœurs; et qu'avec un peu de patience et de

vertu, on aurait pu le transformer sans détruire tout à la fois ce qu'il contenait de détestable et de bon (1). » Tocqueville prépara son livre d'observation sur le passé, comme Le Play préparait ses observations sur le présent. D'abord se replacer dans l'atmosphère, ou plutôt se créer l'atmosphère d'autrefois. « Pour bien voir, je n'ai jusqu'à présent trouvé qu'un seul moyen : c'est en quelque sorte de vivre à chaque moment de la Révolution avec les contemporains en lisant non ce qu'on a dit d'eux, ou ce qu'eux-mêmes ont dit d'eux depuis, mais ce qu'ils disaient eux-mêmes alors, et, autant que possible, ce qu'ils pensaient réellement. Les petits écrits du temps, les correspondances particulières ont, pour atteindre ce but, plus d'efficacité que les débats des assemblées. » Il se place ainsi « dans le milieu du temps » (2). Il apprend à lire les documents, lesquels ont été faits par des contemporains, pour des contemporains, supposent « l'ambiance » connue et ne s'expliquent jamais sur ce qui est à la fois le plus nécessaire et le plus difficile pour nous à reconstituer, cette « ambiance » même, l'air, l'esprit du temps. Il s'en va chercher les institutions où elles sont, dans la correspondance des agents du pouvoir, dans les affaires,

(1) *Correspondance de Tocqueville*. Paris, 1866, p. 233.
(2) 16 mai 1858. *Correspondance*, t. I, p. 403.

chez les personnes. Il s'installe aux archives de Tours. « J'ai trouvé, non pas un trésor, mais un dépôt précieux pour ce que j'ai entrepris de faire. (Je crois d'ailleurs qu'on ferait la même découverte dans toutes les archives des préfectures qui ont été le siège des anciennes généralités.) C'est un ensemble de pièces qui donnent à celui qui s'y applique une notion fort claire de la manière dont se conduisaient les différentes affaires ; et même de ceux qui les conduisaient et de ceux qui y étaient intéressés. Cette étude est très curieuse. Moi seul, je crois, aurai eu le courage de l'entreprendre et la patience de la mener à fin. »

Il s'abusait un peu. M. Léopold Delisle et ses émules avaient, depuis longtemps, entamé, par les mêmes procédés, l'étude du moyen âge. Depuis, Taine a poussé bien plus loin et au large ses investigations, au moins sur quelques points particuliers et ce qu'il a appelé la « conquête jacobine ». Mais il ne suffit pas de lire les documents et d'avaler « énormément de poussière inutile ». Il ne suffit pas de recueillir des notions ; il faut les transformer en impressions, il faut retrouver la vie. Tocqueville fut amené à la chercher là où Le Play cherchait alors les vestiges des institutions qu'il voulait pénétrer, dans les pays étrangers. Il se mit en quête des empreintes encore vives, des pistes que

les papiers ne donnaient pas. Ici l'analogie des idées et des procédés est frappante, et je retrouve, sous la plume de Tocqueville, les images mêmes de Le Play, que Saint-Beuve s'était assimilées avec tant de bonheur. « Ce monde qui a précédé la Révolution française est presque aussi difficile à retrouver et à comprendre que les époques antédiluviennes. Le cataclysme de notre révolution n'a laissé que des débris recouverts par le nouveau sol, et qu'il faut retirer de là, un à un, pour en recomposer idéalement un monde à jamais disparu (1). » Les anciennes couches, l'ancien terrain français, affleurent encore, çà et là, dans certaines parties de l'Allemagne, et il va étudier les « gens parmi lesquels les goûts et les traditions des anciennes institutions doivent se rencontrer et qui vivent encore au milieu des débris de ce monde antédiluvien » (2). Du reste, dans toutes ces recherches, le même esprit anime Le Play, la même pensée fondamentale : « Je n'ai pas écrit une page (de ce livre) sans penser à la France et sans l'avoir pour ainsi dire sous les yeux (3). » Il le disait de *la Démocratie en Amérique* : c'est encore plus vrai de *l'Ancien Régime*.

(1) 22 novembre 1853. *Correspondance,* t. II, p. 243.
(2) 30 janv. 1854. *Correspondance,* t. II, p. 257.
(3) 18 octobre 1847. *Correspondance*, t. I, p. 378.

Plus d'intelligence et, par suite, plus de respect du passé ; plus de points de repère, plus de points de comparaison, et, par suite, plus de communications, d'approches, d'acheminements à la connaissance et à l'intelligence des choses et des hommes, voilà les effets directs de cette méthode féconde. Un historien de premier ordre, celui qui a écrit : « L'histoire est la sociologie même, » Fustel de Coulanges, que Le Play a pu lire en partie, a montré, dans son admirable ébauche des *Institutions de l'ancienne France,* où conduisait l'application, en grand, de ces vues.

Il y en a d'autres, et voici, je crois, la principale. Si l'histoire est une expérience successive et continue, si les mots « sciences expérimentales », appliqués à l'étude de l'histoire, sont susceptibles de quelque précision et application positive à la « science sociale » ou, au moins, aux préliminaires de cette « science » future et hypothétique, il semble que c'est par l'étude non des crises, excès, vices, décadences, malheurs, ruines, désastres et révolutions, — dont les exemples ne manquent point — non par l'étude des expériences inachevées, manquées, rompues, des appareils brisés, des laboratoires écroulés, que l'on y arrivera; mais au contraire par l'observation directe et comparative des expériences qui ont réussi, qui ont duré,

qui se sont continuées, qui ont produit leurs effets, c'est-à-dire, en histoire, par l'étude des temps heureux, des gouvernements bienfaisants, des pays et des époques prospères.

Cette proposition, qu'il suffit d'énoncer pour que l'évidence en apparaisse, n'est pas moins, en histoire, une révolution. On dit : les pays heureux n'ont pas d'histoire. C'est jouer sur les mots : ils n'ont point de romans, ni de tragédies historiques. Ils ne sont pas matière à littérature et à tableau de galerie. Les hommes sains n'ont pas davantage de bulletin d'hôpital ou de consultation de spécialiste, ni les honnêtes gens de casier judiciaire et de fiche chez M. Bertillon. Ils n'en sont que davantage dignes d'observation et d'étude, car ils sont les modèles, ils sont le pourquoi, le comment de l'existence des sociétés; ils contiennent, sans aucun doute, quelques-uns des secrets capitaux de l'hygiène. Les huit ou dix années heureuses du règne de Henri IV, l'une des oasis de l'histoire de France, n'ont pas le même attrait théâtral, l'attrait de surprise et de frisson des temps qui précèdent et de ceux qui suivent (1); elles en ont un autre,

(1) Voir le beau livre de mon confrère et ami M. FAGNIEZ, *l'Économie sociale de la France sous Henri IV*, et l'admirable introduction de Th. Funck-Brentano à *l'Économie politique* de MONTCHRÉTIEN.

très supérieur. Le Play a bien raison de les alléguer en exemple et de les replacer en leur honneur, en leur isolement aussi, trop exceptionnel. Cette conception de l'histoire, supérieure en sociologie historique, est l'antipode de celle qui consiste à nourrir jusqu'à la satiété un peuple des souvenirs des temps de désordres, de luttes sociales, de persécutions, de délations, tueries et anarchie, et à les présenter, non comme un temps d'épreuves vigoureusement traversées et dont une nation peut s'enorgueillir d'être sortie vivante, mais comme un idéal historique et social, le modèle à suivre, l'histoire à recommencer!

Les temps prospères chez nous, les temps prospères chez les autres, la comparaison des uns et des autres, les nôtres et ceux d'autrui, avec notre présent : voilà, selon Le Play, l'avenir de l'histoire et la tâche de l'historien : « L'historien ou le romancier qui se placerait pour la première fois à ce point de vue, en s'appuyant sur l'étude des faits et des mœurs, nous transporterait, pour ainsi dire, en pays inconnu. »

Nulle part l'application de cette méthode n'apparaît plus originale, plus neuve et plus lumineuse qu'en matière de religion. La religion n'est pas l'objet de curiosité où des dilettantes d'archéologie ou de psychologie ou de mythologie la

voudraient réduire. Une collection d'idoles — un grand musée Guimet — n'est point le seul laboratoire qui convienne à l'histoire religieuse, et notamment à celle de la partie de l'humanité qui adore son Dieu en justice et en vérité. Mais les religions sont des faits sociaux au même titre que les autres, qui doivent être observés comme les autres, avec l'intelligence, mais aussi avec le cœur ; l'observation de ces faits ne saurait être séparée de la recherche de leur raison d'être, d'une part, et de leurs conséquences sociales, de l'autre ; or la comparaison des peuples prospères entre eux et avec les peuples non prospères ne démontre nullement que les religions, et en particulier la religion chrétienne, aient été une cause ou, si on le veut même, une simple coïncidence, du désordre, de la ruine, des calamités et de la décadence sociale de ces peuples, — au contraire.

Cette œuvre, forte par la méthode, l'est aussi par l'exhortation morale et le soutien. Je ne parle pas ici de la foi chrétienne dont elle s'inspire et de ce fond de *Décalogue* qui en est la substance intime ; je reste dans le domaine de l'étude historique : ce maître de l'observation est aussi un prédicateur de confiance. Il montre que dans le passé on ne voit point et que, par suite, dans l'avenir, il n'y a point de progrès ni de décadence fatale ;

l'homme est l'artisan de sa destinée; il n'est pas vrai que l'œuvre de la civilisation s'accomplisse indépendamment des efforts individuels ; à telle enseigne que les infiniment petits sont, là comme ailleurs, les éléments secrets et actifs de la vie; il n'est de réformes fécondes que celles qui se font par ces éléments-là; c'est en les corrompant, par contre, que s'opèrent les destructions sociales; les grandes réformes consistent à les régénérer par évolution et tradition, en renouant les attaches, en rétablissant la circulation rompue, la dépendance mutuelle des organes; enfin il n'y a pas de contradiction entre la science de la patrie dans le passé et dans le présent : c'est la même science; si l'histoire est la sociologie, elle est aussi le patriotisme.

L'esprit dans lequel fut créée, en toute spontanéité, l'École libre des sciences politiques, la rattacha, non par un lien de dépendance, mais par un lien de connexité naturelle, à *la Réforme sociale*. L'école qu'avait fondée Le Play, celle que fonda Boutmy, procédaient des mêmes vues, des mêmes nécessités, et manifestaient le même progrès des esprits. Elles se sont pénétrées l'une l'autre, elles ont eu des membres communs et beaucoup de mêmes amis. Je ne puis achever cette étude sans signaler la parenté qui existe entre les propositions de réforme de Le Play en 1864, et le plan d'école

de Boutmy en 1871. « Pour le fond, comme le disait Guizot, dont ce fut, en matière d'enseignement, le dernier conseil, on pourrait dire le testament, qui compléta pour l'enseignement supérieur ce qu'avait fait la loi de 1833 pour l'enseignement primaire : l'application aux faits politiques et sociaux des méthodes des sciences naturelles et de l'esprit qu'y apportent les savants, l'observation; » et, pour la forme, les premières dispositions de Boutmy sur l'enseignement de l'école future : « *Européen par le cadre :* cela veut dire que chaque cours est une étude comparée où tous les peuples étrangers figurent en regard de la France... *Contemporain par les sujets :* cela veut dire qu'il n'est question que du mouvement le plus récent et surtout du mouvement actuel des faits et des idées (1). »

La création de l'École des sciences politiques mit Taine en rapport avec quelques-uns des amis de Le Play, avec Le Play lui-même. Taine conçut pour *la Réforme sociale* et son auteur des sentiments de respect qu'il se plaisait à exprimer. Il garda, avec *la Réforme sociale* et avec Le Play, l'indépendance qui était une des beautés et une des forces de son caractère, et qu'il sut conserver partout et toujours. Mais la méthode et les

(1) Guizot, Lettre à Émile Boutmy, 7 octobre 1871. — Programme du 25 février 1871.

exemples de *la Réforme* et des *Ouvriers européens* ne furent inutiles ni à la conception, ni à l'exécution des *Origines de la France contemporaine*. On en retrouve fréquemment la trace et l'esprit. « Nous touchons à l'époque, avait écrit Le Play, où nous nous apercevrons que la Révolution se rattache, dans l'ordre politique, à la contrainte plus qu'à la liberté... » — « On pourrait écrire sur la France deux livres également vrais qui sembleraient, au premier aperçu, conduire à des conclusions opposées. L'un décrirait les qualités par lesquelles notre nation l'emporte sur ses émules ; il expliquerait pourquoi, malgré ses erreurs et ses fautes, notre pays a jusqu'à présent (1864) conservé en Europe une situation éminente. L'autre, énumérant les vices de notre constitution sociale, ferait comprendre comment ces causes de supériorité sont paralysées par les révolutions qui ont pris chez nous un caractère périodique (1). » Le Play a tracé le plan du premier de ces livres, Taine a écrit plusieurs chapitres et laissé une ébauche magnifique du second.

(1) *La Réforme sociale*. Introduction, chap. V, § 1 ; chap. VII, § 11.

CHEZ LES MALEFILATRE

Vous connaissez, tout le monde connaît le drame de famille des Malefilâtre, mis en scène ce printemps (1) par M. Georges de Porto-Riche, très contemporain par les passions qu'il représente, très élastique par la langue élégante, rapide et sûre. Il se passe à Bargeville. Cherchez Bargeville sur la carte, vous ne le trouverez pas. Non plus que Malefilâtre dans le Bottin. Malefilâtre n'en est pas moins un digne menuisier, manchot de Gravelotte; il a deux fils : l'un, Gratien, qui continue sa tradition d'honneur et de labeur dans le métier paternel; l'autre, Philippe, rêveur, coureur de grèves et d'aventures sociales, qui épouse, d'amour, une Jacqueline coquette, menteuse, romanesque, type très vivant de ce produit de greffe très moderne, « la petite femme » pour ouvrier de province. Philippe

(1) 1904.

recueille un compagnon poursuivi pour anarchie, il le cache dans la maison de son père, et le compagnon séduit « la petite femme ». Philippe la chasse et court après elle.

Bargeville m'est familier avec ses jolies maisonnettes tapissées de roses, son clocheton encapuchonné de lierre, son petit lac tranquille et transparent, suspendu au-dessus de la mer où il se déverse en cascatelles, l'atelier de menuiserie ouvert au tournant de la route et, derrière la maison, le jardinet où les tournesols vacillent lourdement, au milieu des parterres fleuris de plantes potagères et bordés de giroflées odorantes. Malefilâtre est mon contemporain et mon camarade d'école, car j'ai été à l'école primaire; j'en ai tiré profit : un peu d'orthographe, tout ce que je sais d'arithmétique, et j'en concevrais plus d'orgueil, si j'avais eu l'honneur et la liberté du choix; mais il n'y avait pas, chez nous, dans mon enfance, d'autre école que celle-là. J'admire du reste, chaque année, à mes vacances, et à mesure que j'avance dans la vie, combien le nombre de mes anciens camarades augmente. Cette multiplication serait pour confondre la statistique, si cette veuve officielle ne s'était fait, depuis longtemps, un front qui ne se trouble jamais.

***

Donc, l'autre jour, je m'arrêtai devant l'atelier. Je trouvai Malefilâtre à son établi. Je savais qu'il avait lu la pièce. Je le questionnai :

— Est-ce vrai? Est-ce bien cela?...

— *Ben!* dit le bonhomme. (Malefilâtre est de mon âge, je l'ai confessé déjà; mais, en notre province, on passe bonhomme à cinquante ans, parfois plus tôt, tandis qu'à Paris on reste un monsieur jusqu'à... la fin, ou, du moins, l'on s'en flatte.) *Ben cela,* oui; je dis *ben,* c'est une manière de parler. On n'aime pas, chez nous, que les journaux se mêlent de nos affaires. On dresse les planches, on ne monte pas dessus.

Il allongea un coup de varlope et fit sauter quelques copeaux frisés. Je renouai l'entretien comme je pus. Il me regarda de son œil bleu, un peu empâté, facilement humide.

— Je vois bien où vous voulez en venir... l'affaire de mon garçon et de ma bru.

— Oh! pas d'indiscrétions. Je ne vous demande pas de détails. Mais je voudrais savoir ce que vous en pensez et comment ce malheur est arrivé...

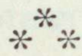
— Comment c'est arrivé? Par la grand'route où flânent les vagabonds, où passe le mauvais air

qui porte la mauvaise graine; l'air du temps, l'air des mauvaises idées. Ce que j'en pense? je vais vous le dire en deux mots. Tout ça, c'est des histoires de gens riches, et ça ne devrait pas se passer chez des gens comme nous. Nous avons assez des maladies de la classe ouvrière, sans que les vôtres nous gagnent...

— Qu'entendez-vous par vos maladies de gens riches? Des jeunes gens qui font la fête, des filles qui les y appellent? Cela s'est vu de tout temps.

— Et partout, reprit Malefilâtre. Je le sais bien. Vous n'en avez pas le monopole, ni nous non plus... C'est une guerre à sa façon : si vous fournissez les officiers, nous fournissons les recrues. Ce n'est pas de ça que je parle. Votre mal, c'est de ne rien faire; je ne dirai pas de ne penser à rien, mais de toujours penser à autre chose. Je les observe, je les entends, les Parisiens, quand ils boivent un bol de lait, à côté, sous la véranda. Les hommes, naturellement, comme toujours, quand ils sont auprès des femmes, disent des bêtises... même qu'ils en disent de raides. J'ai été militaire, je n'ai pas froid aux yeux, ni la langue dans ma poche, mais je suis débordé, vrai, débordé... Et les femmes, il faut les voir! Elles n'ont pas l'air d'écouter; elles sont ailleurs, distraites, avec des airs de s'ennuyer et d'attendre. D'attendre quoi? Je vous le

demande... Le voilà, le mal, au moins pour nous autres. Nous n'avons pas le temps d'attendre et de penser à autre chose. Quand je pousse mon rabot, que je ne fais pas attention, je m'emporte le pouce, et ce n'est pas votre loi des accidents qui me le rendra ; d'autant plus qu'étant patron, je ne puis m'en prendre qu'à moi-même. ... Et puis, quand ils en ont assez de bayer aux corneilles, c'est des parlements sans fin, et toujours sur le même sujet : vous êtes ainsi, je suis comme ça, comme c'est extraordinaire ! Il faut s'aimer, et pas demain, tout de suite, tout le temps ! Ils n'ont jamais fini de s'expliquer là-dessus.



— Vous vous expliquiez bien aussi, Malefilâtre, entre vous ; par exemple, quand vous étiez jaloux...

— Ah ! c'était autrement et ça ne durait pas, au moins entre les gens de notre temps. On lève la main, la claque tombe, la femme piaille, le nez dans son tablier, l'homme va passer sa colère au cabaret, il revient penaud, on s'embrasse, et ça ne tire pas à conséquence.

— Mais, maintenant, vous trouvez que ce n'est plus la même chose ?

— Non, monsieur, non ! Il faut qu'on y mette,

comme ils disent, de l'intelligence; et on s'explique avec des paroles, et elles se dévident, les paroles, et elles se collent et elles s'embrouillent comme des fils d'araignée; on en a les mains poissées... Ah! les paroles! nos vieux disaient juste quand ils disaient : « C'est des femelles! » C'est traître, ça s'échappe, ça coule, ça court; c'est la bête à mille pieds; ça vole, ça vous harcèle, ça vous pique comme « les cousins »; ça se donne au premier qui passe et qui les ramasse, et on ne peut pas les retenir une fois parties ni les reprendre : une fois dit, c'est dit, et c'est à tout le monde. Voilà le fond de l'affaire de mon garçon. Il a bien vu ça votre monsieur, dans sa pièce de comédie...

Il s'assombrit : je le ramenai à notre propos.

— Je ne vois pas le rapport entre ce que vous appelez le mal des gens riches et ce qui s'est passé chez vous.

— Vous ne voyez pas? C'est pourtant clair. Regardez seulement. C'est le monde renversé. Mon garçon, d'abord, je veux dire celui qui vous intéresse, Philippe; ça commence à l'école, au catéchisme, l'école buissonnière, le catéchisme à la porte de l'église; gentil, caressant, adroit, musard, mais toujours des jérémiades, des jalousies : les maîtres lui en veulent, les camarades sont des cafards, des capons; s'ils ont des prix, c'est que leurs parents

font des cadeaux à l'instituteur ! Rien que des injustices, quoi ! du haut en bas de l'échelle. Et ça continue chez les patrons ; il ne peut tenir chez aucun ; il ne se plaît qu'aux conciliabules des fainéants comme lui, à parler de révolutions. Des malheureux, qui trouvent que le monde est mal fait, parce qu'ils n'y font rien...

Si, reprit-il, ils y font quelque chose ; ils y filent le parfait amour du matin au soir et du soir au matin, comme vos Parisiens qui sont tous des rentiers. Ma bru, par exemple, — car il faut bien que j'en vienne à parler d'elle — ça ne pensait qu'à se pomponner, à danser devant la porte, au premier joueur d'accordéon qui s'y arrêtait : et des robes neuves, pas seulement le dimanche, mais tous les jours, et des lingeries, monsieur, non seulement pour l'armoire de noce, où elles attendent le mariage de la fille et ne sortent que quatre ou cinq fois en cent ans, mais tous les jours et partout, dessus, dessous ; la corruption, quoi ! Et les journaux à un sou, les livraisons à quinze centimes, et les romans du salon de lecture... En voilà des marchands de conserves pourries ! et les élixirs, les savons... Ah ! monsieur, une supposition qu'au lieu de rester à Bargeville, nous serions établis à Brest, elle nous aurait ruinés en octrois, cette femme-là.



Cette plaisanterie parut le ragaillardir. Il leva sa planche, la mira, la replaça sur l'établi, dans l'étau, serra l'écrou, amorça le fer du rabot... et reprit :

— Je lui disais : « On n'a pas besoin d'avoir les mains si blanches pour cuire la soupe à son mari et bouchonner les gosses. » Elle me répondait, car elle ne restait jamais court : « Pourquoi pas? La soupe n'en sera pas moins ragoûtante, parce que je ne l'aurai pas couvée, comme une poule son œuf. — La soupe, que je lui dis, ça veut qu'on la regarde, qu'on surveille le bouillon, qu'on écume le pot, qu'on « mouve » les légumes, pour qu'ils ne s'engravent pas au fond et ne brûlent point ; que ça mijote, enfin. » Elle n'écoutait plus. Elle ouvrait son roman sur ses genoux et ne le quittait pas des yeux, jusqu'à ce que, le bouillon passant pardessus, l'odeur du brûlé la tirât de sa méditation. Alors, elle se levait furieuse, elle chambardait tout : « On n'inventera donc pas un pot-au-feu qui fasse la soupe tout seule, scientifiquement?... »

— Elle disait « scientifiquement? »

— Je vous crois, c'était son mot. Elle l'appliquait à tout. Les enfants, comme la soupe, comme l'argent, ça devait arriver scientifiquement ; ça vou-

lait dire pour elle : sans qu'on s'en donne la peine, en pensant à autre chose. « Des enfants, qu'elle disait, je n'en désire pas, mais, si j'en ai jamais, je veux qu'ils soient riches ; je les élèverai pour cela, avec les méthodes. » C'était encore un de ses mots. « Et ils seront heureux. Ils n'étoufferont pas comme nous à avaler la poussière des automobiles ; ils la feront avaler aux autres. »

Je ronchonnais. Elle recommençait son antienne : « Paris, le progrès, les théâtres... — Et l'amour, que je reprenais. — Oh ! l'amour, pourquoi pas ? Nous en avons bien le droit. Vous dites que nous n'avons pas le temps ? nous le prendrons. Je suis jolie, les hommes courent après moi ; j'ai un mari qui est un beau garçon, qui est amoureux de moi, qui est jaloux et qui m'en aime davantage !... Faut-il attendre que je sois vieille et déformée, et fanée, et ridée, comme les mères Gigognes ?... Non, je veux être heureuse, je veux connaître la vie, comme dit le Norvégien. — Quel Norvégien ? — Celui des théâtres ! son nom ne vous dirait rien. — J'en ai connu, à Honfleur, des Norvégiens, qui apportaient des bois du Nord : de beaux hommes blonds, blancs, doux, lents, tranquilles, qui dépensaient leur gain à acheter des fichus et des bonnets à leurs femmes. — Ce n'est pas de ces Norvégiens-là que je parle. Ils ont changé. — Allons, si la Norvège s'en mêle...

Je l'entendais qui endoctrinait son mari : « Il faut m'accorder le plus d'heures que tu peux, il ne faut pas me quitter une minute de la journée, il faut me câliner de temps en temps et me faire des petits signes pendant que tu rabotes. Je ne puis rester toute seule... » Des signes pendant qu'on rabote! Ce n'est pas du travail ; j'entends pour des ouvriers, monsieur. C'est bon pour les messieurs qui travaillent pour la régie, à fumer des cigares, et pour les dames qui les regardent avec des yeux de poisson pâmé, en leur brodant des blagues à tabac.



— Je commence à vous comprendre, Malefilâtre. Et d'où vient ce mal, selon vous? De l'école, pour sûr?

— Non, monsieur, je ne dis pas cela. Nous avons été à l'école primaire tous les deux, et ça nous a profité, à vous surtout, parce que vous avez pu continuer. Mais il y a école et école...

— Malefilâtre, vous allez parler politique!

— Je ne m'en gênerais pas, monsieur. Je ne dois rien à personne... que mon bras aux Prussiens... Quant aux curés, monsieur, c'est bien simple, je suis comme tout le monde chez nous. Nous ne voulons pas qu'ils nous gouvernent ; mais nous ne vou-

lons pas qu'on les embête. D'ailleurs, ils ne sont pas contre l'instruction ; s'ils étaient contre, on n'aurait pas besoin de faire tant de lois pour les empêcher de la donner à ceux qui la leur demandent.

— Mais votre bru n'était pas seulement coquette, elle était bonne, généreuse...

— Nous y voilà. L'histoire de *l'insurgé*... La pitié, encore un de ses mots à tout dire... Un joli monsieur, pour qu'on ait pitié de lui. A-t-il eu pitié de mon fils, en lui prenant sa femme ? et de moi-même, monsieur ? Car, enfin, le pain qu'il mangeait chez moi, c'est encore moi qui le gagnais... Tenez, monsieur, ça clôt la pièce, il n'y a plus qu'à tirer le rideau...

— Et votre fils, en avez-vous des nouvelles ?

— Il n'en faut pas, monsieur. Guigne et fainéantise, voilà son lot. Il vaudrait mieux pour lui se faire ramasser par la police et finir à la *Nouvelle* que de finir comme il vivra, aux dépens de sa femme. Car il ne la quittera pas ; il la mendiera, à la porte de sa chambre, et il lui passera tout, pourvu qu'elle le laisse entrer !

Sur ce mot-là, il se remit au travail.

— Savez-vous, Malefilâtre, que je vous ai interviewé ?

— Je ne sais pas ce que c'est, mais, de votre part, ça ne peut pas être du mal.

Je lui expliquai ce que c'était.

— Alors, comme qui dirait, je vous aurais fait votre article?

— Parfaitement.

— Ce n'est pas difficile, de cette façon-là, et j'en ferais bien autant, si j'avais reçu de l'instruction comme vous et si j'en étais capable.

PÈLERINAGES DE BEAUTÉ

La Bible d'Amiens, de JOHN RUSKIN, traduite et annotée, avec une préface, par Marcel Proust (1).

Au commencement du siècle, les jeunes Français qui partaient pour l'Italie, officiers ou artistes, se rendant aux garnisons de Venise et de Naples, à l'École de Rome, emportaient un Virgile dans leur sac de voyage, quelques-uns un Homère, rêvant de recommencer dans les îles féeriques les aventures d'Ulysse et de Télémaque. Tous projetaient de relire le poète à la lumière de son ciel, à l'ombre de ses arbres, aux bords sinueux de ses mers; de chercher dans la nature la réalité des images du poème, dans le poème le secret des beautés de la nature; bref, de comprendre mieux et de mieux pénétrer l'art par le spectacle de la terre, et la terre par l'œuvre d'art qui l'interprète.

(1) Un vol. in-18, Paris, Société du Mercure de France.

Recherche d'harmonie entre l'impression sur les sens et la traduction intellectuelle des choses. C'étaient des combinaisons, assez simples encore, comme l'orchestre, en accompagnement, d'*Iphigénie* ou de *Joseph*, mais infiniment plus complexes déjà que la cantilène ou la méditation sur la flûte rustique du pâtre assis sous le hêtre, au penchant du coteau ou sur le rocher surplombant le rivage. Avec le romantisme, la symphonie s'en mêla. On voulut revivre les émotions du poète, se plonger dans la nature où il avait vécu, vivifier les descriptions, recréer l'atmosphère; on voulut relire les *Confessions* aux Charmettes, *René* à Combourg, un jour de tempête, Ossian au bord des lacs, au bord des torrents, et, partout, par les temps de brume; *Faust* en quelque taverne de Leipzig ou sur les boulevards, autour de la ville, le long des jardinets enclos de murs bas, débordant de lierre, quand les arbres bourgeonnent et que dans l'air ensoleillé frémissent à la fois les sons des cloches de Pâques et les premiers souffles du printemps.

Et comme nous allons sans cesse raffinant nos sensations, les combinant, les distillant, les sublimant, les multipliant à l'infini par le jeu mystérieux des affinités, des sons, des nuances, des idées; les enroulant et déroulant, les opposant, les éclairant les unes par les autres, ainsi que fait le peintre

avec les jeux de la couleur, le musicien avec les échappements de ses fugues, les retours de ses rythmes, les combinaisons de ses timbres, il nous a fallu, pour éprouver plus à fond, éprouver davantage, et sous plus de formes à la fois, et les interprétations sont venues, véritables polyphonies intellectuelles. Ainsi les admirables transcriptions de Berlioz, *Roméo, Faust* surtout qui donne à un Français artiste, réduit aux traductions, un sentiment bien plus profond de l'œuvre de Gœthe que ne le pourrait faire toute la plus subtile et érudite connaissance de la philologie et de la syntaxe allemandes, à qui n'aurait lu que les textes sans avoir vécu en Allemagne de la vie du peuple allemand.

Mais ce ne sont là que des images et figures. Nous voulons davantage, pénétrer nous-mêmes dans l'œuvre d'art, dans l'âme de l'artiste, nous introduire dans le secret de ses imaginations, suivre la genèse de ses métaphores, allégories et symboles. Quel était-il? Comment a-t-il peint ce tableau, écrit ces vers, élevé ce monument, composé cette musique? Et, avant tout, s'imprégner de l'œuvre même, la connaître en elle-même, faire le tour des monuments, les visiter, en toucher les pierres? Dans cet art de regarder et de voir, nul n'a dépassé, en maîtrise, exemples et leçons, Théophile Gautier. Puis est venu Taine, qui a reconstitué les

milieux ambiants, les idées flottant dans l'air, évoqué les revenants, ramené dans les galeries les modèles vivants des peintres, repeuplé les palais. Leurs livres sont des instruments prestigieux d'optique. Pourtant, on y ajoute encore : la méditation intime après la vision des choses, les élévations sur les mystères de la nature et de l'art, ou plutôt de l'âme humaine en laquelle la nature se reflète, se transmue en œuvre d'art, et voici, non plus seulement le livre du poète, la flûte du pâtre, la symphonie même du musicien, mais toute la pensée humaine, dans toutes ses formes, avec tous ses moyens d'expression, toutes ses harmonies et tout son orchestre qui vibre d'accord et joue ce concert, afin de vous mieux pénétrer des beautés de ce paysage, de cette ruine, de cet édifice. C'est Renan sur l'Acropole, c'est Chateaubriand à Jérusalem ; et tout près de nous, c'est M. de Vogüé en Egypte, à Samarcande, à Ravenne, c'est M. Pierre Loti aux Indes, M. Maurice Barrès à Venise, dont il a fait le sanctuaire de l'âme contemporaine, troublée, souffrante et passionnée : *amori et dolori sacrum*.

La beauté, que tous cherchent, les uns dans un élan mystique, les autres dans une descente aux cercles cachés et circonvolutions de leur âme, est devenue une religion. Elle a son dieu inconnu, elle

a ses temples, elle a ses pèlerinages, et il s'est trouvé un homme d'un génie étrange, subtil, multiple et généreux, qui s'en est fait le pontife pour les initiés, l'apôtre pour les profanes et l'aumônier pour les pauvres d'esprit. Comme c'est d'Angleterre que partent le plus grand nombre de ces pèlerinages et que, pour quelques raffinés, qui voyagent en yachts et en automobiles, la foule s'allonge en files banales comme ses billets Cook, indifférente et terne comme la couleur de ses manteaux, entraînée par la pluie et la poussière, comme si la poussière et la pluie étaient son « atmosphère » idéale de voyage, c'est, naturellement, en Angleterre qu'a surgi le missionnaire de la nouvelle mission, celui qui s'est donné pour tâche de porter la bonne parole et le viatique aux errants de la planète, en quête d'impressions de beauté, John Ruskin.

« Je supposerai qu'un ou deux intelligents garçons d'Eton, ou une jeune Anglaise pensante, peuvent avoir le désir de venir tranquillement avec moi jusqu'à cet endroit d'où l'on domine la ville, et de réfléchir à ce que l'édifice inutilitaire, — dirons-nous aussi inutile? — la cathédrale d'Amiens et son minaret sans fumée peuvent peut-être signifier. » Les édifices, et aussi les tableaux, les statues, la nature même, en ces formes primitives et sa virginité, les Alpes. Ruskin a voulu être, il a

été, il est, pour des générations d'hommes, celui qui a ouvert les yeux qui ne savaient pas voir et renouvelé le miracle de Tobie. « Par ces yeux, fermés à jamais du fond du tombeau, des générations qui ne sont pas encore nées verront la nature. » Il l'a dit, magnifiquement, de Turner, et il a résumé, dans cette parole, toute la beauté, toute l'efficacité de sa propre vie et de son œuvre.

Il a débrouillé les chemins, enseigné l'art des gradations dans le parcours du pays. La nature ne se laisse pas surprendre; on ne sait rien des vallées, si l'on s'y enfuit, en sursauts, à cent kilomètres à l'heure; on ne sait rien de la montagne si l'on fuse, dans l'air, emporté par un ballon. Ruskin veut que l'on s'imprègne de l'air, des eaux, des arbres, des ondulations du sol, de la couleur des plantes, des objets qui ont formé la vision de l'homme; il veut que l'on s'imprègne du passé, des ancêtres dont l'homme a procédé, et d'où est sortie son œuvre d'art; il est paysagiste avant d'être historien, historien avant d'être esthète, et, partout, par-dessus tout, il est homme, et homme social. Il veut que l'on descende dans la carrière d'où la pierre est tirée à coups de pic, sciée à bras d'homme, tirée à traits d'homme, montée à mains d'homme, et comme polie de sueur humaine, avant d'occuper la place que lui a prescrite l'architecte et

qui fera d'elle comme l'une des cellules d'un grand corps où sommeille et rêve le génie.

Chateaubriand avait écrit déjà : « L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées des poètes, et les fait toucher aux sens. » Le poète, à son tour, car le guide et le maître, en Ruskin, est un poète, comme celui qui conduisait Dante, fait tomber l'œuvre sous le sens et en tire l'idée. Pénétrez dans l'édifice, dit-il, donnez-vous telle sensation d'ensemble qu'il vous plaira, voyez-en ce que votre fantaisie vous conseillera ; du moins, regardez l'abside de la nef et toutes les parties de l'édifice en partant de son centre. « Alors vous saurez, quand vous retournerez dehors, dans quelle intention a travaillé l'architecte et ce que les contreforts et le réseau de ses verrières signifient, car il faut toujours se représenter l'extérieur d'une cathédrale française, excepté la sculpture, comme l'envers d'une étoffe qui vous aide à comprendre comment les fils produisent le tapis tissé ou brodé du dessus. » Image aussi juste que belle et telle qu'il s'en rencontre, ici, à toute page. Il en va de la nature comme des œuvres d'art. « Les lignes maîtresses d'un arbre nous font voir quels vents l'ont tourmenté. La configuration d'une chose n'est pas seulement l'image de sa nature, c'est le mot de sa destinée et de son histoire. »

La religion de la beauté s'est fait ses Bibles, ses traditions, son culte, ses rites. Je dis religion et non dilettantisme. Ruskin ne voltige point sur les fleurs des choses, goûtant de toutes, en absorbant le suc, les desséchant à force d'en jouir, n'y cherchant que les essences qui entretiennent ses ailes diaphanes, le coloris de sa toison mordorée, et la mélopée de son bourdonnement. Ruskin y plonge, s'absorbe en elles, je dirais : communie avec elles ; car il faut, pour comprendre cette religion, recourir aux métaphores du langage mystique; son enseignement est une exhortation et l'état d'âme où il vous conduit est, à sa façon, une sorte d'état de grâce. Écoutez cet initié et ce disciple :

Les personnes médiocres croient généralement que se laisser guider ainsi par les livres qu'on admire, enlève à notre faculté de juger une partie de son indépendance. — Que peut vous importer ce que sent Ruskin ? Sentez vous-même ! — Une telle opinion repose sur une erreur psychologique dont feront justice tous ceux qui, ayant accepté ainsi une discipline spirituelle, sentent que leur puissance de comprendre et de sentir est infiniment accrue et leur sens critique jamais paralysé. Nous sommes simplement alors dans un *état de grâce*... Ainsi cette servitude volontaire est-elle le commencement de la liberté...

C'est M. Marcel Proust qui le dit dans sa préface à l'un des écrits esthétiques de Ruskin : *la Bible d'Amiens,* qui est, à proprement parler, un traité de l'art de considérer, comprendre et admirer les cathédrales du moyen âge. La religion de Ruskin

possède, en France, ses colonies, ses églises, ses diocèses, ses écoles, qui sait? peut-être ses cloîtres, son Port-Royal des Champs. C'est, en tout cas, une élite de jeunes penseurs et écrivains français qui s'en sont faits les apôtres et les propagateurs; et, puisque l'occasion s'en offre ici, je la saisis pour saluer au passage cette littérature ruskinienne de langue française, dont je ne suis qu'un lecteur très profane, mais où je n'ai point laissé, encore qu'indigne, de savourer de singulières beautés. Avant tout, M. Robert de la Sizeranne, le précurseur, celui auquel on doit « le plus beau portrait, le plus étudié, le mieux venu » du maître esthétique; M. Jacques Bardoux qui, amplifiant le cadre, y a joint, en analyse et en commentaire, la doctrine du maître en art social; c'est M. Brunhes qui s'est attaché au poète et en a scruté, défini, avec éclat, l'inspiration biblique. C'est enfin M. Marcel Proust, le plus intimement prosélyte, qui se propose l'apostolat le plus efficace, celui de l'exemple.

Il a reçu la grâce, que dis-je? il a traversé le miracle. Il était défaillant et troublé, il lut et fut guéri : « Mon admiration pour Ruskin donnait une telle importance aux choses qu'il m'avait fait aimer qu'elles me semblaient chargées d'une valeur plus grande même que celle de la vie. Ce fut à la lettre et dans une circonstance où je croyais mes jours

comptés; je partis pour Venise afin d'avoir pu, avant de mourir, approcher, toucher, voir incarnées en des palais défaillants, mais encore debout et roses, les idées de Ruskin sur l'architecture domestique au moyen âge. » Il en revint, non seulement réconforté, mais exalté, en appétit de pèlerinages, impatient de passer du théâtre d'amour aux sanctuaires de méditation et d'extase, des palais roses aux cathédrales grises de la France de l'Ouest, Amiens et Rouen. Écoutez le cantique, ou, si vous aimez mieux, le chant de marche de ce Tannhauser de l'esthétique :

Il m'apprendra, car, lui aussi, en quelques parcelles du moins, n'est-il pas la vérité? Il fera entrer mon esprit là où il n'avait pas accès, car il est la porte. Il me purifiera, car son inspiration est comme le lis de la vallée. Il m'enivrera et me vivifiera, car il est la vigne et la vie... Et voici qu'en effet les pierres d'Amiens ont pris pour moi la dignité des pierres de Venise et comme la grandeur qu'avait la Bible, alors qu'elle était encore vérité dans le cœur des hommes, et beauté dans leurs œuvres.

Il y a dans cet accent biblique, d'une Bible très alexandrine, bien entendu, je ne sais quoi de personnel, qui touche, et aussi de très prochain de nous. Cet esthète pénétré ne traduit pas ses pensées en prose décadente. Il écrit, quand il médite ou rêve, un français flexible, flottant, enveloppant, en échappements infinis de couleurs et de nuances, mais toujours translucide, et qui fait songer, par-

fois, aux verreries où Gallé enferme ses lianes. Exact, quand il décrit, ses images, comme celles de son maître, procèdent le plus souvent de l'Écriture, qui est somptueuse et précise à la fois. Enfin, ce n'est pas sans intention qu'à la suite de cette phrase de Ruskin : « Le royaume de Dieu est venu pour ceux... qui ont appris à chérir ce qui est charmant et humain dans les enfants errants des nuages et des champs, » il a placé, en note et comme en contrefort, ce passage de Bossuet : « Contenons les vives saillies de nos pensées vagabondes; par ce moyen, *nous commanderons en quelque sorte aux oiseaux du ciel*. Empêchons nos pensées de ramper comme font les reptiles de la terre... »

Pour moi, historien, observateur des hommes et lié à la terre qui les tient attachés dans leur vie et les tire à soi après leur mort, vivant dans les réalités, je n'ai point éprouvé la grâce ruskinienne et ne saurais parler de cette religion nouvelle qu'à la manière des *Gentils,* mais avec une curiosité sympathique, comme, en *Polyeucte,* l' « honnête homme » Sévère, qui ne connaissait rien d'étranger en toute beauté de l'âme humaine. Vraiment, j'en reconnais ici beaucoup. Je ne m'arrêterai point à scruter de trop près et à discuter, chez Ruskin, l'historien de nos origines franques. J'en sais juste assez pour me douter qu'il y a quelque chose au

delà, mais pour discerner aussi que nombre de fabricants de mythes ou collecteurs de notes érudites, fantaisistes ou pédantes, ont produit des théories infiniment moins probables et infiniment moins séduisantes. Ce serait lourdeur et injustice de s'arrêter aux « documents » d'aussi belles et pieuses légendes, lorsqu'il s'agit d'un livre de beauté. Il y a mieux à faire.

Or, je ne louerai jamais assez Ruskin d'avoir écrit, ses disciples d'avoir publié des lignes comme celles-ci : « Il y a eu, en somme, trois centres de la jeunesse de ma vie : Rouen, Genève et Pise... » C'est une date sacrée pour Ruskin, que l'an 1835, où il vit pour la première fois Rouen et Venise, puis Abbeville, « préface et interprétation de Rouen, » puis Amiens, chef-d'œuvre et consécration de la beauté française en son sanctuaire. Cette année 1835 est aussi mémorable pour nous ; c'est celle de la découverte par cet Anglais de la France pittoresque et artiste. Que d'obscurité efface ce trait de lumière, et que de digressions, moyenâgeuses, non seulement par l'objet, mais par la nature même de la pensée, encombrée, discursive, comme inondée et inondante, que de pages inaccessibles pour moi, je me console de n'avoir pu suivre, en songeant à celles-là ! Que je lui sais gré, que je le bénis d'avoir transplanté en notre France de

l'ouest l'insigne du pèlerinage de beauté, le mimosa mystique qui ne semblait devoir fleurir qu'au Campo-Santo ; d'avoir restitué, en leur dignité native et leur prestige de grâce et de grandeur, le paysage et l'art en France, le chef-d'œuvre de verdure et le chef-d'œuvre de pierre ! Que je suis touché de cette pensée de M. Marcel Proust, pèlerin passionné, d'avoir transporté chez nous le culte de son maître !

Ce n'était pas la peine de commencer par demander au lecteur d'aller à Florence ou à Venise, quand Ruskin a écrit sur Amiens tout un livre. Et, d'autre part, il me semble que c'est ainsi que doit être célébré le *culte des héros*, je veux dire en esprit et en vérité. Nous visitons le lieu où un grand homme est né et le lieu où il est mort ; mais ces lieux qu'il admirait entre tous, dont c'est la beauté même que nous admirons dans ses livres, ne les habitait-il pas lui-même ? Nous honorons d'un fétichisme qui n'est qu'illusion une tombe où reste seulement de Ruskin ce qui n'était pas lui-même, et nous n'irions pas nous agenouiller devant ces pierres d'Amiens à qui il venait demander sa pensée, qui la garde encore...

Voyons donc, pour entrer nous-mêmes un instant dans le pèlerinage, comment Ruskin ou son disciple font parler les pierres. Je le prends à Rouen parce que la vision m'en est plus familière et l'impression plus proche, et aussi parce que de tant de pages il n'y en a pas qui prennent plus aux yeux et au cœur que celle-là. C'est l'épisode de *la Petite figure de Rouen*, une figure de quelques centimètres, au milieu de centaines de figures minus-

cules, au portail des librairies, de la cathédrale. Ruskin la signale, toute populaire en son type, toute rudimentaire en son exécution, mais étrangement significative de l'art du temps. M. Marcel Proust la chercha dans la foule du petit peuple de pierre, accroché aux murs géants, comme on cherche dans une forêt l'oiseau enchanté. Il eut la joie de la découvrir. Il a reconnu « le compagnon ennuyé et embarrassé dans sa malice, la main appuyée fortement sur l'os de sa joue et la chair de sa joue ridée au-dessous de l'œil par la pression ». Le voilà qui ressuscite du petit peuple des morts et surgit de cette vallée de Josaphat des humbles et des oubliés !

L'artiste, mort depuis des siècles, a laissé là, entre des milliers d'autres, cette petite personne qui meurt un peu chaque jour, et qui était morte depuis longtemps, perdue au milieu de la foule des autres, à jamais... Un jour, un homme, pour qui il n'y a pas de mort, est venu, et, dans ces vagues de pierre, où chaque écume dentelée paraissait rassembler aux autres, les nommant de leur nom, il dit : « Voyez, c'est ceci, c'est cela !... Ceux qui ont vécu vivront, la matière n'est rien... » Il l'a définie, il en a parlé. Et la petite figure inoffensive et monstrueuse aura ressuscité, contre toute espérance, de cette mort qui semble plus totale que les autres, qui est la disparition au sein de l'infini du nombre, et sous le nivellement des ressemblances, mais d'où le génie a tôt fait de nous tirer aussi.

Pauvre petit monstre, l'on ne peut s'empêcher de penser à toi avec attendrissement, quoique tu n'aies pas l'air bon ; mais parce que tu es une créature vivante, parce que, pendant de si longs siècles, tu es mort sans espoir de résurrection, et

parce que tu es ressuscité... Tu ne pouvais rien attendre de la matière où tu n'étais que du néant. Mais les petits n'ont rien à craindre, ni les morts. Car, quelquefois l'Esprit visite la Terre ; sur son passage, les morts se lèvent, et les petites figures oubliées retrouvent le regard et fixent celui des vivants... qui vont chercher de la vie seulement où l'Esprit leur en a montré, dans des pierres qui sont déjà de la poussière et qui sont encore de la pensée.

Telles sont les exhortations ruskiniennes. Elles sont pures, elles sont humaines ; elles justifient la poétique métaphore dont Ruskin les enveloppe : *au bord des courants d'eau vive*. Le passant, tour à tour, s'y mire, s'y reconnaît, s'y désaltère.

PAYSAGES

TERRE DE FRANCE

La géographie est autre chose qu'une nomenclature et une projection, le dictionnaire alphabétique des lieux auxquels les hommes ont donné un nom, l'épure du théâtre de la vie humaine. Elle est la description raisonnée de ce théâtre et l'explication de cette influence qu'exercent sur les hommes les lieux où ils ont choisi ou accoutumé de vivre. Elle mérite seule ce titre d'introduction à l'histoire dont tant de rhéteurs illustres ont abusé, qui n'ont été, dans le vrai, que d'habiles et retentissants encadreurs de tableaux de circonstance, sur commande et sur mesure. En tête de son « histoire naturelle », Buffon place sa « théorie de la terre ». — « Ceci, dit-il, est la nature en grand et ce sont là ses principales opérations ; elles influent sur toutes les autres... L'histoire doit suivre la description... On pourrait diviser toutes ces sciences en deux classes principales... La première est l'his-

toire civile et la seconde l'histoire naturelle, toutes les deux fondées sur des faits qu'il est souvent important et toujours agréable de connaître : la première est l'étude des hommes d'État, la seconde est celle des philosophes. » Voilà qui est parler justement de la géographie et en digne contemporain de l'auteur de *l'Esprit des lois*. C'est en ce sens que Napoléon, que son aversion pour les idéologues et les géomètres sociaux n'aveuglait pas sur les conditions d'une science sociale positive, l'étude des sociétés humaines, a pu écrire un jour : « La politique de toutes les puissances est dans leur géographie. »

Cette maxime pourrait servir d'épigraphe au large et savant, mais aussi lumineux et pittoresque *Tableau de la géographie de la France* que M. Vidal de La Blache a composé pour servir de frontispice à la magistrale histoire de France dirigée par M. Ernest Lavisse (1). « L'histoire d'un peuple est inséparable de la contrée qu'il habite. Les rapports entre le sol et l'homme sont empreints, en France, d'un caractère original d'ancienneté, de continuité. De bonne heure, les établissements humains paraissent y avoir acquis de la fixité; l'homme s'y est arrêté parce qu'il a

(1) Paris, Hachette.

trouvé, avec les moyens de subsistance, les matériaux de ses constructions et de ses industries. Pendant de longs siècles, il a mené ainsi une vie locale qui s'est imprégnée lentement des sucs de la terre. »

L'homme va, cherchant la vie, la vie meilleure et plus facile, le sol où bâtir son toit, où asseoir la pierre de son foyer ; car, si l'homme est affamé, par nécessité de vivre, la vie, dès qu'il en a conscience, le rend familial, et, dès qu'il y réfléchit, le rend sociable. En trouvant la terre où il se fixe, il semble se trouver soi-même. Il prend la terre, mais la terre le prend, par le sol sur lequel il repose, par les sources qui l'abreuvent, par les fruits dont il se nourrit, par la chair des animaux, fruit indirect de la terre, qu'il chasse ou qu'il domestique ; par l'air qu'il respire, par le ciel qui l'éclaire, par la nuit même qui lui apprend à compter ses jours, à mesurer la durée de son travail et les étapes de son existence. Autant d'attaches qu'il ne rompra plus et qui, de génération en génération, formeront entre la terre et l'homme ces affinités mystérieuses qui font les patries. L'homme dresse, selon ses besoins, la surface de la terre, la terre, par ses émanations, ses ambiances, ses végétations infinies, métamorphose lentement l'homme et le recrée, pour ainsi dire, à son image.

Il n'aurait point existé de France, si des êtres humains, venus d'on ne sait d'où et de partout, — je renvoie ici cet article à mon savant ami M. d'Arbois de Jubainville, qui a sondé les profondeurs — n'avaient peuplé la région située entre l'Océan, la Méditerranée, les Pyrénées, les Alpes et le Rhin (1). Il n'y aurait pas eu de Français si cette région n'avait présenté un cadre naturel à une nation future, si elle n'avait offert une variété de ressources et d'aspects propres à retenir et à acclimater des hommes si divers, à débrouiller entre eux le semblable sous le différent, à développer des intérêts communs, puis des affections, dont la première, la permanente, qui a lié toutes les autres, avait précisément pour objet cette terre où ils vivaient ensemble, qu'ils aimaient ensemble, où ils étaient nés et où se confondraient leurs poussières. Si le Français est devenu sociable et national, c'est que la France fut d'abord assimilatrice et maternelle.

La terre de France enseigne le travail parce qu'elle est féconde et comme reconnaissante des soins que l'homme lui rend. Elle enseigne la modération par son climat tempéré. Elle est « coutu-

(1) *Les Premiers Habitants de l'Europe*, 2 vol. Paris, Thorin-Fontemoing. — Cf. Camille JULLIAN, *les Invasions ibériques en Gaule*. Bordeaux, 1902.

mière » par la régularité de ses saisons ; elle crée la tradition par la continuité de ses produits Elle est bonne conseillère de famille et d'économie, et, par-dessus tout, elle est douce à la vie, indulgente à la misère humaine, nourricière, reposante, récréative, souriante, berceuse par les chansons de ses forêts et de ses eaux. La France ne représente pas pour le Français, comme l'Allemagne pour l'Allemand, une idée de race, l'idée d'une race supérieure par ses origines, ses vertus, son génie, sa force, et destinée à dominer les autres. Elle crée au contraire l'unité entre des Français d'origines ethniques très diverses ; c'est pourquoi elle est au plus haut degré une patrie.

Ajoutez la piété qu'elle inspire, le souvenir de ceux qui y ont vécu, la vie accumulée des ancêtres, ces âmes flottantes devenues comme une autre atmosphère ; leurs traces, le puits qu'ils ont creusé, la pierre usée par leurs pas, l'église qu'ils ont bâtie et dédiée à leur Dieu, émané de la terre d'abord, puis, comme planant par prédilection au-dessus d'elle quand il règne aux cieux, — le Christ aime les Francs ! — enfin les tombeaux des aïeux, et, à défaut de monuments funéraires, l'herbe des champs où ils dorment, — la « terre sainte » — comme on appelle chez nous les cimetières, toute une humanité souterraine qui couve sous nos pieds ainsi que

le feu étouffé dans les forêts enfouies, et vous concevrez comment, de la nature même du sol où se sont établis, connus, associés et mélangés les Français, procède leur conception si concrète, si réaliste, si intime, si profonde, si vivante de la patrie.

Point de patrie sans justice, dit cet idéaliste, et la patrie est partout où il porte *sa* justice qui réside en *sa* seule conscience et qu'il crée du seul souffle de son esprit, emmenant la patrie, comme l'ancien emmenait la cité, avec le bagage de ses dieux! C'est en France qu'a été dit, par un révolutionnaire, devant un tribunal de mort et quand le flot des proscrits fuyait vers les frontières, cette parole : « On n'emporte pas la patrie à la semelle de ses souliers! » Point de patrie, pour le Français, hors de la France, même injuste et ingrate. C'est pourquoi l'émigration est pour lui le dernier des expédients de la vie, de l'honneur ou de la foi, et l'exil le pire des supplices.

Il ya là un « secret de nature », et il me semble que j'en discerne, que j'en sens, à tout le moins « par le cœur », la solution à lire M. Vidal de La Blache. Son ouvrage n'est point un jeu de conjectures subtiles et arbitraires; ce ne sont que faits observés, déterminés, enchaînés. C'est un savant, mais il sait pour avoir vu, observé, ressenti. Dans son livre, la France se forme comme un être, en

son squelette, en ses viscères, en ses organes. La vie s'y implante et s'y propage. Si on la voit, d'un cours continu, arriver jusqu'à nous, ce n'est pas que l'auteur rebrousse l'histoire et l'enroule autour de son rouleau artificiel pour la dérouler ensuite, avec des élégances de mathématicien ; non, c'est que la vie y découle de ses sources naturelles : l'auteur a remonté le cours des torrents, mais il n'a point porté l'eau sur la montagne ni creusé le lit des rivières. Il ne nous montre point le rocher s'écroulant afin que le torrent y fasse cascade ; la cascade s'est faite, parce que le rocher s'est écroulé sous la poussée des eaux, et les eaux se sont poussées, en ce lieu, parce que l'inclinaison des terrains les y menait. On aperçoit les choses en leurs commencements ; les coulées des rivières, le creusement des cuves où s'amassera le limon de la terre, les saillies rocheuses, les crêtes, les empierrements naturels où les hommes trouveront et traceront leurs sentiers, la chaussée primitive, celle que battent sur le sol décharné les pieds nus des premiers passants.

La France est « une personne », en son histoire; en sa géographie, elle se présente comme un « être », et la description qu'en fait M. Vidal de La Blache montre cet être vivant, agissant, comme la mer où il se baigne, comme l'atmosphère où il se plonge,

comme les forêts qui le vêtent et les verdures toujours rafraîchies qui le colorent. J'ai éprouvé, à suivre M. Vidal de La Blache, ce genre d'intérêt et souvent de jouissance que donne l'évocation par un artiste habile d'impressions restées en nous à l'état diffus et l'explication par un savant physicien de phénomènes saisis au passage, mais incomplètement rattachés ensemble. J'ai admiré, là surtout où je l'ai pu vérifier par moi-même, l'investigation pénétrante, la sagacité, des hypothèses. J'en voudrais offrir un exemple, et je le prendrai, naturellement, dans le pays où je suis né et que j'ai toujours étudié, réfléchi en moi-même, par prédilection, la Normandie maritime : on peut vérifier ailleurs — et je l'ai fait pour la Bretagne, pour les Vosges — la méthode et les procédés de l'auteur; je n'ai goûté nulle part, plus complètement, ce mélange de vues de la nature physiques et d'aperçus sur la nature humaine, de fouilles géologiques et de perspectives historiques qui fait l'originalité de l'ouvrage.



La Normandie présente, du Tréport au mont Saint-Michel, la plus surprenante variété de côtes. A Étretat, les falaises crayeuses, le blanc cru entre

le vert jaunâtre du sommet et l'émeraude de la mer; plus loin, les immenses prairies de l'estuaire de la Seine, qui semblent flotter encore, comme une écume énorme de plantes marines portée par le flot, accrochée à la rive; limon déposé par la mer étale, incessamment rongé par les courants; les troupeaux de bœufs paissent l'herbe salée : lourds et insatiables, ils semblent ruminer le vent qui caresse leurs corps gras, et le grain qui fouette, sans les piquer, leurs poils lisses; la marée monte, en tourbillons, en fracas, entre les rives aplaties, et le jaune des eaux saumâtres, alourdies de vase, se détache sur le vert intense des prairies. Le long de la côte, émergeant du fleuve, les vergers, les arbres en fleurs ou chargés de fruits; une bordure de galets et des terrasses de jardins. Au delà, en remontant vers l'ouest, les éboulements colossaux de la Hague, roches tachetées de lichens, terres moussues, qui s'abîment ensemble sur la grève; les îlots à fleur d'eau, l'archipel immergé à demi où dorment, dit-on, les villes noyées; enfin les sables mouvants d'où sort cette merveille de pierre découpée qui semble une végétation merveilleuse de la nature : Saint-Michel!

A l'intérieur des terres, mêmes contrastes entre les cultures riches du plateau de Caux, les herbages d'Auge et du Cotentin, les forêts du Bocage.

Considérez les habitants, de la campagne à la côte, du paysan au marin, de la ville même à la ville, de Rouen à Caen, du Lieuvin à l'Avranchin, du pays de Flaubert à celui de Barbey d'Aurevilly, vous croyez passer d'une contrée à une autre, voir défiler des types de races différentes, dont les physionomies, la stature, la couleur des cheveux varient : du brun au blond roux et doré, et les yeux, du brun au bleu gris et clair, transparent et humide, le bleu du Nord, le bleu des Walkyries.

Sur ce plateau, vous vous croyez en pleine Neustrie. « Un Romain y retrouverait les grandes surfaces agricoles, les champs de blé qui ont frappé sa vue, les directions des routes dont il a fait usage. » En cette forêt, on découvre, à ras du sol, des mosaïques intactes, et c'est Rome parée qui sort de terre; en ce talus, sous cette butte, la tombe d'un chef, et la Gaule qui reparaît. Rouen, la romantique, est de substruction latine; les églises y ont poussé, pour ainsi dire, sur les assises des temples, et tout y déclare, tout y conserve aussi, en ces châsses de pierre, ces deux trésors accumulés qui ont fait la civilisation française, la tradition romaine et la tradition chrétienne, la loi de raison sociale et la loi de charité évangélique. Descendons vers la basse Normandie, sur la rive gauche de la Seine, nous passons des plateaux où

les Gallo-Romains bâtissaient leurs villas, encloses de talus plantés de grands arbres, des bassins fluviaux où ils asseyaient leurs cités, aux estuaires incertains aux rives mouvantes comme la mer qui les ronge tour à tour et les prolonge, où les Scandinaves cherchèrent leurs accès et traînèrent sur le sol glissant leurs longs bateaux bardés de cuir. Les riverains de la Frise et ceux du Slesvig y retrouveraient les atterrissements mous et verdoyants de leur pays natal. J'ai cru reconnaître mon pays en parcourant les côtes de l'île de Rügen. Le Haguedike — retranchement de terre qui traverse la presqu'île du Cotentin — est sorti des mêmes mains que le Danewirke, rempart du Danemark.

Cette région semble s'ouvrir à la colonisation maritime, et cette colonisation, comme une alluvion humaine, s'est opérée là durant plusieurs siècles. Ce que Fustel de Coulanges dit du petit nombre des Germains et de leurs invasions insensibles et prolongées, bandes minimes, mais incessamment renouvelées, s'applique aux invasions normandes, arrivant, comme la mer qui les portait, par petits flots, chargés de limon. Sur ces promontoires, faciles à isoler, le Normand se retranchait. Par ces vallées engageantes, remontant ces rivières, en pente douce, où la mer se pousse loin, il pénétrait avec le flux dans l'intérieur du pays. La mer lui donnait

le poisson pour se nourrir; les forêts, à fleur de mer, le bois pour construire ses barques; les marécages touffus lui fournissaient des asiles impénétrables; l'Océan une retraite toujours assurée. « Les désinences scandinaves, dit M. Vidal de La Blache, les désinences en *fleur, bec, dal* (1) abondent dans les noms de lieux; les types franchement septentrionaux abondent chez les habitants; nulle part, même en Flandre et en Alsace, le type blond ne s'est conservé avec plus de netteté. Ce que le Normand a de plus normand, au sens étymologique du mot, s'est trouvé et se trouve encore dans les parties occidentales de la province, aux débouchés des rivières du Calvados et surtout dans les saillies presque isolées du pays de Saire ou de Hague. »

Or, il se dégage de tout ce pays, dès qu'on y entre par terre ou par mer, par les marches qui le séparent de l'Ile-de-France, de la Picardie, de la Bretagne, du Maine, ou par les côtes de la Manche, un caractère particulier dans l'aspect des lieux, une allure générale chez les habitants, un accent dans la parole, une tournure dans l'esprit, qui font que c'est un pays et qu'on le reconnaît entre les autres. Les origines diverses se sont fondues en une civili-

(1) Honfleur, où j'écris ceci; Harfleur, en face, de l'autre côté du fleuve; Fiquefleur, à côté; Foulbec, à quelques lieues; Caudebec, un peu plus loin; Drubec, Clarbec, Danesdal, etc.

sation unique. Le centre latin a rayonné à toutes les extrémités. La Normandie a été un État plutôt qu'une province, État très unitaire, et, une fois entrée dans la communauté française, il n'y a pas eu de pays plus attaché à l'unité française, royale et nationale, que celui-là. Ces problèmes que l'histoire pose, la géographie les résout ; que dis-je ? elle en fait comme une sorte de disposition de nature et d'impulsion.

Le pays de Caux, hérissé de falaises, s'est refusé aux invasions maritimes ; elles se sont arrêtées au littoral, confinées. « En arrière de ce littoral et sur le littoral même, réagissait la force ancienne et accumulée des influences intérieures. Toute une vieille et riche civilisation subsistait là, fondée sur la terre. Et cette force du sol était une garantie de résistance et de durée pour l'ancienne langue, les anciennes traditions, les anciennes races. » Dans la basse Normandie, aux rives ouvertes et accueillantes, les invasions ont remonté dans les vallées profondes, par la Touques, la Dive, l'Orne, la Vire, qui coulent à travers les alluvions. Les colons se sont dispersés dans les terres. Ils y ont trouvé la civilisation, les villes, les voies romaines, voies de guerre et de commerce, de conquête et de richesses ; enfin les cadres, les organes d'un état social. Rouen, Lisieux, Caen, Bayeux sont demeurés des centres

d'attraction. L'envahisseur, attiré d'abord par la curiosité, l'appétit, le gain, se sentait comme enveloppé, intéressé dès lors, satisfait, charmé, retenu par tous ces attraits de la terre et de l'humanité. Les découpures des côtes expliquent les invasions, les reliefs du pays expliquent la persistance de la civilisation ancienne. Matériellement et moralement, les Normands sont remontés aux sources. Ils ont donné leur nom à la terre, mais la terre a exhalé en eux une âme émanée du passé. Ils l'ont envahie, elle les a conquis; c'étaient des héros : elle en a fait des hommes et des hommes de France; ils ont saccagé les églises : les prêtres les y ont baptisés et ils ont orné les baptistères de tous les trophées de leurs conquêtes; ils ont enlevé ou se sont fait donner en mariage les filles de Neustrie : ils les ont fécondées et elles leur ont donné pour fils des fondateurs d'empires.



Sur la terre ainsi occupée et familiarisée, les hommes ont voulu dessiner eux-mêmes leur destinée, et des empreintes de leur marche incertaine ils ont fait des sentiers, des chemins et des routes. Ce sont les premières arêtes de leur histoire. Les routes établissent et consacrent la possession du

sol. Telles les voies romaines ; tels, de nos jours, les immenses chemins de fer d'Amérique et d'Asie, le Transcaspien, le Transsibérien. C'est par les routes que se développe entre les peuples dispersés une vie générale, que se créent des intérêts communs : l'intérêt de la vie d'abord, l'échange primitif des aliments, des vêtements, des armes, des instruments du travail, puis la civilisation. Par les percées naturelles, suivant les pentes et ondulations des terrains, les plantes ont passé, d'abord, se propageant par le contact de la terre, par le vent qui porte les graines; puis les bêtes, à la suite ou à la recherche des plantes, leur nourriture; puis les hommes affamés et laborieux, chasseurs et agriculteurs. Les chemins se tracèrent, les chaussées se construisirent, de la Méditerranée, mère de la culture de la terre et de la culture des hommes, à l'Océan qui ouvrait les voies maritimes à un commerce indéfini : le Rhône, continué par la Saône; les rampes de Bourgogne par où l'on arrive à la vallée de la Seine ; la vallée du Doubs, un des carrefours de l'Europe. « Ainsi se glissèrent en Gaule, soit indirectement par le détour de l'Océan, soit directement par les voies intérieures de nombreux ferments de vie générale. Des nœuds de rapports se fixent alors; des points de concentration s'établissent : c'est, dans le développement de l'être

géographique, quelque chose d'analogue à ces *parties constituantes, ces points d'association,* dans lesquels les naturalistes nous montrent le commencement de l'être humain. »

A comparer, dans les cartes de M. Vidal de La Blache, le tracé des voies romaines de la Gaule à celui des routes de postes de l'an V de la République française et à la carte des chemins de fer de 1903, il semble qu'on considère les époques successives du système de circulation d'un grand être qui se développe ; on voit le cœur se former, recevant d'abord le mouvement, puis donnant l'impulsion de la vie ; le réseau se complique à la fois et s'organise. Le grand spectacle que présentent ces cartes, c'est la continuité, la permanence impérieuse de l'ordonnance initiale de la nature. Les chemins pédestres suivent les cours d'eau : les chemins où l'on marche côtoient les chemins qui marchent ; puis ils rejoignent ces chemins les uns aux autres, par les cols de montagnes ; plus tard, par les canaux, ils mêlent les eaux mêmes ; enfin, par la combinaison des fleuves, des canaux et des routes, ils font converger vers un centre commun d'où procède, réglée et ordonnée, la vie générale. Mais les directions demeurent commandées par la figure de la terre. D'abord, pour gagner de l'espace sur la nature, pour gagner de la vitesse, on a creusé des souterrains, construit

des viaducs; maintenant, on revient, peu à peu, à contourner les pentes naturelles, ainsi que faisaient les premiers hommes. On ne se décide à percer le mur que dans les impasses. Il semble, à mesure que les machines perfectionnées se rapprochent davantage de la bête, une bête à la fois plus grossière, car elle ne peut pourvoir à sa vie et à ses mouvements, et plus puissante, car elle tire, plus vite, des fardeaux plus lourds, l'homme ramène ses chemins aux sentiers primitifs par où, d'instinct, il menait ses longues caravanes de chevaux, ses chariots pesants tirés par les bœufs subjugués.

On se rapproche ainsi des passages des eaux, des passages premiers de la terre, avant l'homme. On peut, dès à présent, prévoir, dans ce retour vers les rivières et les fleuves, une évolution nouvelle des chemins qui les ramènera plus près encore des dessins primitifs. L'eau a été le premier guide, le premier véhicule, le premier moteur. Elle tend à devenir, par le transport de la force électrique, le moteur par excellence. Les chutes d'eau, qui faisaient tourner en cadence les roues des vieux moulins, se qualifient déjà communément de houille blanche, et annoncent une époque de l'industrie humaine. Nous en venons à domestiquer le torrent, à exploiter le glacier. Sommes-nous loin de cette autre exploitation, celle de l'incommensurable force

des marées, la mine inépuisable de l'Océan, la machine paradoxale qui réalisera presque le mouvement perpétuel, la masse qui, par sa seule pesée, mettra le monde en mouvement sans se consommer soi-même, n'usant que les murs des digues, les rouages des mécaniques, les bras des hommes. Et l'on peut augurer que, des fleuves à la mer, de la mer à la montagne, les fils, — si tant est qu'en ce temps-là, très voisin, peut-être, les courants exigeront encore des fils! — les fils qui capteront et porteront la force mystérieuse suivront encore les mêmes voies, les mêmes vallées, les mêmes plateaux, les mêmes cols que les premiers explorateurs de la Gaule, les Ibères, très obscurs, les Ariens, très cachés, les ingénieurs de César, ceux des rois de France et ceux de nos écoles polytechniques : tant la nature nous domine quand nous croyons la maîtriser; tant la terre nous tient, par son attraction, quand nous nous enorgueillissons de la fouler sous nos pieds en triomphateurs!

VIEUX MARINS,
VIEUX BATEAUX

Depuis que j'ai quitté mon pays natal de la Seine maritime, — j'avais alors onze ans — j'y reviens chaque année à cette époque (1), qui reste pour moi *les vacances*. J'y ramène un autre moi-même, je ne m'en aperçois pas; mais je trouve que les choses ont changé. Tel un ami que l'on voit tous les jours, qui vieillit avec vous, insensiblement, et un autre qu'on ne rencontre que par intervalles et que l'on s'attend à reconnaître, pareil à l'image précise, arrêtée, que l'on garde de la dernière visite. Je rapporte ainsi à ma vieille ville de Honfleur une série de vues demeurées dans ma mémoire, comme autant de petites aquarelles, impressions saisies et fixées, que j'aurais suspendues aux murs de ma chambre.

Les plus anciennes sont restées les plus vivantes.

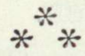
(1) 15 juillet-15 octobre.

Elles ont gardé la fraîcheur des regards jeunes et curieux. Je me représente, comme elle se dressait, il y a une cinquantaine d'années, cette fantasque baraque de *la Lieutenance,* avec ses bouquets d'arbustes accrochés aux murs massifs, débris des remparts ; son jardinet suspendu entre les pignons superposés ; son mélange de pierres grises et de briques effritées ; sa voûte et sa « bonne Vierge » à manteau de mousseline empesée, à diadème de chrysocale, au bouquet de fleurettes toujours renouvelées.

Aux pieds de l'amusante masure, la petite fourmilière du marché sur le port ; les poissons que l'on débarque, les crevettes qui cabriolent ; les moules claquemurées en leurs écailles, alléchantes et sournoises ; les victuailles campagnardes que l'on embarque ; les canards qui se débattent, attirés par l'eau, agités par quelques vague cauchemar de sauce rouennaise, épicée et sanglante ; les poules effarées qui piaillent ; les dindons sortant des corbeilles leurs têtes empanachées de crêtes rouges, insignes corporatifs, graves, gonflés, poitrinant, congestionnés et officiels, comme des messieurs en habit noir, dans des « landaus » de « noces » à dix heures du matin ; les prunes, les pêches, moites et veloutées, sous les feuilles de noyer qui les abritent du soleil ; les portefaix qui bousculent les touristes ;

les garçons d'hôtel qui se les disputent ; enfin le remue-ménage qu'amène la marée montante, et ces deux événements périodiques, encore qu'irréguliers : l'arrivée du bateau du Havre, le départ de la diligence de Trouville.

La scène n'a guère changé, depuis mon enfance : un peu plus de monde seulement, comme partout ; car, à mesure que la population diminue, la foule augmente. C'est une loi qu'élucideront, j'espère, les déchiffreurs d'énigmes de la sociologie. Je reconnais les types, qui se modifient peu ; mais je cherche les costumes. Plus de bonnets de coton dressant leurs houpettes, obstinées et goguenardes, sur les faces rubicondes ; plus de hauts bonnets agitant au vent leurs ailes blanches, couronnant la taille corpulente des matrones encaquées dans leurs capes rouges, pareils à des moulins à vent sur une colline de coquelicots épanouis.



Le quai était étroit, toujours encombré ; aujourd'hui, il se prolonge indéfiniment en une estacade de bois noir, antenne destinée à agripper les navires au passage ; puis une vaste promenade, plantée d'arbres, avec un parterre de gazon, d'où l'on découvre toute l'embouchure de la Seine. Con-

quêtes sur la mer! conquêtes aussi sur le pittoresque et la couleur. Si les digues avancent, la ville recule, divorcée, malgré elle, de son mariage séculaire avec le fleuve. Elle se blottit en sa demeure de veuve, défraîchie, décolorée, réduite à voir, de loin, passer les eaux inconstantes qui se pressent, en bondissant et mugissant, vers les noces nouvelles. Elles baignaient jadis les maisons de la rue aux Marins; la rue aux familles de pilotes et de pêcheurs, fécondes et hospitalières, grouillante d'enfants, bordée de commères plantureuses et fortement embouchées, qui épluchent la crevette sur le pas de leurs portes.

Humbles logis, toits pointus, ruelles difformes, masures obèses, murs vacillants et soutenus de béquilles : partout où perce un rayon de soleil, où végète une motte de terre, le bouquet de verdure cher aux marins; l'arbuste rachitique qui se tord sous le vent d'ouest, la plaquette de gazon moisi entre les dalles glissantes.

Au milieu des maisonnettes des marins, les *hôtels* des anciens armateurs, des officiers de vaisseau en retraite, avec leur grande *salle* à larges fenêtres, s'ouvrant sur la mer, et les terrasses d'où ils surveillaient comme d'un banc de quart l'arrivée des navires.

Ils étaient gais et vivants, ces bateaux à voiles,

compliqués, hérissés, estropiés, rapiécés, toujours invalides : ici un radoub à la cale, là une déchirure à la grand'voile. Les porteurs de bois du Nord, le grand commerce du pays, arrivaient deux fois par été, en flottilles, et s'entassaient dans les vieux bassins, attendant leur tour de quai, car il fallait débarquer chaque planche à dos d'homme.

Ces bateaux, habitués au voyage, séjournaient dans le port ; les marins s'y familiarisaient, trouvaient des tavernes où l'on parlait leur langue, remportaient, pour leurs familles, des bibelots, des étoffes, des « délicatesses » de France. Aujourd'hui, dans les nouveaux bassins, quelques gros *steamers* les remplacent, apportant chacun le chargement de six à huit bateaux à voiles, toute une forêt de Norvège. Le « tonnage » du port augmente, et l'animation diminue : contre-partie du problème de la dépopulation et des foules que je posais tout à l'heure. Le commerce gagne du temps, perfectionne son outillage ; mais le spectacle y perd de toute la différence qui distingue une grue à vapeur, maigre, osseuse, rébarbative, austère et laborieuse, d'une belle voile latine qui se gonfle et palpite au vent, douce au regard et toute frémissante de vie.

***

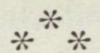
Combien différente, l'arrivée au port! Le steamer à vapeur est annoncé à son départ par le télégraphe, signalé au passage par les sémaphores. Au jour dit, à l'heure dite, il débouche dans le chenal, fumant, sifflant, étranglé, battant l'eau à tort et à travers de son hélice, s'ébrouant, puis s'arrêtant inerte, trop lourd de geste pour les passes sinueuses, et s'abandonnant, en désespoir de cause, au petit remorqueur agile qui vire autour de lui, le pousse, le tire et le mène à sa place, ainsi qu'un caniche attelé au cou d'un hippopotame aveugle.

Le bateau à voiles partait quand il plaisait au vent et arrivait de même; on l'attendait, il ne venait pas; il vous surprenait presque toujours, et, presque toujours, c'était une aventure, parfois un drame, quand la marée était hostile et le vent à la tempête. L'échouage, le naufrage même sur les bancs perfides et enlizeurs le menaçaient. Tout un petit peuple de marins vivait de cet imprévu : les jeunes qui s'offraient sur leur « barque d'aide » ; les vieux qui, le navire dans le chenal, le halaient à la corde, pesant de leur pauvre corps infirme sur l'amarre trop lourde pour leurs mains rhumatisantes, sabotant en cadence sur le granit humide.

Les curieux affluaient : les étrangers parce que c'était un spectacle nouveau, les gens de la ville parce que c'était un spectacle toujours le même, et qu'ils n'en sont jamais lassés.

Au milieu d'eux, le commandant de port, rompu à la manœuvre, connaissant tous les détours de son chenal, tous les secrets des courants, s'agitait, braillait dans son porte-voix des vocables inintelligibles, s'emportait, s'exhalait en litanies d'imprécations pantagruéliques, ne s'arrêtant, essoufflé, qu'à cette injure, la dernière, la plus cruelle et terrassante de son répertoire maritime : *Perruquier!* Près de lui, le maître haleur attendait les ordres; géant de Normandie, aussi paisible que son chef se montrait turbulent en sa faconde; vêtu, en toute saison, d'une chemise rayée de cotonnade qu'en hiver il calfeutrait de gilets de laine; deux larges bretelles de tricot soutenaient le pantalon de gros drap, jadis noir, plaqué de pièces disparates; un pantalon « couleur du temps » : le mauvais temps d'hiver, où toutes les nuances se déteignaient en une teinte rougeâtre qui n'a de nom dans aucune draperie. Sur la tête, un chapeau haut de forme, enfoncé, vissé, cabossé, pelé, rouillé, immuable et inébranlable, défiant la tempête comme jadis, au temps de Napoléon, les boulets britanniques; et quelque part, sur la bretelle

gauche, un tout petit bout de ruban jadis rouge, rappelant qu'autrefois, en sa jeunesse, quand il embarquait pour le service ou pour la course, sur le brick *l'Indomptable,* la corvette *Bonne-Aventure* ou la goélette *Jeune-Hortense,* et plus tard, quand il sauvait les naufragés en détresse, le brave homme avait eu son rang parmi les héros.



Enfin le bateau s'amarrait au quai. Depuis des mois, quand c'était un Français et qu'il revenait des îles, on était sans nouvelles. Qui était mort? Qui était né? Les mouchoirs s'agitaient, on se comptait. Parmi ceux que l'on *espérait* ainsi, — espérer est chez nous un joli synonyme d'attendre, — il en est qui ne reparurent jamais. On nous montrait, à l'église, des femmes en deuil, veuves dont les maris n'avaient pas de tombe au cimetière. Mais quelles embrassades, au débarquement! C'était toujours un retour de l'autre monde; et les cadeaux! les guenons, les confitures de goyaves, les perroquets — consolation des vieilles filles — lisez Flaubert; voire les petites négresses à dents blanches, à gestes d'écureuil, appelées à bouleverser le foyer des paysans, lisez Maupassant.

A la mer montante, les vieux marins sortaient

de leurs maisons et se traînaient vers le port : de pauvres gens cahotant sur leurs béquilles; des officiers podagres roulés, par leur matelot, dans de petites voitures. Quand la mer était basse, ils revenaient encore *la* voir s'éloigner, *la* voir revenir, dissertant sur ses déconcertantes allures, ses surprises, ses infidélités, ses perfidies, et ne se lassant jamais de parler d'*elle,* d'en entendre parler, car *elle* les avait bercés, tout petits, emmenés adolescents, agités avec la jeunesse, et ramenés en épaves au logis paternel. Ils s'asseyaient sur les bancs des jetées de bois, rongées par l'eau et comme grasses de sel marin; et ils se racontaient indéfiniment leurs aventures, leurs naufrages, leurs combats, les luttes épiques de l'immortelle *Sémillante* du contre-amiral baron Motard contre deux frégates et un vaisseau anglais à trois ponts; les abordages fougueux, irrésistibles; puis les « bordées » inoubliables, les bonnes fortunes aux îles, les Philippines, Macao, ces paradis de Mahomet, et les *pontons,* cet enfer britannique.

En hiver, durant les longues veillées, les vieux braves se faisaient lire *la France maritime* et les *Souvenirs* de Garneray. Quand ils ne se sentaient pas les doigts trop gourds et qu'ils y voyaient encore assez clair, derrière leurs bésicles, ils reconstruisaient, pièce à pièce, minutieusement,

en *petit modèle,* le bateau qu'ils avaient commandé ; la *prame* du camp de Boulogne, qui sans la défaillance de Villeneuve et la trahison du vent, cet éternel allié des Anglais, aurait conduit à Londres Napoléon et ses grenadiers. Le *modèle* achevé, gréé, fignolé, sentant le goudron frais, tout comme un grand navire, ils le faisaient manœuvrer sur la table de la *salle,* où, par les fenêtres à petits carreaux, mal closes, entrait le vacarme de la mer montante, la trompette de la tempête, le courant d'air marin qui faisait palpiter les voiles du petit bateau. Le vieux prenait un *ris,* rallumait sa pipe, serrait sur sa chaufferette ses pieds refroidis et rêvait des anciens départs, en attendant le dernier, celui dont on ne revient pas, sûr de pouvoir dire, quand l'heure sonnerait, au curé comme jadis au capitaine : « Je suis paré ! »

L'ENCHANTEMENT DU VENDREDI SAINT

C'est une page unique dans l'œuvre de Wagner et peut-être dans toutes les musiques : la suavité dans l'inquiétude, le réalisme dans l'aspiration mystique, des chants de délices qui sont des méditations, l'émoi de la nature fécondée par le printemps, l'élan des âmes vers le ciel entr'ouvert, un entre-deux étrange et troublant de l'enlèvement de Psyché et des ravissements de saint.

Cette communion de la terre rajeunie et de l'homme régénéré, ce vendredi saint radieux et embaumé, est-ce notre vendredi saint, celui de la tradition française, demeuré, malgré tout, quelque peu janséniste et tout imprégné de Pascal : le gibet, le tombeau, les clous et la couronne d'épines, le cadavre sanglant du supplicié? Le mot même d'enchantement semble jouer avec l'image de ce

jour de désolation : la nature en stupeur, l'homme précipité sur les dalles du temple, abîmé dans sa misère... Je m'arrête; j'oublie cette autre tradition, si parisienne, du même jour, le Longchamps du dix-huitième siècle, le Longchamps d'hier et de demain, pimpant, fringant, piaffant, sorti en toilettes claires dans le cadre des verdures fraîches : tradition d'élégance, rupture toute mondaine d'un carême sans austérité; elle trouvait, elle trouve encore la figure populaire à l'autre bout de Paris, dans la foire aux victuailles, veille de la grande kermesse faubourienne aux oripeaux rutilants, aux fanfares criardes, avec ses avenues d'enseignes phénoménales, ses galeries de cages à bêtes féroces, ses parades de nains et de géants?

La société vit de contrastes et l'homme de contradictions. Quelques centaines de mètres séparent Notre-Dame, l'humilité chrétienne dans toute sa majesté, l'église baignée d'ombre, dans le mystère des vitraux, les stalles où se sont assis hier les pauvres, les pavés où s'est agenouillé le prélat qui leur lavait les pieds, tout ce peuple en prières, prosterné, gémissant, de l'avenue éblouissante, où la brise se joue, sur les étoffes papillotantes, sur les lèvres qui sourient, où la joie de vivre gonfle le cœur des hommes et les rameaux des arbres, l'évocation du moyen âge en angoisse, de celle de

Trianon en fleur. Ce fut une surprise pour moi, presque une féerie, que cette vision de Longchamps, lorsque enfant encore, je vins à Paris, pour la première fois, précisément en la semaine sainte.



Chez nous, en notre pays maritime, nous en restions au vendredi saint du moyen âge. Il me semble, quand je rappelle ces impressions lointaines, que Pâques, en ce temps-là, tombait toujours de bonne heure, dans les jours bas, mouillés, à l'aube lente, au crépuscule hâtif. Les « vieux temps », comme on disait, les temps de l'hiver douloureux aux pauvres, durs aux marins, anxieux aux mères; les temps lourds de naufrages, où la mort plane avec les nuages qui crèvent, avec les goélands éperdus qui piaillent en tourbillonnant sur les grèves. Les vieilles, blotties sous leurs capes rouges, descendaient les ruelles glissantes, chancelant aux coins des rues, où cinglait le grain et se déchaînait la rafale. En passant au mugissement qui venait d'en bas, elles jetaient un regard furtif vers le port, où se poussait l'eau jaunâtre, gonflée, sournoise, le monstre vorace qui léchait la pierre des jetées de sa langue d'écume.

A part le ronflement de la tempête et le grincement des girouettes affolées sur les toits, nul bruit dans la petite ville. Un silence surprenant. Point de cloches, en ces temps de sonneries sempiternelles. Pas même la tinterelle sinistre du petit vieux falot, le petit vieux de la « charité », affublé de sa dalmatique fripée, luisante de pluie, parsemée de figures d'ossements et de têtes de mort, qui s'en allait, annonçant les décès, aux carrefours, et réclamant une prière pour les trépassés. Nul glas ballottant dans l'air ses sonneries lugubres, tantôt assourdies comme un sanglot, tantôt comme déferlant en dissonances déchirantes. On « sonnait au mort », à toute heure, à tout propos. Trois enterrements en une semaine jetaient sur le pays une impression de peste noire. Les servantes nous disaient : « Les cloches se sont envolées, elles sont parties à Rome. »

La petite ville, d'ailleurs, gardait un air de cimetière; on se croyait encore au temps de novembre, quand les beaux jours mouraient et que l'hiver allait venir. Il était venu; s'en irait-il jamais? Les vieux en bonnet de laine, engoncés dans leur cravate de tricot, grelottant, branlant sur leur canne, titubant sur leurs sabots, balbutiaient de leur bouche édentée, dans leur parler traînard : « Quel temps, mon pauvre monsieur! »

En la Normandie d'hiver, la Normandie dolente et dévastée, on se dit : « Mon pauvre ! » comme à Paris, optimiste et familier : « Mon cher ! » et dans le Midi, content de son ciel, surtout de soi-même : « Mon bon ! »

Dans l'église de bois, masure énorme, aux structures scandinaves, composée de deux coques de vaisseaux renversées, monument étrange élevé par des charpentiers novices à Notre-Dame des Flots, je ne sais quoi de vide, de sauvage. Les croix voilées, le tabernacle désert, ouvert à tous les yeux. Sous un des porches de côté, une chapelle ardente, aux statues enluminées, représentant la scène du tombeau. Au chœur, le récit psalmodié, ainsi que dans les « mystères », par les diacres revêtus d'ornements funèbres. On remarquait la diction claire, bien qu'un peu chevrotante et nasillarde, de M. le chapelain de Grâce, qui faisait le récitant ; la belle voix juste et métallique de M. le premier vicaire, qui chantait les paroles du Christ, et, à la messe de Pâques, chanterait au lutrin.

Le soir, sous les toitures aux cavités pleines d'ombre, où pendaient, ainsi que des falots dans la cale d'un navire, des lampes vacillantes, aux lueurs ternes, on s'entassait pour entendre, cette fois en langue vulgaire et mise à la portée des simples, le récit de la Passion. Les fidèles remontaient le che-

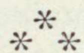
min du calvaire, tandis que, par les portes entr'ouvertes sous la poussée du vent, une longue traînée de froid coulait dans la nef, que les lampes filaient et fumaient, que les cierges coulaient leur cire et étalaient leur flamme jaune, et que, le long des murs, les vitraux battaient, secoués dans leurs alvéoles de plomb. C'étaient les vendredis saints des ténèbres.

*
* *

Parfois, Pâques tombait tard, et les vents se montraient cléments. Vers le soir, l'air s'attiédissait sur la mer apaisée; dans la vallée, la sève montait aux plantes; le matin s'éveillait dans la douceur qui descendait du ciel, dans le frémissement de vie qui s'élevait de la terre : une matinée de convalescence qui sent le rose revenir à ses joues et sourit au premier rayon. On s'échappait aux jardins, guettant dans les nuages les cloches qui allaient s'en revenir du pèlerinage d'Italie.

Elles éclataient joyeuses et justes, et il semblait que le beau temps jetât de l'argent dans leurs accords. L'allégresse de la nature se mêlait à l'allégresse de la fête prochaine. C'en était fini des lamentations et des tempêtes. L'homme avait, hier, baisé la terre où s'était évanouie la figure du Sau-

veur; il baisait maintenant la terre de résurrection. L'heure approchait de la grande exaltation populaire, l'heure de la joie formidable du moyen âge libéré, en liesse. « O nuit bienheureuse, nuit dans laquelle le ciel s'unit à la terre, et les choses divines s'unissent aux choses humaines! » *O vere beata nox... in quâ terrenis cœlestia, humanis divina junguntur.*



L'enchantement nous gagnait, ou, pour mieux dire et parler notre propre langue, la bénédiction de Pâques. Le samedi, à la tombée du jour, de petits pauvres, nettoyés de leur mieux, un panier à la main, couvert d'une lingerie blanche et tapissé de verdure, venaient sous nos fenêtres chantonner les refrains vieillots, rythmes lents, modes mineurs, poésie de complainte, quêtant les œufs de Pâques, les beaux œufs rouges, safrans et bleus que nous avions préparés d'après les recettes de nos grand'-mères ou les préceptes de Mme de Genlis. Le dimanche matin, les bateaux se pavoisaient. Les flammes frétillaient aux mâts, et sur la *Lieutenance* qui avait jadis arboré le drapeau du roi Henri, libérateur et pacificateur de son royaume, s'éployait le drapeau tricolore. Dans l'avant-port, les barques

de pêche oisives, voiles serrées, filets roulés, légères et lavées, se dandinaient au flot. Le recueillement de la mer, le silence de la campagne, le repos des usines créaient comme une atmosphère de fête. Les familles endimanchées sortaient des logis trapus, des ruelles tortueuses qui bordent la mer, et s'acheminaient, la tribu des gamins et gamines, moussaillons et apprenties ouvrant la marche, vers l'église carillonnante.

En ces Pâques enjouées, — les vieillards les comptaient, — on s'en allait, l'après-midi, les uns sur les hauteurs, *aux Bruyères,* d'où l'on dominait la mer, basse et déjà voilée de brume, où l'on eût cherché en vain au large la blancheur d'un voilier ou le panache d'un vapeur ; tous étaient rentrés ou partis de la veille, sauf les courriers.

Les marins s'allongeaient, à plat ventre, aux places ensoleillées, regardant l'eau, l'œil perdu, la pensée flottante. D'autres s'enfonçaient dans les vallées abritées, où couvait le printemps, voir les bourgeons s'ouvrir, les pervenches, les muguets, les primevères, les violettes percer la terre toute noire encore et mate du dégel. Les fougères déroulaient leurs spirales gluantes, pareilles à des serpentins qui viendraient d'éclore.

Le long des talus, où s'épaississaient les broussailles, on voyait s'étirer les feuillages perpétuels,

les langues-de-bœuf revernies, et, près des mousses encore pâles, s'épanouir des fleurettes, neige tendre du printemps. Çà et là, de grosses mouches aux ailes lourdes, aux velours luisants, voltigeaient, effarées, gloutonnes et bourdonnantes. Dans la prairie, les bœufs amaigris, les vaches évidées se reprenaient, ainsi qne les herbes mêmes, à leur ouvrage de lait et de chair, nourriture et réconfort des hommes.

Les enfants butinaient parmi les fleurs. Assis sur un tronc d'arbre abattu à l'automne, les parents, recueillis, se remémoraient les Pâques heureuses, songeaient à la bonne saison qui s'annonçait et couvaient l'avenir en suivant de l'œil les cascatelles des eaux clarifiées dans le vallon.

Heures divines, heures de répit, éclaircies de l'existence, où l'on se sent à la fois plus sain en son être et meilleur en son âme, bienfaisant sous le bienfait. Il y a un renouveau dans toute la nature et de la rédemption dans tous les cœurs.

PAUVRE PÊCHEUR

Dans les marées de *morte-eau,* marées d'après-midi, mornes et flasques, on le voit se traîner hors des jetées. Sa barque est disloquée ; des planchettes glanées du chantier, des étoupes de rebut, ferment les fentes, bouchent les trous, et, le long du bordage, la vase sur laquelle le bateau gît à mer basse forme, en se desséchant, comme une carapace de crustacé délabré. L'homme est désastreux, ainsi que l'embarcation : barbe d'hôpital, cheveux en broussaille d'hiver, teint blême, joues creuses ; un tricot à crevés, un cache-nez jadis rouge autour du cou, des culottes de noyé, il rame en haletant ; les avirons choquent les taquets déboîtés et tout craque, sous la poussée débile, lamentablement.

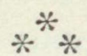
Il s'arrête le long d'un enrochement enduit d'algues vertes, au pied d'un fanal, en plein dans le courant de la marée qui baisse, et il attend que le jusant amène dans son filet des poissons, en dé-

tresse comme lui. Le « carrelet » pend au mât veuf de voile; l'homme le manœuvre avec une manivelle démantibulée. Le filet coule; l'homme debout, les bras pendants, les mains jointes, dans une attitude qui tient à la fois de la résignation et de la prière, guette le mystère des flots opaques; le temps écoulé, il retourne, sans hâte, la manivelle qui grince; il regarde, sans impatience, le filet se vider d'eau et le voit, sans révolte, émerger vide de poissons. Puis il recommence, attendant, sans y croire, une surprise qui ne se produit jamais; trop heureux si, la marée finie, il rentre avec quelques anguilles trop fluettes et quelques flondres trop plates.

Cependant, le jour tombe sur la mer laiteuse; sous le ciel, bas et terne, les bancs de vase jaunâtre se confondent avec les eaux inertes; à peine distingue-t-on, à fleur de mer, la verdure trempée des marécages; la baie s'enfonce dans les terres embrumées : elle semble se vider d'eau comme le ciel se vide de lumière. C'est le calme. Les mouettes tournoient, criant la faim, piquant sur l'eau, la frôlant de l'aile, avide d'agripper quelque bestiole qui nage, et, comme elles, quêtant leur nourriture, virant dans le vent, les barques à voile s'éparpillent au large et disparaissent dans le crépuscule.

Paysage d'automne, spectacle de désolation humaine; je le retrouve dans mes souvenirs aussi loin que j'y remonte; d'autres le verront après moi, car le *pauvre pêcheur* est à la fois un être misérable et une figure de misère, d'un symbolisme douloureux, comme la peinture qu'en a faite Puvis de Chavannes. Le maître l'a-t-il prise sur nos grèves, en quelque automne sanglotant et funèbre, tel que celui-ci? Son ouvrage a pour moi je ne sais quoi de vu.

Mon compatriote et ami le paysagiste Le Clerc, qui est en même temps un *folkloriste* excellent, m'assure que Puvis visita Honfleur, il y a une trentaine d'années; on en garde la tradition dans la rue aux Marins, qui fut aussi la rue aux Peintres.



Qu'il soit parti d'ici ou que nous l'y ramenions, le « pauvre pêcheur » est de chez nous. C'est le revenant des eaux désertes : il hante les côtes aux heures où la vie les abandonne; son ombre flotte autour des masures où le foyer s'éteint. Et il faut qu'il revienne là, qu'il reprenne, sans répit, la tâche décevante; car ses mains ne se plient plus à d'autre besogne, son âme de brume ne s'ouvre

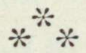
plus à d'autre espérance; il ne connaît pas d'autre lendemain, et nulle part, hors ces argiles molles et fuyantes, il ne trouverait à jeter son ancre.

C'est l'extrême dénuement de la vie maritime, la dernière ressource, après quoi il ne reste plus d'embarquement que dans la barque des morts, le cercueil de sapin que portent au cimetière les camarades plus heureux, car ils sont encore jeunes, car leur corps est robuste et ils possèdent des barques solides, capables de tenir la voile et de traîner le chalut dans des eaux plus fécondes. Plus heureux! Parce que tout homme est toujours l'heureux d'un autre et qu'il n'existe point d'infortune qui ne rencontre son pire. Mais de combien de calamités est fait ce bonheur des marins plus heureux! L'ouragan menace incessamment leur existence de labeur, le calme plat leur vieillesse de privations.

Il n'est point de « pauvres pêcheurs » qu'aux bords stériles des mers. Je pense à ceux qu'en avançant dans la vie, nous laissons cramponnés à la rive, ballottés, en épaves, par les remous du courant sur un bas-fond où l'on s'enlize. Le Midi, lumineux et sonore, a ses « pêcheurs de lune », les cadets de Cyrano; ils lancent leur épervier, tissu de soie, dans le rayon qui passe; la reine Mab les frôle de l'aile, et ils rapportent la toison d'or. La lune, en notre ciel gris d'ouest, balayé de nuages

hostiles, est inclémente aux malavisés qui troublent son sabbat. Elle est demeurée moyenâgeuse, étrangement rousse et maléfique. Malheur à celui qu'elle touche ; elle le marque pour la détresse éternelle, et le condamne, sa vie durant, à tenter la pêche miraculeuse dans les eaux ensorcelées.

Paris n'a pas de chance. Il n'est point une cour de la grand'ville qui ne garde l'écho de quelque grandiloquence, de quelque chant pathétique, de quelques vibrations troublantes de violon. Paris est clément à ces nomades ; il les admire, il les plaint, il les secourt, et il se console de leur misère tant il a vu de fortunes bizarres : le baryton entrera au grand Opéra, s'il n'en est déjà sorti ! l'orateur entrera à la Chambre, à moins qu'il n'ait déjà cessé d'y plaire ! La province, moins accessible aux prestiges, est plus réfractaire aux artistes vagabonds et aux prophètes délabrés. Pourtant, il germe, entre les pavés de ses rues, des végétations de plante que nul n'a semées, dont nul ne cueille les fleurs, que nul ne foule du pied, et qu'on laisse mourir, car elles ont le *sort :* s'en approcher porte malheur.



Ce sont de pauvres enfants, en quarantaine, dès

l'école, parce qu'ils tombent on ne sait d'où, pensent on ne sait à quoi, toujours autres et toujours ailleurs; rebelles aux yeux des maîtres, risibles aux camarades. Les lettres de l'alphabet, épaisses et noires sur le tableau blanc, que les écoliers considèrent, ahuris, et désignent machinalement, à la baguette, se métamorphosent à leurs yeux, se colorent, s'irisent aux contours; il leur pousse des pattes, des ailes; elles volent, elles nagent, elles rampent; l'enfant s'égare à les suivre, il ne les épelle pas. Les mots, quand il les perçoit, se transforment selon sa fantaisie maigre et chétive; ils fermentent en lui, avec des refrains de vieilles chansons tristes, des lambeaux d'images, des loques d'idées, accrochées au hasard, à la leçon d'histoire, au sermon, à la lecture, par le père, d'un fait divers, dans le journal, durant la veillée. Un coup de lumière dans ce crépuscule de rêve, l'enfant y découvre des mondes, des voiles ouvertes, des envolées de navires, et le voilà flottant vers l'infini. Pauvre pêcheur, désormais, il n'abordera plus la terre inhospitalière que pour tirer sa barque sur le sable, jusqu'au soir où la fièvre du marécage le prendra, à l'heure où le soleil tombe et où passe sur la mer le frisson de la nuit.

Toute une flottille d'âme falotes. Des barbouilleurs éblouis par la prestidigitation des impression-

nistes, agitant en plein air, sur les quais, et projetant négligemment les taches ensoleillées sur la toile. Les pauvres diables, à peine échappés au *lavis et ornement* de l'école et que la peinture démange au bout des doigts, se figurent que, pour être artiste, il suffit d'avoir du génie et de s'adonner à l'imagination. Ils barbotent dans leur « idée », et ce sont des tempêtes échevelées, des vagues en délire, des chavirements fous de bateaux, des vierges d'Épinal, en apparition, dans les angles, crevant la toile, et, sur le premier plan, envahissant le tableau, le chapeau haut de forme et le porte-voix gigantesque du capitaine, trompette du jugement dernier, luisante comme une quincaillerie.

Je me rappelle un musicien, qui m'apprit le nom d'Hector Berlioz; il en parlait avec une sorte d'horreur sacrée, ainsi que d'un monstre sublime. Je crois bien qu'il n'avait jamais entendu de sa musique. Il n'en avait lu que les programmes : *Lélio ou le Retour à la vie.* Il était Lélio, et il était revenu! loin des théâtres, loin des orchestres, sans piano même, rien qu'un cahier de papier réglé où dansaient, en griffonnages bizarres, les notes enchevêtrées.

Sauvage, en essayant dans un de nos bassins la première hélice, a engendré une génération de mé-

caniciens qui n'ont de commun avec lui que d'être méconnus, et déchaîné plus de mouvements perpétuels qu'il n'en faudrait pour mouvoir le monde renversé. Et les capteurs du courant de la Seine, et les exploiteurs des vases de l'estuaire, force et matière à remplacer toutes les machines à vapeur, à féconder le Sahara.

Et les chevaliers errants de la mer, en qui bouillonne le sang des corsaires, le sang des vieux Normands, inquiets de trésors et de palais siciliens, coureurs « d'aventures profitables » ; ils ont mis en pacotille, à l'usage des nègres, tout le bien amassé par les parents ; ils se sont embarqués pour « les îles », et au lieu de revenir rois de l'Atlantide ou empereurs du Cuthay, ils rentrent, rapatriés par le consul, râpés et piteux, sans autre gagne-pain que de tirer le câble du haleur ou de revêtir les bottes du *vasier,* et d'autre raison d'être au monde que de guetter l'arrivée de quelque oncle d'Amérique qui leur apportera la fortune vainement cherchée et accomplira l'aventure manquée par eux.



Je me souviens d'un jeune homme que je voyais errer sur les jetées. Il m'intéressait par sa fraî-

cheur d'adolescent, ses yeux candides et transparents, ses regards lointains. Il m'aborda un jour, me conta qu'il était poète et me confia le dessein, très beau, qu'il avait formé d'églogues normandes ; du Maupassant pour la vision intime, du Chénier pour la sveltesse et la précision du vers ! Il n'avait guère lu que des fragments dépareillés de critique, et il avait imaginé son œuvre qu'il décrivait avec recueillement, en une sorte de liturgie de rêve. Il me récita quelques vers : ils étaient ingénus, fluides, sans accent personnel, sans couleur de pays : des images incertaines telles qu'en forment les nuages sur les rides d'un ruisseau.

Il fallait vivre ; il ne sut pas. Sa main demeurait rebelle à l'étreinte du travail, comme son esprit à l'étreinte de l'idée. Je l'ai revu plus tard, dans le désastre extrême de l'âme, pieds nus, sur la même jetée où je l'avais rencontré, les yeux égarés vers l'horizon fuyant, mais toujours limpides. Me reconnut-il? Dignement, gentiment, il dessina de la main, à mon approche, le geste d'un salut avec le chapeau qu'il n'avait plus... Pauvre pêcheur !

Ce ne sont pas des *ratés*. Le raté est amusant, il est drôle, il est odieux, il est ridicule, il est pitoyable, mais il reste du moins un personnage de comédie ; il est en scène et, devant lui, on se croirait au théâtre. Ce ne sont pas des *décavés :* on

n'est pas le décavé de rien. Ce sont des naufragés du voyage sans but sur le vaisseau fantôme, et les plus fortunés n'en rapportent que ces coquilles roses et vides où l'on écoute indéfiniment mugir une mer sans flots et sans rivages.

GRISAILLE

Octobre. Le ciel travaille en grisaille. Le matin : une merveille. Sur les fleurs fanées, sur les buissons éclaircis s'accrochent de petites toiles d'araignées, tout argentées de l'humidité de la nuit. Quand la lumière descend de plus haut, elles luisent comme autant de miroirs d'eau qui s'irisent en ondulant. Le soleil monte, dans les brumes qu'il disperse, et il semble que sur tout le paysage la toile d'araignée s'étend, effilée, transparente, étincelante. C'est le rideau du théâtre de nature, entre deux transformations de féerie.

Le soleil monte encore : les rayons obliques réfractés à l'infini par les vapeurs qui flottent, plus haut, dans l'atmosphère, éblouissent les regards. Des échappées de bleu gris, très tendre. Du ciel qui se découvre, il tombe comme une poussière gris de perle. Elle enveloppe les arbres au feuillage roux, elle pénètre dans les vallées approfon-

dies. Sur la grève, le gris vert d'eau des prairies se détrempe dans le vert gris, un peu jaune, de la mer, très calme, qui se confond avec les herbes où son flux vient mourir. Sous les gerçures de la surface qui frissonne, on distingue à peine le glissement énorme de la marée qui monte. N'étaient, ici, les mouettes qui coupent l'air en criant et piquent droit sur l'eau, et là, les grands bœufs qui reniflent l'air salin, on ne discernerait point où commence le marais, où finit le flot, et, parfois, dans la fantasmagorie du brouillard qui vole, ces bœufs grandis démesurément et déformés semblent émerger de la baie, frères monstrueux des marsouins qui s'y jouent, pointant çà et là, en bonds sinueux, par petites taches noires, entre des barques qui filent et se perdent dans la nuée.

J'aime cette clarté tamisée, aux dégradations infinies ; ces gammes colorées qui se transmuent, comme les gammes sonores, en modulations caressantes, fuyantes, insaisissables. C'est dans cette lumière que la beauté de mon pays de l'ouest s'est révélée à moi ; c'est le premier soleil qu'ont vu mes yeux d'enfant ; c'est de lui qu'est partie l'étincelle divine qui, pour la première fois, a allumé, devant mes regards, l'incomparable feu d'artifice de la nature d'automne, sur les rives où je suis né. Matinées révélatrices, elles sont à la vue ce que

sont pour l'oreille les premières vibrations des cordes magiques.

Tel le nocturne de Chopin, surpris autrefois et entendu à la dérobée, en passant devant la porte du salon où l'artiste, hôte de la maison paternelle, exerçait le matin ses doigts sur le clavier. Telle la première lecture de Lamartine, de Chateaubriand, de Musset; la première envolée dans le monde de l'épopée et du rêve, Bonaparte, Graziella, Velléda et Vénus Astarté

Qui fécondait le monde en tordant ses cheveux.

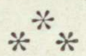
Foin de ceux qui ne connaissent que les heurts, les dissonances crues, les contrastes tranchés, le blanc qui est le vide et le noir qui est l'obscur, le dessin linéaire, à la règle et au compas, et le lavis à l'encre de Chine; arrêteurs de choses, polisseurs de surfaces, vernisseurs enragés, détrempeurs et décolorateurs de la nature. La nature est artiste de tempérament et peintre de plein air; l'atelier de photographie est son école primaire. C'est la symphonie réduite au piano à quatre mains, encore que la photographie dévore la lumière, et que les quatre mains conservent au moins le rythme souverain et générateur.



Et, pourtant, sur nos côtes, il n'en faut pas trop de cette lumière créatrice. Trop nue, trop vive, elle brûle le paysage ; elle jaunit, en les desséchant, les herbes des prairies. Dieu me garde de médire du soleil plein, dans le bleu plein du ciel et de la mer ; des teintes foncées, des ombres fortes, des arêtes précises, de la splendeur du Midi. Je l'ai découverte en cette saison même, arrivant de nuit, tout droit, de ma Normandie flottante et embrumée aux bords de la Méditerranée. J'ai senti se réveiller en moi l'instinct atavique, l'orgueilleux et sensuel appétit de mes ancêtres, compagnons de Tancrède et de Simon de Montfort, quand ils débarquèrent en la Sicile sarrasine, dans la Provence ou le Languedoc albigeois, et s'avancèrent maillés de fer, marchant à la conversion par l'épée et à la rédemption par la conquête, juste rachat des hérésies et infidélités qui ont toujours mérité aux pays riches et voluptueux la visite des pénitenciers du Nord.

Donc, trop de lumière tue nos paysages ; elle exagère les valeurs et les dénature en discordances ; les collines s'aplatissent, les vallons perdent leur mystère, comme les rues des vieilles villes que l'on éclaire à l'électricité. La campagne dégénère en un

vaste potager où s'ébattent lourdement de grosses bêtes domestiques. Nos pays d'eau veulent que la lumière s'y baigne. Nos yeux ne sont pas faits pour dévisager le soleil. Tout nous est prisme, l'air, le nuage, notre rétine même. C'est pourquoi les étrangers peuvent impunément envahir l'été nos vallons et nos collines. Ils ne les prennent pas. Ils n'y sont qu'à l'auberge, en garni. Ils les voient éclairés au gaz, nettoyés, loués, ravalés comme les maisons de Paris, pomponnés comme un jardin de luxe, endimanchés à l'usage des passants, et ils n'en gardent que ce que leur en livre leur *kodak*. Ils partent et le pays nous revient. Nous le savourons, comme les amoureux qui vont passer ou renouveler leur lune de miel, à l'entrée de l'hiver, dans le chalet sur la falaise ou le manoir dans les bois.



La nature est comme les femmes. Toute parure lui est bonne ou plutôt tout lui est parure, parce qu'elle est belle. Elle tire élégance jusque du deuil même, dont elle fait une coquetterie ; le demi-deuil surtout, ce printemps des veuves. Elle n'est laide que quand elle se voile, elle ne se voile que quand elle se sait laide. Telle, sous le ciel en averses, la pauvre fille sans formes et sans âge, les yeux cachés

par le binocle embué, le front dissimulé par le chapeau couleur de cirage, empaquetée dans le manteau de pluie, et, sous le parapluie, pataugeant dans la boue, ne sachant relever sa robe que juste assez pour montrer qu'elle est mal chaussée.

La nature relève et secoue son enveloppe pluvieuse. Un souffle de l'air, et il y en a toujours, quelqu'un qui passe, fantasque et curieux, une trouée dans la nue, et la beauté se révèle. Après les matinées radieuses, les soirs pensifs : le retour de la promenade, à la nuit tombante; l'odeur des pommes écrasées, dans les chemins creux; le vent qui se fait âpre sur les plateaux; les corbeaux décrivant leur orbe inquiétant sur les labours brunis ; les moutons qui roulent sur la route, pelotonnés, devant le berger qui se courbe sous sa limousine rouillée; le rayon des phares qui perce à travers les rameaux dépouillés, la fumée qui monte, en flocons grêles et grisâtres, des cheminées des chaumières, et, par les portes ouvertes, le feu de fagots qui pétille dans l'âtre, la ménagère penchée sur la marmite, les petits qui reviennent de l'école, tapis les uns contre les autres, soufflant dans leurs doigts par le premier froid et se hâtant vers la soupe.

Et l'on se hâte comme eux, et, au logis, la lampe allumée, les pieds sur les chenets, le feu, cet ami des jours qui déclinent, nous rend en lumière et en

chaleur tout ce que l'arbre a dérobé au soleil durant les jours d'été; et l'on sent monter en soi, flamme adoucie, moiteur de l'âme, les images et impressions recueillies dans le plein air et le beau temps. On revoit les chemins parcourus, on s'y plaît, on s'y attarde, et, insensiblement, la rêverie se noie en mélancolie.

L'homme grisonne, et le miroir d'octobre a des révélations qui sont déconcertantes. L'hiver venu, à Paris, on s'étourdit; au printemps, on se sent ragaillardir; le vieil arbre s'illusionne quand bourgeonnent les pousses nouvelles; mais, à l'automne, les feuilles tombent, on les compte et l'on découvre qu'elles ne sont plus innombrables. En province surtout. A se retrouver aux mêmes lieux, à la même époque, dans le même décor, on compare, on mesure la distance. C'est un serviteur d'autrefois qui vous arrête, les jambes branlantes, les yeux ternes comme les vieilles vitres verdies, mais transparentes encore : « — Des cheveux gris! se peut-il, vous que j'ai vu si petit, faisant naviguer vos bateaux dans l'étang du jardin! Ça ne nous rajeunit pas! » Ni lui, ni vous. Puis c'est une figure qui passe, familière et falote, avec je ne sais quoi de déjà vu, de très lointain.

Cette silhouette bedonnante, ce cou râblé, cette moustache en brosse, ces jambes en arc, ces guêtres

cuir, cette culotte de velours à côtes, ce teint haut en couleur, cet œil émerillonné, qui cligne à la rencontre des grisettes, c'est le père X..., le lieutenant de louveterie; mais qu'il doit être vieux! Et cependant, presque rien de changé; son ruban de la Légion d'honneur, qu'il portait autrefois en large ruban plat, maintenant en petit nœud négligé, et sur sa nuque rouge, hérissée de poil gris, le bourrelet du commandant; au lieu d'une casquette de velours, un chapeau melon... Je m'informe. « Le père X...? Vous n'y pensez pas, mon pauvre monsieur; mais c'est son fils; c'est X..., l'ex-commandant de chasseurs, aujourd'hui à la retraite, comme feu son père du reste : vous avez été camarades, vous ne vous connaissez donc plus? » Et un peu plus loin, un autre vieux : « C'est étonnant, monsieur, comme en prenant de l'âge vous ressemblez à votre grand-père. J'étais bien enfant, mais je le revois encore, et c'est vous; on le croirait revenu! »

Les générations se confondent en se poussant l'une l'autre. Ce sont les comptes de la province. On y suppute les années, comme les boulangers autrefois les livres de pain, sur une « boise » où l'addition se fait avec les coches. On a beau se défendre, la griffe vous tient et ne vous lâche plus. Regarder en arrière? c'est mesurer le temps perdu,

les marches inutiles, les piétinements ; c'est évoquer les foyers éteints, les amis disparus, les statues brisées, les idées évanouies. Regarder en avant, c'est s'attarder au vol lourd et vague de la chauve-souris des mauvais soirs, c'est écouter la chouette des nuits d'insomnie, c'est ouvrir la porte à la dernière visiteuse, celle des nuits froides et des chambres moisies, « la femme en gris... »



N'importe. Après un mauvais sommeil, gagné par la lecture du journal, noir messager des ombres, et d'autant plus noirâtre qu'il est plus véridique et mieux informé, je m'en vais secouer les rêves chagrins au bord de la mer, sur les digues. Le vent qui, cette nuit, chassait la pluie sur les persiennes et roulait en rafales sur les toits, a dispersé les grains ; l'éclaircie s'est faite, il passe un rayon qui réchauffe le cœur et ranime les yeux. Sur le premier plan, des fumées rabattues, noir de charbon délayé dans la vapeur blanche, ou rampantes, qui sortent des cheminées des grands bateaux. Sous le couvert des nuages qui courent, oiseaux bizarres, aux ailes blanches, au ventre ardoisé, je regarde vers le fond de l'estuaire, où surgit le soleil, la mer qui s'engouffre dans les profondeurs du pays, ma-

tant le fleuve et le forçant à refluer entre les falaises crayeuses de la Roque et la pointe mouillée de Tancarville.

Je me sens repris par l'attrait et l'enveloppement de ce grand mystère des eaux qui montent. Où vont-elles, dans cet abîme de brume ensoleillée? Que de fois, en ma jeunesse, je les ai suivies, rêvant de me laisser emporter par elles vers ce grand rideau qui se lèverait, comme au théâtre, sur des sites merveilleux : Jumièges et ses tours chauves, son vaisseau sans toit où le vent psalmodie un éternel office des morts, ses ogives qui ne s'ouvrent plus sur rien; et Villequier, immortalisé par la plainte de Victor Hugo; et Rouen, la ville aux cathédrales, empanachée de pierres dentelées; et, plus loin, après les ponts et les coudes sans nombre, Paris! Je voulais partir, le cœur battant de l'anxiété de l'inconnu. Je le confesse, je partirais encore. La fée Morgane est toujours la bonne fée. J'ai beau me sentir attaché à la rive, revenu avant d'être parti, mon rêve s'en va tout de même. Ce que je n'ai pas rencontré, d'autres le rencontreront peut-être. Qui sait? Le ciel travaille en grisaille.

CRÉPUSCULES

Chez nous, à l'embouchure de la Seine, en ce mois de septembre, ce sont des tombées violentes du jour sur l'horizon troublé, crépuscules en coup de vent : « le coup de vent d'entre les deux Notre-Dame », disent les marins; entre les deux toujours, avant quelquefois et très souvent après. Il dure la quinzaine, avec des surprises d'éclaircies au ciel et des accalmies sur l'eau, avec, aussi, des rentrées sinistres et de subites recrudescences. Mais quel décorateur que la tempête et quel machiniste, en ce théâtre de nature, que la marée montante! Lorsqu'elle monte le soir, c'est toujours la grande marée, la « vive eau », et elle n'est jamais plus « vive », plus fantasque, plus emportée que dans les soirées de septembre : elle a ses nerfs, elle a ses passions; c'est la saison de ses amours sauvages. Les mystères d'Amphitrite normande sont des mystères de ténèbres.

L'horizon se fait tragique; un au-delà formidable s'étend autour des choses. Ce n'est pas le coucher du soleil, c'est l'agonie du jour. Comme un énorme caillot de sang, de sang en combustion, mais sans chaleur, mais sans rayons, le disque s'affaisse entre les nuages qui s'encombrent, formant une grève de vase luisante et violacée.

Un long frisson traverse l'espace; non le rafraîchissement délicieux, prélude des douces nuits d'été, mais le froid d'angoisse qui annonce les nuits de fièvre. Un souffle, chassé de très loin, arrive, sifflant, mugissant, avec un fracas de ferraille, les roulements de roues d'une mécanique colossale qui se déchaînerait. Il secoue les chênes, tord les hêtres, rase les buissons trapus de la côte. Aux clochers des églises, aux clochetons des chapelles, les sonneries tintent, lamentables ou grêles, éperdues, en alarme. Cet *Angelus* sonne le glas, appel des marins en péril, appel des souvenirs en détresse, appel de ce mourant, le jour, de cette possédée, la nuit. Les dernières hirondelles pointent, effarées, dans l'espace et tirent brusquement sur la ville pour se tapir sous les toits. Les mouettes piaillent, planent et s'inclinent, comme dans la descente d'une invisible balançoire, sur la vague, qui les reçoit en son lit d'écume, où elles bercent leurs rêves de Walkyries mignonnes et féroces.

Un mugissement lointain et sourd sort de l'obscurité, terrifiant, non parce que nous approchons de lui, mais parce qu'il s'approche de nous et que nous ne voyons rien. Dans les échappées du vent, ce bruit croît, s'éloigne, grossit, donnant l'impression de masses qui s'amoncellent et s'abattent lourdement. On discerne je ne sais quoi de sombre qui se pousse de l'horizon vers le fond de la baie. Figurez-vous l'impulsion énorme, l'ondulation infinie d'une plaine qui, dans la nuit, se liquéfierait et se mettrait à couler.

D'abord, ce sont les bancs de sable qui s'animent, frémissent à leur surface, se couvrent de rides; et ces rides se creusent, leurs bords se gonflent; la masse molle s'étire, se soulève, se secoue, se ramasse, prend son élan et charge, en une galopade furieuse. L'Océan envahit la terre, s'emparant du fleuve qu'il rebrousse, des terres qu'il enfonce, pénétrant partout où elles s'ébrèchent. C'est le flux qui entraîne en épaves les navires de fer et, s'ils touchent sur les bancs, roule leurs carcasses, brise leurs cheminées, défonce leurs chaudières, écrase leurs bielles gigantesques, ainsi qu'en sa cascatelle un ruisseau se joue avec des brindilles de bois et des bouchons de liège.



Où s'arrêtera ce déluge? L'œil cherche, vers l'est, le grand barrage, la pointe de « La Roque » qui le contiendra peut-être. Peu à peu, la vue se familiarise avec cette obscurité mouvante ; on discerne des montées, des descentes, et, sous le glissement horizontal des lueurs crépusculaires, des crispations, des blancheurs, panaches flottants de la terrible cavalerie des vagues. Et *cela* monte toujours, chassé par le vent, précipité par quelque chose de plus puissant encore, le poids d'un hémisphère qui se déverse sur l'autre, le poids de la terre qui roule sur elle-même en un vertige d'où il semble qu'elle ne se relèvera plus.

L'ouragan croît avec la marée. Dans le ciel défoncé, des profondeurs s'ouvrent, et, çà et là, très pâles, très lointaines, des étoiles pointent, humides et tremblotantes. Alors, en bas, au ras de l'eau, sur les côtes, cadre d'ombre fixe à ce champ d'ombres agitées, d'autres étoiles surgissent : le phare de La Roque, qui indique l'entrée du fleuve, le phare de Berville, le phare de Fatouville, aux éclipses colorées, les feux rouges et verts de Honfleur, et en face, intermittent, le feu électrique de La Hève, qui perce la nue d'un coup de sa lancette

et jette, en une ondée d'or, son rayon tournant sur la mer. De la mer bitumeuse sortent, tels les feux follets d'un marécage en tourmente, les lumières des bouées flottantes, qui se secouent, plongent et surgissent. On dirait la lanterne d'un enfant qui court, apeuré, dans la nuit, tombe, roule, se redresse et reprend sa course folle, fuyant devant les fantômes.

Abîme de nuit en haut, abîme de ténèbres en bas, on ne distingue plus le ciel de la mer, le ciel où courent les nuages opaques, la mer où s'emportent les flots sombres; des étoiles qui semblent, tant elles sont frêles, des falots allumés de mains d'hommes, et des falots qui semblent, tant ils sont tenaces, des étoiles cramponnées sur la mer.

Un navire passe, fumant, noir sur noir; la sirène crie, hurlement sur hurlement; il ballotte les feux de ses mâts et de ses flancs, entre les ballottements des bouées. Sur ce navire, un homme, un homme tout simple, un marin de la côte, le pilote, qui l'est allé guetter au large, qui l'a escaladé, se tirant sur une corde glissante. Cet homme connaît les chemins, les obstacles, les tourbillons, les feux; il lit dans l'eau, il lit dans la nuit, et, dans les convulsions des choses, reste ferme, sa mémoire présente, son instinct sûr. Il juge les directions à donner; il sait comment on mate la marée, comment on capte

le vent, comment on s'en fait porter. L'humanité, par la bonne tête et le bon cœur de cet homme, a conquis la mer et la nuit.



Quelques jours après, le coup de vent amorti, mais encore hargneux, et la force de l'eau diminuée, je considérais, de l'estacade, la marée descendante, à la même heure, par la tombée du jour. La mer s'en allait avec le soleil; la baie se vidait d'eau en même temps qu'elle s'emplissait d'ombre. La grande bascule de la terre avait joué et le monde liquide s'en retournait vers les horizons d'où il était venu. Suspendue un moment, « étale ,» la mer, très lentement, oscille en sa masse profonde, se refoule sur elle-même et commence de refluer. Bientôt, ainsi que d'une écluse énorme, elle se déverse du fond de la baie. Mais le vent, qui continue à souffler de l'ouest, se relève en rafales et la repousse sur lui.

C'est une lutte singulière entre ces deux fluides, où le plus léger dompte le plus lourd. L'air rase l'eau de son aile et la soulève, tant il vient de loin et tombe de haut. L'eau se creuse, bondit, monstre las, bavant son écume, comme furieuse de ne pouvoir atteindre son ennemi volant. Elle s'écoule à

reculons, pour ainsi dire, et, à suivre les longues lames de houle qui couvrent le courant, elle paraît encore monter, alors qu'elle descend. Les vagues se ruent sur les galets de la côte, chacune escaladant l'autre, toutes se repliant, comme en la panique d'un assaut manqué qui tournerait à la déroute, et l'on croit entendre siffler les lanières du vent qui les fouette pour les relancer à la charge.

Cependant le ciel, balayé, s'éclaircit. Les lumières du Havre pointillées, scintillantes, se détachent en bordure le long de la côte : les étoiles de mer s'allument sous la coupole étoilée du ciel. Une masse sombre se glisse sur le champ aux sillons humides. A en juger à ses feux, le navire paraît loin encore et presque immobile : un instant et le voilà sur nous, écrasant les vagues qui rampent sur ses flancs lisses.

C'est un charbonnier, noir de corps, noir de figure, au souffle noir. Il rappelle, en ses constructions difformes, les architectures compliquées des vaisseaux d'il y a trois cents ans : « château d'avant, » où loge l'équipage ; « château d'arrière, » où loge le capitaine; entre les deux, pareil à un donjon trapu, coiffé d'une cheminée, la chambre aux machines, la cuisine, l'habitacle, la baraque du banc de quart. Le capitaine s'y tient debout, simple truchement du pilote; les deux timoniers

étreignent la roue du gouvernail; sur le pont, les matelots sont en posture de mouiller l'ancre ou de jeter des amarres.

Le pilote crie quelques mots en français, le capitaine les répète en anglais et se penche sur son porte-voix, qui communique avec les mécaniciens. Les timoniers lèvent les mains; la roue, comme affolée, vire furieusement; ils la ressaisissent au vol, et s'arc-boutant, la rétorquent; l'hélice barbote, rebroussant le sillage qui fait panache; un fracas de chaînes, un plongeon mat, à l'avant : l'ancre est à la mer; le navire s'arrête, s'incline, comme s'il allait se tordre; puis il se redresse, semble s'allonger sur l'eau, et, traînant son ancre, s'achemine tranquillement vers les bassins : il a franchi la passe.



L'eau continue de dévaler. Après la mer, le fleuve qui, refoulé naguère sur son cours, se reprend à couler. L'autre soir, l'eau qui nous envahissait venait de là-bas, bien loin, des autres pays; celle-là, qui s'en va, vient de chez nous, de Paris. Où va-t-elle? qu'emporte-t-elle en son mystère? Le terrible flux, le flux de tempête, semblait vouloir nous engloutir; ce reflux semble épuiser le

sang de nos veines et nous tarir le cœur. Tout s'en va, dans un immense évanouissement des choses. C'est une vision de terres rongées qui s'ébranlent, de cathédrales écroulées, de villes entières qui glissent et s'abîment dans les eaux...

TABLE DES MATIÈRES

IV. — Paysages.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8. — 10174.

